



Ferme ta malle

Carter Brown

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CARTER BROWN

LIEUTENANT AL WHEELER
ferme ta malle

carre
noir



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Collection Série Noire

1722 – LA NUIT DES COYOTES

(LEWIS B. PATTEN)

Collection Super Noire

83 – LES INGUÉRISABLES

(PETER LAKE)

84 – LES LIGNARDS

(JEAN-GÉRARD IMBAR)

CARTER BROWN

Lieutenant Al Wheeler

Ferme
ta malle !

TRADUIT DE L'ANGLAIS
ACQUES HALL

nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE DESIRED

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays.

© Horwitz Group Books Pty. Ltd., Cammeray (Australie).

By arrangement with Alan G. Yates

© Éditions Gallimard, 1977, pour la traduction française.

CHAPITRE I

En ces premières heures du matin encore baignées de clair de lune, la grand-route est à peu près déserte. L'Austin Healey ronronne à un bon petit cent à l'heure, bien régulier. Pour une fois, j'ai l'impression que le monde et Wheeler, enfin réconciliés, vivent en paix. Comment diable pourrais-je me douter que le Destin m'attend au tournant ?

En l'occurrence, il se manifeste sous la forme d'un cabriolet rouge vif lancé à cent quinze à l'heure sur le mauvais côté de la route. En abordant le virage, je le vois surgir, plus impressionnant que la mort elle-même, juste en face de moi.

D'un furieux coup de volant, je braque à droite, à la seconde où le cabriolet se déporte violemment, traversant toute la largeur des quatre voies. Ma roue avant heurte le rebord du caniveau, tandis que j'écrase la pédale des freins. Ma voiture fait un tête-à-queue et s'immobilise face à la direction d'où je venais.

Une seconde passe ; j'entends alors un fracas de métal qui s'écrase. Après avoir dérapé et quitté la chaussée, la décapotable s'est précipitée à l'assaut d'un lampadaire. Elle rebondit violemment en arrière sur sept ou huit mètres, puis s'arrête bien gentiment. Ensuite, c'est le silence, un silence épouvantable.

J'allume une cigarette, descends de voiture et traverse la route sur la pointe des pieds, comme si je marchais sur des éclats de verre. Au bout de ce qui me paraît être une éternité, j'arrive à proximité du cabriolet. Plus je m'approche, plus les dégâts me paraissent importants.

Le capot est en accordéon. On dirait un de ces objets torturés issus de l'imagination d'un surréaliste. Le moteur a été violemment repoussé et a failli écraser la banquette avant. Les deux portières et le couvercle du coffre bâillent sur leurs charnières tordues. Un élément essentiel manque à l'intérieur de la voiture : le conducteur.

J'aperçois seulement un large morceau de tissu accroché à un débris acéré du pare-brise. Sous les rayons de lune, l'étoffe me paraît noire, mais elle pourrait tout aussi bien être rouge. Je la palpe

doucement. On dirait de la soie. Il semble s'agir d'un lambeau de jupe. Je fais quelques pas aux alentours.

Le grand lampadaire est tordu sous un angle étonnant. Il s'incline poliment comme pour saluer les voitures qui arrivent à sa hauteur. Je le dépasse et, une douzaine de mètres plus loin, je découvre la conductrice assise sur l'herbe. Elle gémit doucement.

A mon approche, elle se remet debout en vacillant. Le premier détail qui me frappe, ce sont les violents relents d'alcool qui m'assaillent les narines, alors que je suis encore à deux mètres d'elle. C'est une grande blonde, dont les cheveux pendent sur l'œil ; elle a un gabarit de Viking.

La blouse blanche en lambeaux révèle une poitrine lourde et plantureuse, précairement retenue par un bustier. Je ne m'étais pas trompé en pensant que le tissu soyeux avait appartenu à une jupe. La minuscule culotte blanche bien collante fait un contraste saisissant avec la peau bronzée de ses longues jambes fuselées. Du sang s'écoule lentement d'une écorchure au-dessous du genou. A part cette estafilade, elle ne semble pas blessée.

Elle secoue sa chevelure pour dégager son œil et me regarde d'un air ahuri.

— Qu'est-ce qui s'est donc passé, bon sang ? demande-t-elle d'une voix de gorge.

— Vous n'avez rien de cassé ?

Il me paraît superflu de lui expliquer qu'elle vient d'avoir un accident.

— Je ne crois pas, déclare-t-elle d'un ton morne. C'est cette saleté de direction. J'avais pourtant bien dit à Tony de la faire réparer !

— Il n'aura plus besoin de s'en préoccuper maintenant. La bagnole est bonne pour la ferraille !

— Vous avez une cigarette ? s'enquiert-elle sans paraître le moins du monde affectée par la nouvelle.

J'en allume une et la lui passe. Elle aspire une longue bouffée, puis redresse les épaules.

— Maintenant ça va tout à fait bien, déclare-t-elle tranquillement. N'empêche, c'est tout de même une façon un peu onéreuse de se dégriser. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Wheeler. Lieutenant Al Wheeler, attaché au bureau du shérif.

— Vous voulez dire que vous êtes flic ?

— Tout juste.

— Ouille ! s'exclame-t-elle en faisant la moue. Je ne pouvais pas tomber sur un type plus indiqué pour avoir un accident, n'est-ce pas ?

— Qui êtes-vous ?

— Isobel Woods. Mais personne ne m'appelle Isobel. Tous mes amis préfèrent dire Bella.

— Isobel me conviendra très bien, ne puis-je m'empêcher de répliquer sèchement.

Elle esquisse un sourire moqueur.

— Je suppose que c'est bien fait pour moi... Dans quel état est votre voiture ? Personne n'a été blessé, n'est-ce pas ?

— Personne n'est blessé et ma voiture est en parfait état. Mais je me demande comment vous avez réussi à vous en tirer à si bon compte.

— On a de la chance, dans la famille... Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Je suppose que l'accident est déjà signalé à la police, lieutenant ?

— Je n'ai pas encore été promu au service de la Circulation, dis-je distraitemment. Je ne dois pas être assez futé pour ça. Alors, on me laisse moisir à la Criminelle ; là au moins, je ne risque pas de créer d'ennuis supplémentaires aux macchabs.

— Oh ! Je viens juste de penser à mon père ! s'écrie-t-elle brusquement. Ce que papa va rire en apprenant cette histoire !

— Je vais vous reconduire en ville. Je serais navré de vous voir attraper froid... Mourir d'une pneumonie, après être sortie indemne d'un tel massacre, ce serait tout de même un peu décevant !

Elle jette un coup d'œil sur sa toilette et glousse doucement.

— Vous avez de la chance que je sois une bonne fille au fond. Sans ça, en arrivant à destination, je pourrais vous accuser de tentative de viol.

— Laissez tomber le côté tentative, voulez-vous ? Pensez à mon amour-propre.

Elle fait un pas vers moi, trébuche brusquement et m'atterrit dans les bras.

— Je ne suis pas aussi dure à cuire que je le croyais, murmure-t-elle en s'abandonnant de tout son poids contre moi.

Je sens la fermeté de ses seins pressés contre ma poitrine et la rondeur de ses cuisses drues à la hauteur des miennes. Elle s'enfouit le visage au creux de mon épaule. Comme ça, je ne peux plus sentir les relents d'alcool, je respire seulement le parfum capiteux de sa chevelure.

— Soutenez-moi ! gémit-elle.

Mes doigts glissent derrière sa taille, au-dessus de la courbe de ses hanches et s'enfoncent sous la soie du slip où ils rencontrent la chaleur de la peau nue. Machinalement, mes mains resserrent leur étreinte. Je la colle tout contre moi.

— Ah ! exhale-t-elle avec un soupir en levant la tête pour me

regarder dans les yeux. Voilà qui est mieux ! J'avais besoin du soutien d'un homme. Vous êtes très viril, Al Wheeler !

De près, son visage est d'une beauté à vous couper le souffle. Des traits nets et classiques, d'immenses yeux ensorceleurs, des lèvres bien dessinées et généreuses.

— Al ! reprend-elle d'une voix rauque, en donnant une note d'intimité à mon nom. Personne n'a été blessé, n'est-ce pas ? La voiture est hors d'usage. C'est tout et ça n'a pas d'importance. Papa la remplacera. Rendez-moi un petit service.

— Celui d'oublier que vous étiez ivre et que vous conduisiez du mauvais côté de la route, par exemple ? dis-je d'un ton ironique. Ou même prétendre que je n'étais pas là au moment de l'accident...

— Pas possible ! Vous êtes extra-lucide, Al ! Aussi intelligent que beau garçon, ma parole ! C'est exactement ce que j'attendais de vous.

Une sorte de ronronnement rauque et sensuel monte du plus profond de sa gorge. Ses hanches ondulent lentement en un mouvement lascif et prometteur. La moindre de ses variations musculaires me fait l'effet d'une décharge électrique à haute tension.

— Rendez-moi un petit service, Al ! chuchote-t-elle. Et je vous en rendrai un grand en échange !

— Vous êtes trop bonne, mais zéro pour la question. J'aurais très bien pu être un fermier au volant de sa vieille camionnette, ramenant ses cinq gosses à la maison. Faut pas m'en vouloir si je suis un gars sensible.

Elle me repousse alors violemment, en me fusillant du regard, et sa bouche se tord en un vilain rictus.

— Mais c'est le cave personnifié, ma parole ! Le vrai flic ! s'exclame-t-elle d'un air dégoûté. Allons, sortez les menottes et qu'on en finisse !

Je lui souris :

— Pas besoin. Vous n'iriez pas loin si vous essayiez de me fausser compagnie. Pensez aux grands services que vous seriez obligée de rendre à tous les types que vous rencontreriez le long du chemin, pour qu'ils oublient vous avoir vue ! Après le premier kilomètre, vous seriez sur les genoux !

Elle me balance une gifle bien appliquée et qui fait mal.

— Je ne suis pas prête à encaisser ce genre de boniment, tout lieutenant que vous êtes ! déclare-t-elle d'une voix polaire. Si vous êtes décidé à me ramener à Pin City, allons-y !

— Dites donc, Isobel Woods, vous vous prenez sans doute pour le Woods qui a tenu cinq rounds devant Floyd Patterson avant de se faire expédier au tapis par le Suédois ! fais-je en me massant délicatement la joue.

Elle est déjà à plusieurs mètres de moi et marche d'un bon pas sans se soucier de me répondre. Je la rattrape au moment où elle atteint les débris de la décapotable qu'elle contemple d'un œil passablement surpris.

— Pas d'erreur. C'est du beau travail ! marmonne-t-elle.

— Pour sûr ! dis-je distraitement.

Avec le gros plan de ses ravissantes jambes nues, juste devant moi, j'ai du mal à concentrer mon attention sur le tas de ferraille.

Sur ses talons, je fais lentement le tour de l'épave. J'apprécie bougrement les ondulations gracieuses de ses hanches.

En atteignant l'arrière de la voiture, elle s'immobilise brusquement et pousse un cri strident. Je ne m'attendais certes pas à ce que mon regard brûlant traverse son petit slip blanc et aille lui cautériser ainsi le pétoulet !

— Je me contentais d'admirer, dis-je poliment, en guise d'excuse.

Puis, je vois. Je vois son expression d'horreur tandis que, d'un doigt tremblant, elle me montre le coffre ouvert. Une main pendille par-dessus le rebord ; les doigts sont crispés dans un désespoir muet. Je m'avance, ouvre un peu plus le dessus de la malle arrière... et le clair de lune dévoile une forme repliée.

Un petit bonhomme plutôt frêle d'apparence et vêtu d'un impeccable complet gris est lové à l'intérieur du coffre comme s'il était en hibernation.

Derrière moi, j'entends Bella Woods avaler en frémissant une grande goulée d'air.

— Je l'ai tué ! s'écrie-t-elle d'une voix rauque. Il devait être en train de traverser la route et je l'ai tué !

Je me penche afin de mieux examiner la grosse tache rouge qui étoile la nuque du gars, puis je me redresse.

— Je ne sais pas si vous l'avez tué ou non, mon chou, dis-je sans avoir l'air d'y toucher. Mais il y a une chose certaine... Vous ne l'avez pas tué sur la route... Il a été abattu d'une balle dans la nuque.

Elle pousse un gémissement et s'écroule, évanouie. Je la regarde étendue sur le sol et me demande s'il va me falloir la transporter jusqu'à ma Healey. En fin de compte, je préfère attendre qu'elle revienne à elle. La route est large et Bella Woods doit peser un certain poids, même quand elle se trouve dépouillée de ses vêtements et prête à se faire calcer !



Le shérif Avers n'a rien d'un Adonis mais à quatre heures du matin la vue de son visage risquerait d'avoir de fâcheuses conséquences sur la descendance de la plus endurcie des guenons. Installé à son bureau, il me foudroie du regard. J'allume une cigarette et regarde le mur tout

nu, derrière lui. Moment crucial et gros de conséquences, comme on dit dans la presse du cœur.

— Wheeler, déclare Avers après s'être longuement raclé la gorge avec un bruit de scie à métaux... Je vous ai fait transférer de la Brigade Criminelle à mon bureau dans l'espoir que vous alliez m'aider, dans les affaires d'homicides survenant sur le territoire du comté.

— Oui, shérif, dis-je sans me mouiller.

— Mais le zèle intempestif dont vous faites preuve n'est nullement indispensable. Inutile d'amener vos propres cadavres !

— Mais je ne m'occupais strictement que de mes oignons quand, soudain, dans le virage, et du mauvais côté de la route...

— Je sais ! aboie-t-il. Vous me l'avez déjà dit trois fois !

— Je suis heureux de voir que vous avez bien compris de quoi il s'agit, shérif.

— Et en même temps que le corps, vous m'amenez une femme à moitié nue, continue-t-il. Ça, j'aurais dû m'y attendre ! Mais fallait-il absolument que ce soit au milieu de la nuit ?

— Moi, je ne m'occupais strictement que de mes...

— La ferme !

D'un coup de dent rageur, il sectionne le bout d'un cigare et me dévisage sans la moindre aménité.

— Alors, qu'avez-vous obtenu de cette fille ?

— C'est-à-dire, en dehors d'une proposition ?

— Vous savez, moi, j'aimerais autant avoir deux cadavres sur les bras qu'un seul, s'écrie-t-il d'une voix menaçante, pour peu que vous vous obstiniez à jouer au petit soldat avec moi !

— Elle s'appelle Isobel Woods, dis-je précipitamment. Elle habite avec son père dans une maison en location à Hillside. Ils y sont depuis trois jours. Hier soir, ils ont donné une réception qu'elle a quittée peu après minuit. Elle s'était querellée avec son petit copain. Elle a pris la voiture du gars en question dans l'intention d'aller faire un tour pour se calmer. Elle n'était au courant de rien en ce qui concerne le cadavre dans le coffre. Elle ne sait pas de qui il s'agit. Elle prétend ne l'avoir jamais rencontré de sa vie.

— Et à part ça ? grogne Avers.

— Son père, c'est Tom Woods, dis-je à mi-voix.

— Qu'est-ce que ça change réplique-t-il, cassant.

— Tout dépend de quel côté du piquet de grève on se trouve !

Il me dévisage un instant, puis ferme lentement les yeux.

— Est-ce une coïncidence ? demande-t-il d'une voix plaintive. Dites-moi que c'est une coïncidence, Wheeler.

Je lui confirme :

— Tom Woods, le grand leader syndicaliste. C'est le chef d'une des

quatre plus importantes organisations ouvrières du pays. Nous avons relevé contre sa fille six infractions au code de la route, y compris la conduite en état d'ivresse, sans compter la découverte du cadavre dans la malle de la voiture. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que son vieux dispose un piquet de grève sur dix rangs autour de votre bureau avant le lever du jour. Vous ne croyez pas qu'on ferait mieux de laisser tomber toute l'affaire, shérif ? On remettrait la fille et le cadavre dans la bagnole et on irait balancer le tout de l'autre côté des limites du comté ? Après, on laisserait les petits copains de Los Angeles se débrouiller...

— J'aimerais bien, Al, soupire le shérif. Ça va faire l'effet d'une bombe, cette affaire-là ! Woods doit s'expliquer devant un comité du Sénat, le mois prochain. Sa fille compromise dans un assassinat ! Ça va faire les choux gras des journaux de tout le pays ! (Avers tire un mouchoir de sa poche et s'éponge consciencieusement le front.) J'en transpire déjà à l'avance ! s'exclame-t-il.

— Ça n'a peut-être rien à voir avec Woods, dis-je en laissant parler ma bonté d'âme naturelle. La fille prétend que la voiture appartient à son petit ami.

— Elle vous a donné son nom ?

— Oui. Il s'agit d'un certain Tony Forest. Un petit gars qui dilapide joyeusement la fortune que son papa a gagnée dans les roulements à billes... Tout au moins, à ce que raconte Isobel.

Le shérif s'absorbe dans ses pensées, tout en continuant à se tapoter le front.

— Plus je réfléchis à cette histoire, moins elle me plaît, déclare-t-il finalement. Pour le moment, nous sommes obligés de retenir la fille. Il nous faut aussi identifier le cadavre sur lequel on n'a trouvé aucun papier. De toute façon, je crois qu'on ferait bien de prévenir tout de suite Woods de ce qui est arrivé.

— Pourquoi ne lui téléphonez-vous pas ? dis-je d'un ton enjoué.

— J'ai une meilleure idée, m'assure-t-il avec son affabilité coutumière.

— Shérif, je...

— Vous vous apprêtiez déjà à partir ? Excellente initiative, Wheeler. Je suis heureux de constater que vous devancez mes intentions !

— Je ne comptais pas...

— Si ! coupe-t-il férocement. Rendez-vous immédiatement chez Woods. Dites-lui ce qui s'est passé et ramenez-le ici. Pendant que vous y serez, amenez-moi aussi Forest.

Il mord son cigare, me foudroie encore du regard et attend que je me lance dans une dispute. Il y a des moments où discuter ne mène à

rien. C'est le cas.

— A vos ordres, shérif. Ce sera comme vous voudrez, dis-je poliment.

Je me lève et me dirige vers la porte.

— Vous feriez bien aussi de dire à Woods d'apporter quelques vêtements pour sa fille, grommelle Avers.

— Entendu, chef. Je lui expliquerai que le shérif du comté a fait coffrer sa fille à moitié nue et qu'il ferait bien de se dépêcher avant qu'il ne soit trop tard !

Pas très brillante, ma sortie. Mais essayez donc de trouver une réplique cinglante à quatre heures du matin !

II

Hillside est le quartier chic de Pin City. La maison louée par Woods compte parmi les plus vastes du coin et, dès que j'engage la Healey sur l'allée de gravier, je m'aperçois que la résidence est éclairée à giorno. Le rythme rapide et soutenu d'un air de jazz se répercute contre les murs avec une force qui, d'ailleurs, suffirait à les ébranler sur leurs bases. Mais, ici, nous sommes à Hillside. Ils peuvent à la rigueur se permettre un petit craquement de temps en temps, mais jamais, au grand jamais, trembler sur leurs bases.

J'appuie vigoureusement sur le bouton de sonnette en me demandant si quelqu'un, à l'intérieur, pourra l'entendre au beau milieu de tout ce tintamarre. Vingt secondes s'écoulent et la porte s'ouvre. Je pousse l'obligeance jusqu'à ôter le doigt de sur la sonnette.

— C'est pas une raison parce qu'on donne une petite bringue qu'on doit régaler tout le voisinage, lance une voix féminine et revêche. Allez vous faire pendre ailleurs !

Décidément, c'est la nuit des blondes. Mais celle-ci diffère passablement de Bella Woods. Plus âgée, agressive et sans doute encore moins commode. Ses cheveux blonds sont ramenés sur le dessus de la tête en mèches serrées qui adhèrent de si près l'une à l'autre qu'elles semblent symboliser l'adhésion au syndicat. De grands anneaux d'or lui pendent aux oreilles. Ses yeux bleu de glace ont dû en voir de toutes les couleurs, mais sans se faire de souci outre mesure.

Un sweater de coton blanc moule étroitement ses petits seins arrogants et un pantalon corsaire en tissu écossais colle à ses cuisses minces. Sous son air coriace, on devine l'ancienne strip-teaseuse qui a si longtemps gagné son bœuf à exploiter l'érotisme que, désormais, elle méprise profondément tout ce qui s'y rapporte.

Hargneusement, elle me demande :

— Qu'est-ce qui vous a perdu ? Un type en blouse blanche, sans doute ?

— Je voudrais parler à M. Woods, dis-je avec une politesse des plus

suaves.

— Et dire qu'il est venu ici incognito ! s'exclame-t-elle amèrement. Mais vous, qu'est-ce que vous êtes ? Journaliste ou quoi ?

— Lieutenant Wheeler, du bureau du shérif.

Elle cligne des yeux.

— Vous êtes flic ? Qu'est-ce que vous lui voulez, à Tom ?

— Si vous me laissiez le lui apprendre moi-même ? dis-je doucement. Mais... vous êtes peut-être sa mère ?

— Petit futé, va ! C'est qu'il sait se mettre à l'unisson, en plus ! Voilà une réplique datant du siècle dernier qui colle tout à fait avec ce patelin d'un autre siècle ! Je vais dire à Tom que vous êtes ici. Mais ne vous faites pas d'illusions : il vous recevra comme un chien dans un jeu de quilles. (Elle roule des yeux et reprend :) Et du bureau du shérif, encore ! Voyez-vous ça ! C'est qu'on est quelqu'un, dans ce bled !

— Dites donc, aux temps héroïques du cinéma, Jean Harlow roulait des yeux exactement comme vous. On croirait que vous avez fait vos classes ensemble !

Elle tourne les talons et disparaît. J'allume une cigarette en attendant son retour. Elle ne tarde pas à revenir et s'adresse à moi de l'autre extrémité du hall. (Ce serait trop fatigant de revenir jusqu'à la porte d'entrée.)

— Il veut bien vous voir, s'écrie-t-elle. Deuxième porte à gauche. Ne lui cassez pas les pieds trop longtemps ; il est fatigué.

— Moi aussi, je voudrais bien adhérer, dis-je avec un réel enthousiasme... Ça me vaudrait une belle maison à Hillside, agrémentée d'une jolie blonde bien bouchée !

— Soyez poli, fiston ! lance-t-elle d'un ton glacial. Sinon, vous ne tarderez pas à apprendre ce que l'appartenance au bureau du shérif pourrait vous valoir, par les temps qui courent !

Sur ces mots, elle me tourne le dos et s'éloigne. En déambulant, elle joue gracieusement de ses fesses écossaises, mais sans exagérer, avec beaucoup de retenue.

Je frappe donc à la deuxième porte à gauche, l'ouvre et entre. Les deux types qui se tiennent au centre de la pièce se retournent lentement pour me dévisager.

Ils font un curieux contraste. L'un est grand, mince et presque élégant. L'autre de taille moyenne et fortement charpenté, a une façon agressive de relever la tête et de redresser les épaules.

— Je suis Tom Woods, annonce le plus petit des deux. Que me voulez-vous ?

L'épaisse chevelure grise et bouclée a bien cet aspect broussailleux que les caricaturistes s'ingénient à rendre avec plus ou moins de

bonheur. Tous les autres traits familiers se retrouvent : sourcils touffus, mâchoire volontaire, bouche lippue, yeux gris, très creux. Il a l'air honnête, énergique et peut-être même arrogant. Je lui explique :

— C'est au sujet de votre fille.

— Bella ? (Sa voix se fait coupante.) Qu'avez-vous à me dire à propos de Bella ?

— Elle a eu un accident.

— Elle n'a pas de mal ?

— Elle n'est pas blessée mais la voiture est bonne pour la ferraille. Elle conduisait en état d'ébriété, à une allure dépassant la vitesse limite et à contre-voie.

— Mais elle va bien ? demanda-t-il anxieusement.

— Parfaitement bien.

— Et l'autre voiture ?... Personne de blessé ?

— Non. Je vais également très bien.

Woods se rassérène visiblement.

— Ma foi..., vous savez ce que c'est, lieutenant... Ces gosses sont intenables, par moments... (Il esquisse un sourire aimable.) Je suis persuadé que vous ne tenez pas à en faire une affaire d'état... Le seul fait d'avoir démoli sa voiture servira de leçon à Bella et elle ne risquera pas, j'en suis sûr, de recommencer.

— Ce n'était pas sa voiture. Le véhicule appartenait à un certain Forest.

— Tant pis pour lui ! s'écrie-t-il allègrement. Ça leur apprendra, à tous les deux, à ne pas se bagarrer à une réception. N'est-ce pas, lieutenant ?

J'ajoute alors, prudemment :

— Il y a une autre complication...

Ses gros sourcils sont tellement froncés qu'ils finissent par se toucher.

— Une complication ? reprend-il d'une voix bourrue. Qu'est-ce que vous entendez par là, bon sang ?

— Dis donc, Tom ! intervient l'autre type. Il vaudrait peut-être mieux que je me charge de ça.

— La ferme ! lui crie Woods. Bon Dieu ! c'est de ma fille qu'il s'agit, non ?

— Je crois tout de même que je devrais m'occuper de cette affaire-là, insiste le grand échalas.

Tom Woods réfléchit et finit par hausser les épaules d'un air insouciant.

— D'accord, Tino, si tu veux. Lieutenant, je vous présente M. Martens, mon associé...

— J'ai entendu parler de M. Martens, dis-je.

— Tant mieux, lieutenant, fait le type avec un sourire torve. Moi, je n'ai jamais entendu parler de vous !

Tino Martens a probablement fait ses premières armes dans les combines louches dès la pouponnière. Je le vois très bien fauchant les langes du lardon d'à côté, pendant que le même piaillait pour réclamer son biberon. Le type au costume à deux cents dollars, à la chemise de soie sur mesure, aux chaussures idem et à la cravate à monogramme, a peut-être aussi, qui sait ? une tache de vin formant initiales à cinq centimètres au-dessus du nombril !

Ses cheveux se sont éclaircis avec les années et lui ont laissé un front dégarni, en pain de sucre, qui accentue la maigreur de son visage en lame de couteau. Ses lèvres sont trop minces pour que le plus utopique des clochards ose lui demander la charité. Ses grands yeux marron ont un air affligé, un peu comme un saint-bernard qui voudrait bien boire un coup à son petit baril mais qui a une peur terrible de voir un jour quelqu'un mourir faute de remontant !

Il me sourit, en montrant des dents blanches et régulières. L'espace d'un instant, il me fait l'effet d'un chien de chasse bien dressé.

— Tom a beaucoup de choses en tête pour le moment, explique-t-il d'un ton très dégagé. On est venus ici en douce dans l'espoir d'y trouver un peu de paix et de tranquillité pour pouvoir conférer ensemble. Alors, naturellement, le genre de nouvelle que vous apportez, ça le démonte un peu.

— En effet. Je sais par les journaux qu'il a pas mal de choses en tête ces temps-ci, dis-je.

— Je suis persuadé qu'en examinant le cas ensemble, nous pourrions lui trouver une solution, continue Martens. Croyez-moi, lieutenant, je comprends parfaitement ce que vous éprouvez. Un accident met toujours les nerfs à fleur de peau. Il faut aussi que nous pensions à votre voiture. Le moins que nous puissions faire, c'est de nous charger des dégâts causés à la fois à votre véhicule et à votre système nerveux. Maintenant...

— Si c'était un graissage de patte que je cherchais, je vous aurais envoyé un sergent !

Les grands yeux marron se figent aussitôt, mais le sourire lui reste accroché aux lèvres, comme par oubli.

— Excusez-moi, fait-il doucement. C'est une erreur de ma part.

— La complication majeure se trouvait dans le coffre arrière de la voiture, dis-je sans tenir compte de sa remarque. Un corps... On lui avait expédié une balle dans la nuque quelques heures auparavant.

Tous deux me dévisagent, puis se regardent mutuellement et reportent finalement leur attention vers moi comme si j'atterrissais de la planète Mars.

— Un corps ? demanda Woods d'une voix rauque.

— Oui, un cadavre, si vous préférez. Un mort, un macchab... Appelez ça comme vous voudrez, ça ne change rien à l'affaire. On est toujours en présence d'un assassinat. Voilà pourquoi je parlais de complications.

— Vous ne pouvez tout de même pas croire que Bella a quelque chose à voir avec ça ! proteste Woods avec véhémence.

— Pour le moment, je ne crois rien du tout.

Le shérif aimerait bien vous voir à son bureau. Il espère que vous pourrez identifier le corps. Votre fille n'a pas pu le faire.

— Bien sûr... Tout de suite. Tu ferais bien de venir aussi, Tino.

— On devrait peut-être retenir les services d'un avocat pour Bella, propose Martens.

— Je vais demander à Pearl d'appeler Stensen à Los Angeles, fait Woods. Il devrait pouvoir être ici dans deux heures.

— Les vêtements de votre fille ont été déchirés dans l'accident. Vous feriez bien aussi de lui en apporter quelques-uns de rechange.

— Je vais dire à Pearl de s'en occuper, grommelle Woods en se grattant furieusement le crâne.

— Le shérif aimerait aussi que M. Forest vous accompagne, dis-je encore, bien poliment. C'est sa décapotable que conduisait votre fille.

— Forest ? s'étonne Woods. Ça fait un bout de temps que je l'ai vu. Et toi, Tino ?

— Moi aussi, dit Martens. Je pensais que Tony était parti avec Bella quand j'ai entendu la voiture démarrer. C'était juste après leur dispute sur la terrasse, tu te souviens ?

— Je vais en parler à Pearl. (Woods s'approche de la porte qu'il ouvre brusquement.) Pearl ! hurle-t-il à pleins poumons.

La blonde apparaît dans l'encadrement, quelques secondes après.

— Pour qui me prends-tu ? s'écrie-t-elle aigrement. Pour la foule d'un meeting en plein air, peut-être ? Pourquoi n'as-tu donc pas essayé de choper un tantinet de bonnes manières, en même temps que tout ce fric, pendant que tu étais...

— Ta gueule ! Bella a des ennuis.

En quelques mots, il la met au courant de la situation. La blonde acquiesce d'un signe de tête.

— Je vais lui chercher des vêtements. Tu veux que je t'accompagne ?

— Non, inutile. Je ne serai pas long à arranger tout ça. Où est Tony Forest ?

— Il n'est pas parti avec Bella ? s'étonne Pearl.

— Bien sûr que non, puisqu'elle était seule au volant de la voiture au moment de l'accident.

— Je croyais qu'ils étaient partis ensemble, dit-elle. En tout cas, il n'est pas dans la maison en ce moment. J'en suis sûre.

— Va tout de même y jeter un coup d'œil ; ensuite, appelle Stensen à Los Angeles. Dis-lui de rappliquer immédiatement.

— Stensen ? (Ses yeux s'arrondissent.) Tu as peur que ça nous fiche dans la panade, Tom ?

— Vaut mieux être prudent, mon chou. Tu me connais... Je n'aime pas m'exposer inutilement...

— Bien sûr. Je vais préparer les affaires de Bella.

Elle s'éloigne rapidement, cette fois-ci, en laissant son popotin écossais se trémousser sans vergogne.

Brusquement, Woods relève la tête et me prend sur le fait en train d'admirer... Il va sans doute me balancer une vanne, mais comme il voit que Tino lorgne aussi, il laisse tomber et fait comme nous.

Lorsqu'elle a disparu, il pousse un léger soupir et tire un cigare de sa poche.

— Pearl en a sans doute pour quelques minutes... Si nous prenions un verre ? Qu'en dites-vous, lieutenant ? propose Martens.

— C'est encore ce qu'on m'a offert de mieux cette nuit.

Mais, à peine ai-je proféré ces mots, je me souviens de Bella et me rends compte que je suis un sacré menteur.

— Qu'est-ce que je vous sers ? s'enquiert Martens.

— Du scotch sur des glaçons et un peu d'eau de Seltz.

Martens se rend au bar pour nous préparer nos poisons préférés.

— Et toi, Tom, qu'est-ce que ce sera ?

— Un bourbon, annonce-t-il sèchement. (Il se retourne alors vers moi.) Vous êtes sûr que Bella n'a pas de mal, lieutenant ?

— Aucun doute. Elle risque peut-être de s'enrhumer, mais c'est bien le pire qui puisse lui arriver.

Tino nous passe les verres au moment où Pearl revient dans la pièce, une petite valise à la main.

— Voilà les affaires de Bella. J'ai jeté un coup d'œil dans la maison, Tom. Forest n'est pas ici.

Je lui demande encore :

— Vous ne savez pas où il peut bien se trouver ?

— Je me suis occupée de ça aussi. Mais la petite Ellen est là, toute seule...

— Pearl, je t'en prie ! s'exclame Woods sur un ton de lourd reproche.

— Quelle Ellen ?

— Ellen Mitchell, ma secrétaire. Forest lui a fait du gringue au cours de la soirée... C'est pour ça que Bella s'est fichue en rogne...

— Du gringue qui ressemblait plutôt à une séance de pelotage, article Pearl d'une voix glaciale. Tu te fais des illusions sur cette sainte nitouche, Tom. Crois-moi, ça la démange. Il suffit de la regarder !

— Y a des fois, tu l'ouvres tellement, ta grande gueule, que même en fourrant tes deux pieds dedans, t'arrives pas à la boucler ! s'exclame Woods. Tu sais pourtant bien qu'Ellen est déjà en main, avec Barry !

— Barry ? fais-je.

— Oui, Johnny Barry, mon associé, explique Tino.

Je tourne les yeux du côté de Woods et lui demande :

— Qu'est-ce que c'est, ce Barry, vis-à-vis de vous, alors ?

Il me regarde un instant, sans me voir, semble-t-il.

— J'ai cru comprendre que Tino est votre associé, à vous, dis-je. Mais ce Johnny Barry est seulement l'associé de Tino... Dans ces conditions, Barry serait donc l'associé de votre associé, si j'ai bien saisi...

Tino pose son verre vide sur le bar et empoigne la valise.

— Allons ! s'exclame-t-il allègrement. S'agit de filer, maintenant. On ne va tout de même pas faire poireauter le shérif, pas vrai ?

Charlie Katz, le croque-mort en chef, cligne des yeux en nous voyant pénétrer tous les quatre dans la morgue du comté.

— Bonjour, shérif ! dit-il d'un air guindé. (Son regard devient franchement hargneux en se posant sur moi.) Lieutenant !

Et moi, de m'exclamer :

— Salut, mon vieux Charlie ! T'aurais pas une bonne histoire de fantôme à nous raconter ?

Un tic lui agite bizarrement le dessous de l'œil gauche.

— Le lieutenant aime bien faire de l'humour, explique-t-il d'un air compassé. Un de ces jours, vous étoufferez de rire, lieutenant, et j'aurai la joie de m'occuper tout spécialement de vous !

Ses yeux brillent à cette perspective.

— Dis donc, Charlie, fais-je, tâche d'avoir du respect pour moi, tu m'entends ? Sinon, je vais te balancer un bon ectoplasme à l'endroit où ça fait mal ; vu ?

— Fous-lui la paix, Wheeler ! me gueule Avers au creux de l'oreille.

Je ne me le fais pas dire deux fois, car selon l'adage bien connu : « Un simple signe de tête vaut largement une œillade enflammée pour toute tapineuse digne de ce nom. » De ce fait, je me contente d'articuler :

— C'est pour voir le dernier arrivé, Charlie. Le gars qui a un trou dans la nuque...

Katz frotte ses mains moites un petit moment, repère un numéro et fait avancer sur ses roulements à billes l'un des grands tiroirs du réfrigérateur.

— Messieurs, invite Avers sèchement.

Woods et Martens se penchent, tandis que Charlie soulève le drap blanc pour faire voir son client. Tous deux examinent le visage impassible et quasi anodin du gars au complet gris, l'espace de quelques secondes, puis se redressent. Sur un signe de Avers, Charlie cache de nouveau soigneusement le visage du mort sous le drap et referme le tiroir.

— Est-ce qu'on peut s'en aller ? s'enquiert Woods d'une voix enrouée. Ce genre d'endroit, ça me donne toujours des frissons.

— Je comprends ça, acquiesce le shérif. L'un de vous l'a reconnu ?

On quitte la morgue pour se retrouver dans l'air frais et pimpant qui précède l'aube.

Martens respire alors un bon coup, puis laisse échapper l'air de ses poumons à toutes petites doses.

— Il va faire une journée magnifique, remarque-t-il.

— Splendide, convient Woods. Tu sais, Tino, quand je prendrai ma retraite, je crois que je viendrai me fixer ici, en Californie.

— Est-ce que l'un de vous, messieurs, a reconnu le corps ? répète patiemment le shérif Avers.

Woods allume soigneusement un cigare, en se donnant beaucoup de mal, semble-t-il, et regarde Martens d'un air calme et résigné.

— A quoi bon ? soupire-t-il enfin. Tôt ou tard, ça finira bien par se savoir...

— Bien sûr, acquiesce Tino. Un coup de déveine, quoi, c'est jamais que ça !

— Tu parles ! fait Woods, amer.

— Si ça ne vous ennuie pas, reprend le shérif, j'aimerais bien que vous me disiez qui c'est. Manifestement, vous avez reconnu le cadavre.

— Il s'appelle, ou plutôt il s'appelait, George Kowski, articule lentement Martens.

— Kowski ? (Ce nom me fait retentir une petite sonnette sous le crâne... Que dis-je ! Un véritable carillon !) C'est bien le trésorier de votre syndicat, n'est-ce pas ? dis-je à Woods.

— Oui. C'est le même gars.

— Le type cité à comparaître devant la commission du Sénat pour s'expliquer sur les détournements de fonds dont aurait été victime la caisse du syndicat ?

— C'est le même George Kowski, répète-t-il distraitemment. (Soudain, il empoigne son associé par le bras et l'étreint frénétiquement.) Tino ! Il nous faut agir, et vite. Maintenant, Stensen

nous est plus indispensable que jamais. Tu ferais bien de demander à Bronski de venir de Chicago par avion immédiatement. Et ce bon Dieu d'agent de publicité... Comment s'appelle-t-il, déjà ? Faut le convoquer ; et peut-être aussi Louis Tezzini, de New York !

— Bien sûr, bien sûr, Tom. Calme-toi, tu veux ?

— Me calmer ! bougonne Woods. Tu ne vois pas qu'ils essaient de me couler ? Ils ont descendu Kowski. Maintenant, qui diable croira que je n'étais pas dans le coup ? Qui croira qu'il n'était pas sur le point d'apporter de nouveaux éléments à tous ces abrutis de Washington ? Qui croira... ?

— Tom ! coupe Martens. Il y a des moments où tu débloques encore plus que Pearl !

Une terreur panique envahit le visage de Avers.

Toujours « prévenant », je lui demande alors :

— Dites donc, shérif, est-ce que je préviens le F.B.I. ?

III

Je reviens au bureau sur le coup de midi. Je l'avais quitté vers sept heures du matin pour rentrer chez moi où j'ai dormi trois heures. Mes traits tirés, mes valoches sous les yeux, sont à la mesure de ce que je ressens. Je suis pompé, fourbu, à cran.

Annabelle Jackson, l'orgueil du Sud, le fléau des Wheeler et, entre-temps, la secrétaire du shérif, me gratifie de son plus chaleureux sourire.

— C'est palpitant, Al ! s'exclame-t-elle.

— Ah ! oui, alors ! Du nanan !

— Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression de me trouver au cœur même d'événements formidables.

— Vous pourriez avoir la même impression n'importe quel soir de la semaine en venant me voir, dans mon appartement, lui dis-je, plein d'une candide espérance. C'est uniquement un état... d'âme. Comme le Texas, quoi !

— Ne soyez donc pas vulgaire ! Je parie que vous aussi, dans le fond, vous êtes tout émoustillé. Vous essayez de vous donner un air blasé, mais c'est de la frime.

— Le shérif est là ?

— Il n'est pas retourné chez lui depuis la nuit dernière. Pensez-vous que Woods, cet affreux bonhomme, soit l'assassin, Al ?

— Ma jolie, le fait de penser serait un dangereux précédent pour un représentant de la Loi. On commence par se donner ce petit plaisir-là et on finit par braquer une banque !

— Vous avez votre dictionnaire dans la poche pour employer tous ces grands mots ? raille-t-elle. Un représentant de la Loi ! Voyez-vous ça !

Je proteste :

— Flic est désormais un mot grossier, c'est le chef du F.B.I., Edgar Hoover en personne, qui l'a dit !

J'entre alors dans le bureau du shérif sans frapper, car je considère

qu'un lieutenant doit bénéficier de certains privilèges de temps à autre. J'expose souvent cette théorie qui m'est chère à Annabelle Jackson, mais elle n'y croit pas. C'est là toute la malédiction qui pèse sur moi.

Avers me regarde donc venir, à travers un nuage de fumée de cigare. Il n'est pas beau à voir, avec ses yeux injectés de sang.

— J'espère que vous vous êtes bien reposé, Wheeler, ironise-t-il lourdement. Maintenant, vous devez être frais et dispos pour reprendre l'enquête. J'ai fait diffuser sur les ondes un avis ordonnant la suspension de toute activité criminelle dans le comté, pour ne pas troubler le sommeil du lieutenant.

— C'est parfaitement justifié, shérif, dis-je, modeste comme une violette. D'autant plus que toute répression cesse, dans le comté, pendant mon sommeil. Par conséquent...

— Asseyez-vous et bouclez-la ! coupe-t-il, l'air mauvais. Je suis en train d'attraper des ulcères dans des endroits dont je ne m'étais pas soucié depuis des années. J'ai suffisamment d'ennuis sans que vous y ajoutiez vos astuces à la noix !

Je me laisse tomber dans le fauteuil réservé aux visiteurs, celui qui a de bons ressorts, et allume une cigarette.

— Nous n'avons pas encore retrouvé Tony Forest, grommelle Avers, d'une voix maussade. A croire qu'il a quitté la maison d'Hillside, la nuit dernière, pour grimper dans une soucoupe volante !

— Et Bella Woods ? dis-je. Est-ce qu'elle est bien installée au violon ou libérée sous caution ?

— Vous êtes parti ce matin à sept heures, récapitule-t-il. A sept heures dix, Martens s'est pointé avec Harry Stensen. Vous savez qui c'est, Stensen ?

— Oui, l'avocat.

— Si je vous demandais qui est Brigitte Bardot, vous me diriez : une fille qui a fait du cinéma ! Oui, parfaitement, c'est l'avocat. Ils sont partis à sept heures vingt et Bella Woods les accompagnait.

— Combien, la caution ?

J'ai posé la question par curiosité. Une curiosité toute professionnelle.

— La caution n'est nécessaire qu'en cas d'inculpation, Wheeler. Je pensais que vous sauriez au moins ça, depuis le temps !

— Vous voulez dire... ?

— Oui, parfaitement ! Alors vous trouvez qu'on n'a pas suffisamment d'embêtements comme ça ? Après tout, pour l'accident, nous ne pouvions retenir que votre parole contre celle de cette fille. Vous seul affirmez qu'elle conduisait en état d'ébriété, à une vitesse exagérée et sur le côté gauche de la route.

— Et depuis quand ma parole compte-t-elle pour de la crotte de bique ?

— Depuis que Stensen est entré dans cette pièce, avoue brutalement Avers. J'ai déjà suffisamment d'ennuis sur les bras avec le meurtre de Kowski. Vous croyez peut-être que je tiens à ce que Stensen expose dans tous les journaux du pays la façon dont une brute de shérif mal dégrossi a tenté de faire chanter et de terroriser une fillette innocente, sous prétexte qu'elle était la fille d'un leader syndicaliste ?

— Bella Woods s'apprêtait à me faire une très jolie fleur si je la laissais filer, shérif, fais-je remarquer tristement. En toute sincérité, même si vous étiez bourré de bonnes intentions à mon égard, ça ne pourrait jamais être la même chose.

Le visage de Avers vire au pourpre.

— Vous ne pouvez donc pas vous empêcher de penser à la bagatelle, ne serait-ce que quelques secondes ? s'écrie-t-il d'une voix indignée. Paul Winterman va s'amener de Washington par avion. Il doit arriver ici vers trois heures cet après-midi.

— C'est bien le type qui est à la tête de la Commission d'enquête du Sénat ?

Avers s'éponge le front.

— Oui. Il va falloir que je fasse appel à la Brigade Criminelle pour cette affaire, Wheeler. Elle prend trop d'importance pour que nous essayions de la résoudre par nos propres moyens.

— Comme vous voudrez, shérif, dis-je poliment.

— Évidemment, pour vous, c'est facile de rester là, à me regarder en fronçant les sourcils ! reprend Avers en se tamponnant le visage avec un mouchoir tout propre. Vous n'avez pas reçu tous les coups de fil qui me sont tombés sur le paletot depuis ce matin. Quatre appels, rien que de Washington !

— Mon cœur saigne, shérif ! Vous pourriez voir la tache sur ma chemise, si je ne n'avais pas déjà perdu au service du comté tout le bon sang vermeil dont je disposais !

— Je ferais bien d'appeler aussi le capitaine Parker dès maintenant, ainsi que le bureau du district attorney.

— Pendant que vous y êtes, n'oubliez pas non plus d'alerter l'agence centrale de figuration, à Hollywood, lui dis-je. Comme ça, vous ne risquez pas d'oublier qui que ce soit pour cette séance à grand spectacle !

Pendant un instant, Avers se contente de mordiller son cigare d'un air rageur, tout en me gratifiant d'un regard dénué d'aménité.

Je me demande, une fois de plus, pour quelle raison il s'amuse, de temps à autre, à allumer ces affreux crapulos puisque, finalement, c'est

toujours pour les manger !

— Qu'est-ce qui vous pique ? finit-il par me demander. Vous souffrez dans votre amour-propre ? Le petit gars qui se débrouille toujours par ses propres moyens vient de se faire moucher ? C'est bien ça, hein ? Vous voudriez encore jouer le rôle du héros qui fait cavalier seul d'un bout à l'autre, sans se soucier des conséquences ?

— — Pensez ce que vous voulez, shérif ! dis-je fort civilement, mais n'allez pas me raconter que l'affaire nous dépasse tous les deux ; sinon, je vais fondre en larmes sur votre beau complet neuf !

Il continue à malmener son cigare pendant quelques secondes, tout en me fusillant du regard, mais le cœur n'y est plus.

— Je n'ai jamais eu peur de prendre des responsabilités, déclame-t-il pesamment ; mais jamais je ne me suis exposé autant que cette fois-ci, ni surtout dans un pareil merdier !

— Alors, allez-y ! Faites appel à tout le monde, au ban et à l'arrière-ban de vos amis. Comment sont nos rapports avec le Canada, en ce moment ? On pourrait peut-être demander l'aide de la police montée ?

Les veines de son cou menacent d'éclater.

— Bon ! Eh bien, je vous donne vingt-quatre heures pour m'amener quelque chose de concret. Pas une minute de plus !

— Il y a eu du nouveau pendant que j'étais chez moi ?

Le shérif se ressaisit visiblement.

— Notre médecin légiste, le docteur Murphy, m'a fait parvenir son rapport d'autopsie, grogne-t-il. Mort instantanée due à une balle de calibre 32 logée dans le cerveau. Heure du crime : entre vingt-deux et vingt-trois heures, la nuit dernière.

— Je me souviens d'avoir entendu dire, par Woods et Martens, que Kowski était attendu à leur conférence. C'est la dernière chose que j'ai notée avant de partir. Avez-vous pu leur arracher d'autres détails ?

— Ils l'attendaient aujourd'hui, pas hier soir, précise Lavers. En tout cas, c'est ce qu'ils prétendent. Polnick a enquêté toute la matinée. Kowski a débarqué de l'avion qui arrive à vingt-deux heures de Los Angeles. Plus personne n'a entendu parler de lui ni ne l'a vu après ça. Un employé de l'aéroport se souvient de lui, parce qu'il lui a demandé si Hillside était loin du centre, mais il n'a pas pris de taxi.

— Donc, quelqu'un est venu le chercher.

— Ou il s'est fait ramasser par une soucoupe volante, grommelle Lavers en haussant les épaules. J'aimerais bien qu'on déniche Forest. Où diable peut-il être passé, celui-là ?

— Chez le diable, justement... C'est très possible, shérif. Je crois que je ferais bien d'aller à Hillside pour interroger un peu toute l'équipe.

— Soyez prudent ! me recommande Lavers d'une voix suppliante. N'oubliez pas que Stensen est là-bas, lui aussi, maintenant !

— D'accord. Où est le sergent Polnick ?

— Il poursuit son enquête dans les bars, restaurants et cafés de la ville. Il doit visiter l'un après l'autre tous ceux qui étaient ouverts après dix heures, la nuit dernière, et qui se trouvent entre l'aéroport et Hillside, On peut espérer que Kowski s'est arrêté quelque part pour boire un verre ou une tasse de café.

— Quand il aura fini, voulez-vous me l'envoyer à Hillside ?

— D'accord, opine-t-il. Vous ne voyez rien, à part ça ?

— Pas pour le moment, shérif, dis-je avec un bel entrain. De votre côté, vous aurez du boulot avec Winterman pendant un bon bout de temps quand il arrivera, n'est-ce pas ?

Je le laisse gémir à son bureau et quitte la pièce.



En plein jour, la grande demeure de Hillside est encore plus impressionnante que dans l'obscurité ; cette fois, pas de jazz. Tout est silencieux.

J'appuie sur la sonnette à deux reprises. La porte s'ouvre ; de nouveau la blonde m'apparaît. Maintenant, elle porte un chemisier de coton noir et un short, blanc, qui lui tombe au-dessus des genoux. Elle est coiffée de la même façon mais aujourd'hui des barres d'or verticales ont remplacé les anneaux de ses oreilles.

— Encore vous ! fait-elle avec un manque d'enthousiasme évident. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Écoutez, dis-je en rongeant mon frein, vous êtes peut-être une perle pour Tom Woods, mais en ce qui me concerne, je vous considère seulement comme une huître hors saison. Il y a eu un assassinat. Vous vous souvenez ? Et je suis le type qui a été chargé de l'enquête. Alors je n'ai pas besoin de questions. Ce sont des réponses qu'il me faut !

— Vous feriez bien d'entrer. Ç'a été pis qu'un 4 Juillet, à Coney Island, toute la matinée, avec cette bande de reporters. Jamais je n'aurais cru qu'il y avait autant de journaux !

Elle me conduit dans la même pièce que la veille.

— Qui voulez-vous voir en premier ? me demande-t-elle, l'air accablé.

— Et si nous commençons par vous ? Je sais que vous vous appelez Pearl. Pearl comment ?

— Sanger. Si vous comptez m'assommer de questions pendant un bout de temps, je préfère m'asseoir.

Elle se laisse choir dans le fauteuil le plus proche et vrille ses yeux dans les miens, l'espace de quelques secondes.

— Je suis ce qu'on pourrait appeler une vieille amie de Tom, commence-t-elle avec un cynisme tranquille. Vous en déduirez ce que vous voudrez. La plupart des gens ne s'en privent pas.

— Sa femme est morte depuis pas mal de temps, n'est-ce pas ?

— Quinze ans. Ça fait une paye. Je ne l'ai pas épousé parce qu'il ne me l'a jamais demandé. Vous avez d'autres questions à me poser ?

— Vous êtes venue ici avec lui, il y a trois jours ?

— Oui. En principe, nous devions garder ce voyage secret. Tom voulait tenir une conférence clandestine. Vous parlez d'une clandestinité !

— Tom ; vous-même ; sa fille Bella, Tino Martens, son associé ; Johnny Barry qu'il a mentionné hier soir, et la secrétaire de Tom, vous savez bien, la fille qui a des démangeaisons... Qui y a-t-il encore dans la maison ?

— C'est tout. La fille en question s'appelle Ellen Mitchell.

— Et Tony Forest ? Quand s'est-il pointé ?

— Hier matin. Bella s'empoisonnait à ne rien faire et elle l'a appelé. Il était à Long Beach. Il est venu en voiture.

— Saviez-vous que Kowski devait participer à la conférence ?

— Tom en avait parlé hier. Il m'a dit que Kowski devait arriver aujourd'hui.

— Alors, il n'est pas venu ici la nuit dernière ?

— S'il est venu, en tout cas, moi, je ne l'ai pas vu !

— Et qu'est-ce qui s'est passé exactement hier soir ?

Elle hausse les épaules.

— Pas grand-chose. Tom voulait se détendre un peu en attendant l'arrivée de Kowski et avant de passer aux affaires sérieuses. Alors, ça a donné une espèce de petite faridon. Tout le monde buvait ferme. On a commencé assez tôt et ça a continué. Vous savez ce que c'est.

— Et cette bagarre entre Bella et Forest ?

— Elle s'est déclenchée aux environs de minuit, précise Pearl Sanger. Bella, Ellen, Tony Forest et Johnny Barry se baignaient dans la piscine. La même Mitchell portait un maillot qui cachait moins que rien. La petite garce faisait continuellement valoir ses avantages. A ce moment-là, je suppose que Tony était déjà blindé. Enfin, il a fait du gringue à Ellen, qui était étalée au bord de la piscine. Croyez-moi, il n'y allait pas de main morte ! Bella, naturellement, l'a vu. C'est comme ça que tout a commencé.

— Au bout de combien de temps est-elle partie ?

— Je ne sais pas exactement. Peut-être une demi-heure. Ellen s'est précipitée dans la maison en pleurant. Fallait voir ! Ses larmes de crocodile arrosaient le tapis. Elle est donc montée dans sa chambre. Bella s'est mise à taper sur Tony ; finalement il en a eu marre et l'a

balancée dans la piscine. Je me trouvais sur le terre-plein avec Tom. Tous les deux, on biglait la scène. Lui, il avait l'air de trouver ça drôle. Après, Tony est entré dans la maison, et Bella est accourue sur ses talons. Par la suite, j'ai cru qu'ils partaient tous les deux.

— Combien de temps êtes-vous restée sur le terre-plein, en compagnie de Tom ?

— On n'a pas bougé, jusque vers trois heures du matin. A ce moment-là, je suis allée à la cuisine préparer quelque chose à manger.

— Alors, vous êtes restée là, avec Tom, depuis le début de la soirée jusqu'à trois heures du matin ?

Son visage s'empourpre lentement.

— Je n'ai pas dit ça. Je suis sortie sur le terre-plein vers minuit, un peu avant la scène entre Tony et Ellen, et j'y suis restée jusqu'à trois heures du matin.

— Et avant ? Disons entre neuf heures et minuit ?

— J'étais à l'intérieur, dit-elle sans autre précision.

— Seule ?

— Avec Tom la plupart du temps.

— Que faisiez-vous ?

— Ça suffit ! s'écrie-t-elle d'une voix cinglante. Nous avons passé une heure dans notre chambre. Peut-être un peu plus. Je n'ai pas l'habitude de chronométrer ce genre de séance.

J'allume une cigarette.

— Que faisaient Martens et Barry ?

— Tino est sorti avec Johnny vers neuf heures. Ils sont allés en ville pour chercher un peu d'alcool au cas où l'on en manquerait. Je suppose qu'en cours de route, ils ont éclusé encore quelques godets. Ils sont rentrés vers onze heures.

— Parfait ; merci.

— Merci pour quoi ?

Elle se lève et me regarde fixement, les mains aux hanches, les jambes écartées.

— Tom Woods est le plus chic type que j'aie jamais connu, déclare-t-elle sans se départir de son calme. Je ne reculerai devant rien pour le défendre. Rien. Vous entendez, lieutenant ?

— Évidemment ! C'est bien pour ça que l'alibi que vous lui fournissez ne vaut pas lourd !

— Vous feriez bien d'expliquer ça à Harry Stensen ! rétorque-t-elle sans se démonter.

— Une dernière question, Pearl. Vous croyez vraiment que Tom s'envoie Ellen Mitchell ou c'est seulement la crainte de cette éventualité qui vous turlupine ?

Elle prend alors un air pincé.

— Et dire qu'hier soir je vous trouvais futé. (Elle se reprend alors.) Non, jamais elle n'oserait tant que je suis dans les parages. Je lui arracherais les yeux !

— Et Tom ? Est-ce qu'il oserait, lui ?

— Ça fait plus de cinq ans qu'on est ensemble. Pendant tout ce temps, il n'a jamais regardé une autre femme. Pourquoi commencerait-il maintenant ?

— Si vous ne connaissez pas la réponse à cette question, moi non plus.

— Tom et Tino sont sortis je ne sais où avec Harry, en ce moment. Ils ont dit qu'ils rentreraient tard dans l'après-midi. Johnny Barry est à la piscine et la petite Mitchell, là-haut, dans sa chambre. Pourquoi ne commencez-vous pas par elle, lieutenant ? Avec un peu de chance, vous pourriez la gratter, là où ça la démange trop...

— Où est sa chambre ?

— Tournez à droite en haut de l'escalier ; c'est la troisième porte. Si vous avez besoin d'aide, criez ! Je vous enverrai Johnny à la rescousse !

— Merci, dis-je en me levant. Dites donc, Pearl, vous n'auriez pas fait du strip-tease, par hasard ?

Elle esquisse un sourire.

— Ça se voit, hein ? Bien sûr, pendant huit ans, jusqu'à ce que je rencontre Tom. A ce moment-là, j'ai tout lâché ; je travaillais avec deux pompons de soie et un cache-sexe. C'est bien le seul type qui ne me les ait pas arrachés, en imagination, la première fois qu'il m'a vue !

— Il devait être trop occupé à embrigader les strip-teaseuses dans un syndicat, vous ne croyez pas ? Dix dollars- par tête, et il leur garantissait la journée de six heures avec un nombre limité de coups de reins et de rotations du nombril par séance... Un type peut pas donner de la tête partout à la fois... Je parie qu'il a tout de même fini par s'occuper de ces pompons de soie et de la feuille de vigne, non ?

— Vous ne pouvez pas le piffer, hein ? demande-t-elle doucement.

— Je ne peux pas voir les gens avec qui il fraie. Les types comme Tino, par exemple.

— Quelquefois, je me demande où des mirontons dans votre genre ont traîné leurs savates avant de devenir des hommes ! observe-t-elle d'une voix pleine de mépris. Pour vous, tout ce qui n'est pas blanc est fatalement noir, n'est-ce pas ? Tout doit être bon ou mauvais... Il vous faut tout ou rien ! Vous me faites mal aux seins ! Dans la réalité, c'est le gris qui domine. Vous n'avez jamais pensé à ça, fiston ?

— J'ai déjà entendu cette chanson-là, dis-je. D'abord, il faudrait tenir compte de tout le bien que des gars comme Woods procurent aux

adhérents de leur syndicat. Ils leur obtiennent un salaire plus élevé, moins d'heures de travail et de meilleures conditions de vie ; mais ils sont bien obligés d'utiliser la matière première qu'ils ont sous la main. Et quand cette matière première comporte des gens à la Tino Martens, est-ce que c'est la faute de Tom Woods ? C'est bien ça, n'est-ce pas ?

Pearl ne répond même pas. Elle file vers— la porte. Je ne la quitte pas des yeux, tout à la joie de comprendre enfin comment elle parvient à régler avec autant de maîtrise son gracieux jeu de croupe.

Avant de passer dans le hall, elle se retourne, pour me gratifier d'une grimace de mépris, et s'exclame :

— Je parie que vous n'avez jamais fourni une seule journée de vrai travail de toute votre vie !

— C'est simplement parce que mes moyens physiques ne me le permettaient pas... Alors, personne ne m'a offert la panoplie avec jeu de pompons et cache-sexe !

Elle ne peut pas s'empêcher de sourire.

— Un jour où vous ne serez pas trop occupé, je vous donnerai peut-être une leçon. Toute l'astuce consiste à envoyer les pompons chacun dans une direction opposée en même temps. Mais ce truc-là exige des muscles que vous n'avez certainement pas, lieutenant !

Elle passe la porte tout en fredonnant. Je reconnais l'air : Une jolie fille, c'est comme une mélodie.

Je ferme les yeux un instant et imagine Pearl sur les planches. Je vois ses pompons de soie et son cache-sexe chahuter dangereusement sous les feux des projecteurs. Il me semble même distinguer les lueurs de concupiscence dans les yeux des spectateurs qui n'en perdent pas une miette, les gros, les maigres, les chauves, les chevelus, et tous, avec une seule et même pensée en tête...

Au bout de huit ans, j' imagine qu'un type comme Tom Woods doit être devenu passablement calé dans ce genre d'exercice !

IV

Je frappe donc à la troisième porte à droite et attends en me grattant machinalement l'occiput. Je m'en aperçois et imagine que cette démangeaison subite est d'origine autosuggestive, si j'ose dire. Mais quand la porte s'ouvre, je n'en suis plus tellement sûr.

Ellen Mitchell se tient devant moi, une interrogation muette dans ses grands yeux paillétés de vert. C'est une jolie brune de vingt-deux ou vingt-trois ans, à la tête couverte de mèches folles, à se demander à quoi peuvent bien servir toutes les brosses perfectionnées qu'on voyait naguère dans les vitrines des drugstores ! Mais il faut avouer que cette coiffure va très bien à son genre de beauté.

Elle a le visage intelligent d'un lutin malicieux et sa silhouette est pareille à celle qui a commencé à hanter mes rêves dès l'instant où j'ai compris que la lune de miel n'était pas une friandise qui se mange.

L'orgueilleuse poussée de ses seins sous son chemisier de nylon blanc me fait l'effet d'un défi qu'aucun mâle digne de ce nom ne saurait s'empêcher de relever. Outre la blouse, elle porte une jupe de toile brune qui lui ceint joliment les hanches.

— Qu'est-ce que c'est ? me demande-t-elle avec curiosité.

Je décline mon identité et lui explique que je désire l'interroger. Elle me fait entrer dans la chambre, meublée comme le reste de la maison, d'une façon aussi médiocre que coûteuse. La seule indication que je récolte, quant à la personnalité de la brune, consiste en un exemplaire format livre de poche de *L'Amant de Lady Chatterley*, posé sur la table de chevet.

Ellen Mitchell s'installe sur le lit, me laissant disposer de l'unique fauteuil de la pièce.

— C'est épouvantable ! observe-t-elle d'un air atterré. Tout cela risque de faire rétrograder notre mouvement d'au moins cinq ans ! Vous en rendez vous compte, lieutenant ?

— Votre mouvement ?

— Oui, le mouvement du travail ! Vous comprenez tout de même ce que signifie cette phrase ?

— Est-ce que ça aurait un rapport quelconque avec la grossesse ? Vous savez bien, les contractions de l'utérus, pendant l'accouchement...

Une vive douleur semble soudain lui tordre les traits. Elle ferme les yeux, faute sans doute de n'avoir pu se boucher les oreilles à temps.

— Grands dieux ! s'exclame-t-elle avec passion. C'est la futilité des relations entre humains qui me désespère ! Quand apprendrons-nous donc simplement à communiquer les uns avec les autres ?

Et moi de répliquer :

— J'avais toujours cru pourtant que le télégraphe se défendait pas mal dans ce domaine-là... Si le meurtre de Kowski doit ramener le mouvement syndical en arrière de cinq ans, de combien estimez-vous qu'il ramènera Tom Woods en arrière ?

Elle ouvre de grands yeux où le vert domine nettement. Je m'en aperçois, alors qu'elle me considère avec le plus grand sérieux.

— Voilà bien le côté tragique de cette affaire ! Ils en feront un martyr, évidemment...

— Le Comité du Sénat ?

— Non, je veux parler de ses compagnons, de ses camarades syndiqués. Ils vont tous le laisser tomber tellement vite, après le scandale, qu'en moins d'un mois il ne fera même plus partie de sa propre section syndicale ! Par la suite, ils secoueront tous tristement la tête en évoquant ce pauvre vieux Tom Woods, victime d'un coup monté par les monopoles capitalistes.

— Et vous, de quelle façon parlerez-vous de lui à ce moment-là ?

Elle me regarde sans sourciller.

— Je ne parlerai jamais de lui, lieutenant. Je serai toujours avec lui, à son côté.

— Faut croire que c'est un type formidable ! Vous êtes la deuxième souris qui me débite la même salade en moins d'un quart d'heure !

Elle esquisse un sourire indulgent.

— Je suppose que vous voulez parler de cette pauvre Pearl ?

— Pourquoi, « pauvre » ?

— Que voulez-vous ! Tom a bon cœur. Il ne peut pas se résoudre à se débarrasser d'elle.

— Évidemment. C'est une réaction normale chez un type à l'égard d'une femme qu'il a vue pour la première fois en strip-teaseuse, avec deux pompons de soie et un cache-sexe pour tout vêtement ! Ce genre de choses, ça vous marque un homme pour toute la vie !

Les paillettes vertes de ses yeux s'agitent en proie à une indicible fureur, puis elle détourne les yeux.

— Cela s'est passé il y a bien longtemps, lieutenant, murmure-t-elle d'une voix blanche. Pearl a pris de la bouteille depuis... Elle a beau

sentir qu'on ne veut plus d'elle, elle se cramponne...

Je lui demande alors, tout crûment :

— Si je comprends bien, ce serait vous qui auriez empaumé Woods ?

Elle hausse les épaules avec élégance :

— Je ne crains pas de l'admettre. L'amour qu'une femme porte à un homme n'a pas qu'un simple aspect sentimental. Il lui faut aussi un aboutissement physique, lieutenant.

— Bref, vous essayez de me dire que vous couchez avec lui ?

— Bien sûr.

— Mais pas la nuit dernière ?

— Je ne comprends pas, lieutenant.

— Tom et Pearl se sont retirés pour une heure dans ce qu'elle appelle « leur » chambre ; ça se serait passé avant minuit...

Ellen Mitchell égrène un rire incrédule.

— C'est un fieffé mensonge ! Il n'y a rien eu de ce genre, entre eux, au cours des six derniers mois !

— Alors, elle ment peut-être. Savez-vous où ils étaient entre neuf heures et minuit ?

— Pearl se trouvait sur le terre-plein. J'en suis certaine. J'ai nagé dans la piscine jusqu'au moment où...

— Tony Forest s'est mis à vous faire du gringue...

Ses joues se colorent brusquement.

— Naturellement, Pearl n'a pas manqué de vous mettre au courant de cet incident !

— Et Tom Woods ? Il a passé aussi la soirée sur le terre-plein ?

Elle hésite, laisse passer un long moment.

— Je ne m'en souviens pas.

— A moins que vous ne vouliez pas vous en souvenir ?

— Est-ce Jung qui disait que notre esprit exerce sa propre censure ? Nous vivons tous dans un même monde, mais ce monde diffère pour chaque individu ; aucun événement ou incident ne se présente sous le même aspect à deux personnes...

— Ce n'est pas moi qui pourrais vous le dire ! Je sais seulement que c'est Wheeler qui vous a posé la question et que vous n'y avez pas encore répondu !

— Je suis désolée, déclare-t-elle sèchement. Mais je suis incapable de m'en souvenir.

— Vous êtes sa secrétaire particulière ?

— Oui.

— Dans quel sens les déclarations de Kowski, devant la Commission du Sénat, pouvaient-elles affecter Woods ?

— Je ne peux pas répondre à cette question, déclare-t-elle d'un ton péremptoire.

— En somme, rien de bon pour Woods ?

— N'essayez pas de me faire dire ce que je n'ai pas dit ! coupe-t-elle. J'ai simplement refusé de répondre à une question. C'est tout, lieutenant.

Elle se lève et se dirige rapidement vers la porte. Elle l'ouvre d'un geste brusque et un tantinet maladroit qui aurait fait frémir Stanislavsky dans sa tombe.

— Je ne répondrai plus à vos questions en dehors de la présence de Maître Stensen, l'avocat du syndicat. Je vous prie de sortir, lieutenant !

— Bien sûr, mais je tiens à vous faire remarquer que, jusqu'à présent, vous n'avez répondu à aucune de mes questions en dehors de la présence de Stensen. Alors, je ne vois pas en quoi ça me changera, quand il vous assistera !

— Je vous prie de sortir.

— Vous savez, dis-je en me dirigeant vers la porte, par certains côtés, vous me rappelez Lady Chatterley. Elle se donnait beaucoup de mal, vis-à-vis de son garde-chasse pour le... garder en excellente forme. Peut-être que vous vous livrez à cette même écrasante besogne avec Tom Woods !

La porte claque derrière moi. J'en déduis que c'est la première réponse nette que j'aie pu tirer d'Ellen Mitchell.

Je descends l'escalier, traverse le hall et gagne le terre-plein qui s'étend derrière la maison. La piscine est un peu plus loin, juste devant moi. Je ne m'attendais à y trouver qu'une seule personne et j'en vois deux.

Assise au bord de la piscine, Bella Woods laisse pendre ses jambes dans l'eau tout en échangeant des propos animés avec le type agenouillé près d'elle. C'est la première fois que je la vois en plein jour. L'éclat du soleil lui donne une allure encore plus viking. Ses cheveux blond naturel sont ramenés d'un seul côté et lui retombent en cascade sur l'épaule. Le bikini rouge tomate ne cherche vraiment pas à tenir tête à sa poitrine plantureuse ni aux opulentes rondeurs de ses hanches.

Le type doit être Johnny Barry, l'associé de Tino Martens, lui-même associé de Tom Woods.

On dirait un Adonis pour enseigne de night-club. C'est un grand gars, bien bâti, dont les muscles jouent sous la peau hâlée. Sa tignasse noire est rejetée en arrière. La vue des paupières lourdes, des traits empâtés de son visage dont le double menton se dessine déjà, me remplit d'aise.

Au moment où j'arrive à deux ou trois mètres d'eux, Barry éclate de rire et se relève brusquement. Il place son pied droit entre les omoplates de Bella et, d'une poussée, la fait dégringoler dans l'eau. Puis il s'étend à plat ventre au bord de la piscine et continue à rire. Lorsqu'elle remonte à la surface, sans lui laisser le temps de reprendre haleine, il avance la main, l'empoigne par les cheveux et l'enfonce de nouveau sous l'eau.

Il s'accroupit alors sur les talons, la tête inclinée en avant pour mieux se régaler de la panique qui s'empare de Bella pendant qu'elle se débat sous l'eau. Le rire de Barry me paraît prendre soudain une résonance odieuse.

Je m'avance derrière lui et, d'un coup de pied bien appliqué dans l'arrière-train, je l'envoie valser en l'air, plié en deux dans la position du saut de carpe. Puis il retombe comme un lourdaud au beau milieu de l'eau.

Je m'agenouille alors au bord de la piscine. Sous vingt centimètres d'eau, les yeux vitreux de Bella me regardent sans me voir. Je me penche au-dessus d'elle et, à deux mains, je parviens à l'attraper par les cheveux et à la ramener à la surface.

Pendant quelques secondes, de l'eau s'écoule des commissures de ses lèvres, puis elle est prise d'une quinte de toux violente et secoue faiblement la tête. Je la prends alors sous les aisselles et réussis à la hisser sur le bord. Elle reste étendue, inerte, mais elle respire normalement et semble avoir expulsé l'eau qu'elle a ingurgitée.

Au moment où je me relève, j'entends un grognement animal à hauteur de mes orteils. Je baisse les yeux et aperçois Barry qui me foudroie du regard. Il avance le bras pour se hisser hors de la piscine. Il fait une tête qui ne me dit rien qui vaille. Je lui fourre alors mon pied sur le crâne et, d'une bonne poussée, je le réexpédie sous l'eau. La même chose se reproduit à deux reprises avant qu'il n'ait l'idée de sortir par l'autre extrémité de la piscine.

Entre-temps, Bella s'est redressée lentement et s'est assise sur son séant. Elle me regarde d'un œil vague et secoue la tête.

— Il est fou ! marmonne-t-elle. Il aurait pu me tuer.

Sur ces entrefaites, mon attention est détournée par un bruit de pieds nus courant sur le dallage. Je pivote et aperçois Barry qui se précipite dans ma direction. Aucun doute. Je ne lui suis pas sympathique. Ses intentions sont évidentes.

Lorsqu'il s'approche, je tire mon 38 de sous ma veste et le braque sur lui.

— Continuez à avancer, lui fais-je de mon ton le plus engageant. Et vous vous retrouverez à la morgue du comté !

Il se fige sur place et, pendant un instant, on n'entend que les

halètements rauques de Barry. Ses yeux aux paupières lourdes se fixent sur moi un bon moment. Il finit par s'apercevoir que je ne plaisante pas.

Peu à peu, son visage se radoucit. La fureur disparaît. Il n'y a plus qu'un air morne et périmé, comme le cortège du Mardi gras, quand on le revoit l'année d'après.

— Qui êtes-vous ? marmonne-t-il.

— Laissez-moi faire les présentations, articule Bella encore tout essoufflée. Voici le lieutenant Wheeler, du bureau du shérif. Lieutenant, voilà Johnny Barry... votre filleul !

— Son quoi ? s'écrie le dénommé Barry d'une voix étranglée.

— Vous avez réussi un baptême sensationnel ! s'exclame-t-elle en éclatant de rire. Quelle impression ça fait, Johnny, d'être maintenu sous l'eau avec un pied sur la tête ?

Figé sur place, le type me regarde.

— Qu'est-ce qui vous a pris, bon sang, de me balancer un coup pareil ?

— C'est un réflexe conditionné, j'explique. Chaque fois que je vois un individu dans votre genre, le pied me démange. J'ai quelques questions à vous poser.

— Alors, adressez-vous à mon avocat. (Il a craché pour ainsi dire ces mots.) Je n'ai pas de temps à perdre avec les flics de la cambrousse.

— Je suppose que c'est Stensen qui est votre avocat, à vous aussi ?

— Parfaitement, acquiesce-t-il. C'est Harry Stensen, même un demeuré comme vous doit avoir entendu parler de lui.

— Et comment ! Ça doit être un syndiqué, lui aussi !

Barry ramasse un lourd peignoir de bain, le passe et noue la ceinture. Je remets mon 38 dans sa gaine. Pendant ce temps, Barry s'éloigne dans la direction de la maison d'un air penaud. Bella Woods se relève lentement. Elle écarte la mèche de cheveux humides qui lui pend sur l'œil.

— Merci, Al, murmure-t-elle d'une voix douce. Je suppose qu'il faut que je vous fasse une fleur, maintenant... une petite fleur...

— Qu'est-ce qu'il a, Barry ? je demande. C'est comme ça qu'il prend son pied ?

— Je suppose. Si une fille ne lui tombe pas dans les bras illico à la seule vue de son profil, il considère probablement qu'elle est morte pour lui, de toute façon.

J'allume deux cigarettes et lui en tends une.

— Comment s'entend-il avec les autres femmes de la maison ?

Elle hausse ses splendides épaules.

— Je ne sais pas. Comme n'importe quelle autre fille, j'ai toujours

cru qu'il était trop occupé à courir après moi pour les remarquer.

Elle jette un coup d'œil du côté de la maison, comme si elle voulait s'assurer que personne ne la surveille, puis, elle s'approche de moi.

— Al, dit-elle tout bas. Il faut venir à mon | secours... J'ai... j'ai eu des nouvelles de Tony Forest.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas, répond-elle précipitamment. Mais il veut que j'aille le retrouver ce soir à neuf heures.

— Où ?

— Il précise que je dois y aller seule. Si quelqu'un m'accompagnait, il ne se montrerait pas. Il prétend connaître le meurtrier de Kowski, mais il a peur d'être descendu si on découvrait sa cachette.

— La protection de la police lui serait infiniment plus utile que de rester planqué. Où devez-vous le rencontrer ?

Elle s'approche encore, à tel point que nous nous touchons.

— Al, voulez-vous me promettre quelque chose ?

— Quoi ?

— Si je vous renseigne, cela restera entre nous deux. Je ne veux pas aller là-bas toute seule. J'ai peur. Je voudrais que vous m'accompagniez ; mais si vous amenez des centaines de policiers avec vous, Tony les verra venir de loin et ne se montrera pas. Viendrez-vous avec moi... seul ?

J'acquiesce avec lassitude.

— Entendu. Où êtes-vous censée le rencontrer ?

— Je vous le dirai quand nous y serons. Je n'ai pas la moindre confiance en vous Al Wheeler. Pas la moindre ! Que diriez-vous du coin de la deuxième rue, à droite, en sortant d'ici ?

— Si vous me faites marcher, Bella...

— Je vous jure que c'est vrai. Mais je ne veux pas que les autres soient au courant. Je me faufile ai dehors vers huit heures. Je suppose que personne ne s'apercevra de mon absence. Si quelqu'un me voyait, je prétendrais que je vais faire un tour. Alors, vous y serez ?

— J'y serai. Tâchez d'y être aussi.

— Ça devient une habitude, remarque-t-elle en me gratifiant d'un chaleureux sourire. Quand je suis dans le pétrin, je n'ai qu'à me retourner et... crac ! vous voilà !

V

Au moment où je vais franchir le seuil de la maison, une Buick gris perle, immatriculée à Los Angeles, s'engage dans l'allée et s'immobilise derrière ma Healey. Woods, Tino Martens et un autre type en descendent et s'avancent lentement vers moi.

Je n'ai pas de mal à reconnaître le troisième gars, Harry Stensen, l'un des cinq plus éminents avocats d'assises de tout le pays. Il doit avoir une cinquantaine d'années. Ses cheveux prématurément blanchis lui donnent l'allure si enviée d'un homme d'État. Ce n'est que plus tard qu'on remarque son nez en bec d'aigle et son regard rusé. A ce moment-là, il est souvent trop tard, si on est en train de déposer à la barre des témoins.

— Salut, lieutenant ! s'exclame Woods. Votre enquête avance ?

— Pas très fort.

Il se tourne vers Stensen.

— Harry, voici le lieutenant Wheeler, le type dont je vous ai parlé.

— Bonjour, lieutenant, fait l'avocat en inclinant gravement la tête avec un soupçon de courtoisie vieux jeu. Vous êtes toujours chargé de l'enquête ?

— Aux dernières nouvelles, oui.

Il lève un sourcil intrigué.

— Vous devez bénéficier d'une réputation exceptionnelle dans la localité pour que le shérif vous fasse confiance à ce point-là. (Un léger sourire s'esquisse sur ses lèvres.) Je me doute des pressions qu'il a dû subir !

— Maintenant que vous êtes de retour, dis-je en m'adressant à Woods, j'aurai quelques questions à vous poser.

Le leader syndicaliste se tourne vers son avocat.

— Qu'en dites-vous, Harry ?

— Je ne m'oppose pas aux questions. Il est possible que nous ne répondions pas à toutes. Je crois préférable d'assister à l'interrogatoire.

— Si vous êtes occupés, je vais aller boire un coup pendant ce temps-là, déclare Tino Martens d'un ton très dégagé.

— A l'une des bouteilles que vous avez achetées hier soir ? dis-je.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Vous avez quitté la maison hier soir avec Barry aux environs de neuf heures pour aller vous réapprovisionner en alcools. Est-ce exact ?

— Bien sûr. Nous sommes allés acheter des bouteilles. Il devait effectivement être aux environs de neuf heures quand nous avons quitté la maison. On a pris la voiture pour aller à Pin City. Là, on s'est procuré quelques flacons, puis on a pris deux ou trois verres dans un bar avant de rentrer. Mais il était certainement moins d'onze heures à notre retour ici ; ça devait plutôt se situer vers dix heures et demie.

Stensen m'adresse un sourire aimable.

— Je croyais que c'était Tom que vous désiriez interroger, me fait-il remarquer.

— M. Martens semblait avoir soif. Je ne voulais pas le faire attendre. Vous vous souvenez du nom du bar, Tino ?

— Le Calypso, réplique-t-il instantanément. Nous avons acheté les bouteilles dans un magasin à cent mètres de là. Chez Christie, je crois.

Tino hausse les épaules, puis entre dans la maison. Woods allume un cigare et se met à le suçoter nerveusement, jusqu'à ce que le bout incandescent rougeois comme un fanal allumé à l'intention des marins en détresse, ou des maris fatigués de leur femme.

— On pourrait entrer. Ce serait plus confortable, propose Woods. Vous avez beaucoup de questions à me poser, lieutenant ?

— Suffisamment pour ne pas négliger le confort.

Je les suis donc à l'intérieur de la villa où Woods nous précède vers la seule pièce qu'ils semblent utiliser.

— Avant de commencer, j'aimerais bien prendre un peu de café, grommelle-t-il. Et vous, Harry ? Vous préféreriez peut-être un remontant ?

— Le café serait parfait.

— Et vous, lieutenant ?

— Volontiers.

Il ouvre la porte et gueule à tue-tête : « Pearl ! » Elle se pointe aussitôt et m'aperçoit par-dessus l'épaule de Tom.

— Tiens, tiens... ironise-t-elle. Notre Sherlock est déjà de retour. Vous grillez d'essayer le fameux cache-sexe, hein, fiston ?

— Ça suffit ! grogne Woods. Tu n'es plus en train de t'effeuiller pour faire valoir ta bidoche. Voilà un bout de temps que c'est fini, tout ça !

— Tu crois peut-être que, moi aussi, je suis finie ?

Ses yeux lancent des éclairs. Ses doigts tripotent un instant les

boutons de son chemisier qu'elle arrache brutalement, découvrant ses seins nus aux pointes dressées, délicieusement ronds et fermes.

— Qu'en dites-vous, lieutenant ? demande-t-elle d'une voix rauque. Vous me trouvez trop vieille ?

— Salope ! s'exclame Woods, visiblement en rogne.

Il lui balance une magistrale tourlousine qui l'envoie dinguer en toupillant jusque dans le hall.

Je ne la vois plus mais je l'entends. Elle gémit doucement, comme si elle ne pouvait pas croire à ce qui lui arrive, pareille à une enfant perdue dans la nuit. Ce n'est pas agréable à écouter.

— Prépare-nous du café ! lui intime encore Woods, avant de claquer la porte.

Je me tourne vers Stensen et remarque ses lèvres serrées qui ne forment qu'une ligne mince. L'espace d'un instant, ses yeux rencontrent les miens, puis, il détourne rapidement le regard.

— Ah ! les femmes ! bougonne Woods en s'asseyant en face de moi, le cigare vissé au coin des lèvres. Il faut les corriger de temps à autre, si on veut les tenir en main !

— Je doute fort que le lieutenant s'intéresse à vos théories concernant l'attitude à adopter à l'égard du beau sexe, remarque Stensen de sa voix cristalline.

— Ah ! oui, c'est vrai ! J'oubliais qu'il est encore en train de se demander comment j'ai descendu Kowski !

— Voyons, Tom ! s'écrie Stensen. Ne faites donc pas l'enfant !

— Vous savez, Harry, reprend Woods en esquissant un sourire, l'année dernière, vous avez tiré plus de fric du syndicat que moi. Tâchez de ne pas l'oublier !

— Si vous préférez être assisté par un autre conseil juridique, je suis prêt à...

— Mais non, mais non, grommelle Woods avec un geste évasif de la main. C'est bon, lieutenant. Allez-y. Ouvrez le feu !

— Certaines de mes questions peuvent être d'ordre intime. Si vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que M. Stensen assiste à notre entretien, je suis d'accord. Mais je préfère vous prévenir.

— Aucune importance. Harry ne risque pas d'être choqué. Il en a entendu d'autres !

Je commence donc.

— Kowski est arrivé hier soir, à vingt-deux heures. Il a débarqué de l'avion en provenance de Los Angeles. Vers une heure et demie du matin, son corps a été retrouvé dans la malle du cabriolet de Forest que Bella Woods conduisait. Le médecin légiste estime que la mort est survenue entre vingt-deux et vingt-trois heures, la nuit dernière. Où étiez-vous à ce moment-là, monsieur Woods ?

— Ici même.

— J'ai causé avec Pearl. Elle m'a dit que vous lui aviez tenu compagnie sur la terrasse pendant presque toute la soirée jusqu'à minuit et sans interruption après minuit, jusqu'à mon arrivée ici à quatre heures du matin.

— C'est exact.

— Mais vous êtes monté tous les deux dans votre chambre pendant environ une heure avant minuit. Pearl m'a assuré qu'elle ne pouvait pas préciser exactement. Elle prétend ne pas chronométrer ce genre de séance.

— Je ne pense pas que vous ayez à répondre à cette question-là, intervient Stensen.

— Vous êtes seul juge, laisse tomber Woods en haussant les épaules.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvre et Pearl entre, tenant un plateau. Son visage est d'une impassibilité polie. Elle a soigneusement reboutonné son chemisier et aucune trace de la scène qui s'est déroulée ne subsiste, en dehors d'une rougeur à la joue droite.

Elle pose le plateau sur une table basse et, après s'être enquis de la crème et du sucre que nous désirons, Stensen et moi, elle nous sert le café. Puis, elle vient se camper devant Woods et le regarde fixement.

— Est-ce que mon seigneur et maître désire autre chose ? demande-t-elle d'une voix cassée.

— Nous avons le café. Ce sera tout.

— Tu n'as pas que du café, mon joli ! Tu as aussi un bel emmerdement. (Elle se tourne vers moi et ajoute :) Lieutenant, je vous ai menti. On n'a pas fait une partie de jambes en l'air hier soir. Je prenais probablement mes désirs pour des réalités en vous disant ça. Nous avons bien passé la soirée sur la terrasse mais, un peu après dix heures, le téléphone a sonné et Tom est allé répondre. Il n'est pas venu me retrouver. Cinq minutes après j'ai entendu sa voiture qui descendait l'allée. Il est rentré juste avant les autres qui rapportaient les bouteilles.

— Espèce de sale pouffiasse ! menteuse !

Woods tente de se lever, mais il n'y parvient pas. La main de Pearl fend l'air. Un claquement sec résonne quand le revers de sa main percute la joue de Tom, et le rassied dans son fauteuil.

— Essaie seulement de me toucher ! fait-elle à voix basse. Je te tuerais, moi !

Puis, avec désinvolture, elle quitte la pièce, en accentuant ironiquement le balancement de ses hanches. Encore une façon inattendue d'utiliser un short !

La porte se referme sur elle et j'ai toutes les peines du monde à maîtriser les applaudissements qui me chatouillent le creux des mains.

Woods se redresse lentement et a beaucoup de mal à contenir la fureur qui l'agite. Il tremble comme une feuille, le cher homme ! Je bois mon café à petites gorgées, tout en songeant que si ce petit incident me gêne un tantinet, sur le plan mondain, il aurait fait bondir hors de sa gaine une spécialiste des rubriques du bon ton.

— Écoutez, lieutenant, bredouille Woods, en essayant désespérément de se maîtriser. Je peux facilement vous expliquer...

— Taisez-vous, Tom ! intervient précipitamment Stensen. Vous n'avez rien à expliquer.

— Oui, mais...

— Vous n'avez rien à expliquer ! En fait, je crois que nous ne répondrons plus aux questions du lieutenant. Vous êtes sous le coup d'un choc émotif, Tom. Vous avez besoin d'un peu de temps pour vous calmer.

Je comprends que je n'arriverai à rien en discutant ce point avec Stensen. Je n'essaie même pas. J'atteins la porte au moment où l'avocat reprend la parole.

— Dès que mon client sera en état de soutenir un interrogatoire, je me mettrai en rapport avec vous, lieutenant.

— Merci. Je serai peut-être le premier à me mettre en rapport avec lui.

— Vous m'inquiétez, lieutenant, déclare-t-il d'un ton narquois. Est-ce une menace ?

— Je ne menace jamais des avocats aussi éminents que vous, monsieur Stensen. Mais à la place de votre client, je ne tarderais pas trop à fournir certaines réponses. Tous les autres habitants de cette maison l'ont déjà fait.

— Que voulez-vous dire ?

— Désolé, mais je ne réponds plus désormais aux questions de M. Stensen, dis-je en franchissant le seuil.

Je referme doucement la porte derrière moi et traverse le hall pour gagner le terre-plein, derrière la maison. J'aperçois alors deux de mes « clients » assis devant une table basse : Tino Martens en veste de soie blanche, pantalon foncé et chemise rouge, et Johnny Barry encore enveloppé dans son peignoir de bain.

Tous deux me regardent approcher sans manifester le moindre enthousiasme.

— Johnny était justement en train de me parler de votre brutalité quand vous avez un Smith & Wesson sous la main, articule Tino, très décontracté. Je m'étais laissé tromper par votre vernis très à la page, mais si on gratte un peu, on retrouve vite le flic, hein ?

— C'est de voir Johnny faire une démonstration de sa propre brutalité qui m'a mis en train... Je dois avouer que la façon dont il traitait une fille aussi coriace que Bella avait drôlement titillé ma jalousie !

Tino admire un instant les prodiges d'ingéniosité réalisés par une manucure sur les ongles de sa main, puis il lève vers moi ses gros yeux de saint-bernard.

— Un de ces jours, je trouverai peut-être le temps de faire ça, remarque-t-il aimablement. Ça pourrait être amusant.

— Le temps de quoi ? fais-je. Vous n'avez pas besoin d'une autre séance de manucure ?

— Non. De vous mettre en pièces détachées, poulet. Comme ça, on pourrait voir ce que vous avez dans le bide. Du son, probablement.

— Ma parole, vous me flanquez les chocottes ! Je ne vais plus fermer l'œil de la nuit !

— Un petit rigolo, ce flic, intervient Barry. Vous en faites pas. Vous l'avez cherché et vous y aurez droit !

Je lorgne les godets, mais personne ne m'offre à boire. Puis, je regarde mieux le verre de Barry et cligne des paupières : le liquide est couleur de sang caillé.

— J'avais toujours cru que les hommes vampires, on n'en rencontrait que dans les films d'épouvante destinés aux moutards. Je vois que je me trompais.

Tino esquisse un sourire.

— Barry boit toujours ce truc-là. Ça lui plaît. Explique-lui, Johnny. Barry pousse un grognement de hargne.

— Alors, un gars peut même plus boire ce qui lui plaît sans en référer à la flicaille ? C'est de la bière avec une décoction de salsepareille, et un trait de vodka pour corser le tout. Y a pas de quoi en faire une basilique !

J'émet un sifflement où l'effroi se nuance d'admiration.

— Maintenant, au moins, je sais ce qui vous fait pousser le poil sur la poitrine ! Mais comment diable faites-vous pour empêcher vos dents de tomber, Johnny ?

— Un marrant ! ricane Barry. Un marrant qui joue au dur. Ça se croit coriace quand ça peut s'abriter derrière un pétard et un insigne. Il me fait mal aux seins, Tino. On est vraiment obligés de rester à poireauter là, pour l'écouter ?

— Simple badinage, lieutenant, remarque doucement Martens. Est-ce qu'il y a une question dont vous vouliez me parler plus particulièrement ?

— Je tenais seulement à vérifier certains points. Johnny n'a pas voulu répondre en dehors de la présence de Stensen. Mais maintenant

que vous êtes là, j'ai pensé qu'il avait peut-être changé d'avis. Je connais le nom du bar où vous vous êtes rendus la nuit dernière et celui du marchand de spiritueux, puisque vous me les avez donnés, Tino.

— Vous avez une bonne mémoire pour un flic, laissez tomber Martens d'une voix lasse. Et après ?

— Après, il y a la question que j'ai oublié de vous poser : êtes-vous restés constamment ensemble, tous les deux ?

— Bien sûr, opine Tino. Nous ne nous sommes pas quittés.

— Vous confirmez ? dis-je à Barry.

— Absolument. Tino et moi, on est restés ensemble tout le temps, poulet. Est-ce que vous essayez de nous mettre le meurtre de Kowski sur le dos parce qu'on paraît les plus faciles à épingler, hein ?

— Est-ce que l'un de vous deux a une idée concernant l'identité du meurtrier, en admettant évidemment que vous ne soyez pas dans le coup ?

— Bien sûr ! lance Tino. C'est le gars Winterman. Il a bien juré d'avoir la peau de Tom d'une façon ou d'une autre. Et, ces temps derniers, il se démenait comme un diable. Vous feriez bien de vérifier son alibi, lieutenant.

— Et ne remettez plus les pieds ici, flicard ! s'écrie Johnny Barry aussi sec. Vous esquintez le paysage !



Je trouve Pearl Sanger sous la véranda de l'entrée. Elle s'adosse au mur, les bras croisés sous ses seins altiers.

— Vous croyez que vous allez pouvoir me dégoter une piaule à l'Armée du Salut ? demande-t-elle tranquillement.

— Pourquoi ? Vous ne croyez donc pas à tous ces boniments du genre : « Oublions le passé !... Embrassons-nous et repartons à zéro... » Et le toutim ?

— Dès l'instant où Tom m'a tapé dessus, j'ai cessé de croire à quoi que ce soit, fiston.

Je ne vois pas ce que je pourrais répondre à ça. Je vais récupérer ma Healey, contourne la Buick et redescends l'allée jusqu'au boulevard.

En retournant en ville, je me souviens que je n'ai pas encore déjeuné. Et il est quatre heures de l'après-midi !

J'avise alors devant moi une enseigne : « Au poulet qui frétille ». Tout frétilant, j'entre donc et commande un steak. On dit que c'est bon pour la santé – ou tout au moins, c'était le cas la dernière fois que j'ai lu quelque chose à ce sujet dans un magazine. L'ennui, c'est que l'article en question doit dater d'au moins trois mois ; alors, je ne suis

probablement plus à la page. Maintenant, le steak est peut-être l'ennemi numéro un de l'organisme. J'éprouve quelque difficulté à me tenir au courant des évolutions de la diététique... Vous savez ce que c'est. Un certain mois, ce sont les protéines qui activent la circulation du sang et le mois d'après, ce sont ces infâmes protéines qui embouteillent les artères et, crac ! vous cassez votre pipe !

Peu après cinq heures, je retourne au bureau. Annabelle Jackson est en train de mettre sa machine à écrire au dodo au moment où je me pointe. Elle me regarde, les yeux voilés d'une poussière d'étoiles. Sous le mince chemisier de nylon, sa poitrine palpite. Or l'avant-scène d'Annabelle atteinte des proportions alpestres. Un monument de générosité méridionale. Je n'ai pas la moindre idée du genre de foi qui lui met toutes ces étoiles dans les yeux, mais aucun doute, elle suffirait à soulever des montagnes !

— Un Apollon ! s'exclame-t-elle d'une voix rauque en continuant à me contempler avec des yeux pleins d'adoration. Un amour de beau gosse !

— Tiens, tiens ! dis-je prudemment. Est-ce que, par hasard, après tout ce temps, vous auriez fini par me voir tel que je suis ?

Son air rêveur et langoureux se mue soudain en une hargne pleine de désenchantement.

— Ah ! vous alors ! s'écrie-t-elle avec le mépris qu'elle doit réserver aux cloportes. Mon pauvre Wheeler ! Vous n'êtes qu'un Don Juan rongé aux mites, un modèle périmé qu'on ne pourrait même pas faire reprendre au prix de l'Argus ! Ce n'est pas de vous qu'il s'agit. Je parle du monsieur qui est rentré chez le shérif ! (D'un geste théâtral, elle désigne le bureau de Lavers.) Ce merveilleux, talentueux, séduisant gentleman qui se trouve là, en ce moment !

— Le shérif ? dis-je en ouvrant des yeux comme des soucoupes.

— Al Wheeler, vous n'êtes qu'un imbécile ! déclare-t-elle d'un ton accablé. Je veux parler de l'homme qui, en ce moment même, confère avec lui. (Sa voix déborde d'admiration.) Paul Winterman. !

— Il y a longtemps qu'il est là ?

— Soixante-treize minutes ! répond-elle instantanément. Il est entré par cette porte et m'a regardée. (Elle soupire.) Puis il a souri, Al. Il m'a souri, à moi !

— A vous ? Vraiment, ma poulette ?

— Il a des tas de petites ondulations au coin des yeux. Et ses dents sont splendides et...

— Je vais mettre des lunettes noires pour aller le voir. Il faut que je m'imprègne de sa technique.

Je frappe à la porte de Lavers et entre. Une fumée de cigare à couper au couteau flotte dans la pièce. Le comté ne fournit pas de

climatiseur. Il faut se contenter des fentes entre les lames du parquet...

— Al ! s'écrie Lavers avec un enthousiasme bidon. Voici justement Wheeler. Je vous présente M. Winterman, lieutenant.

Son ton me fait comprendre que mon arrivée équivaut au coup de gong qui l'a sauvé du k.o. Je voudrais bien partager sa béatitude.

— Lieutenant, déclare Winterman en me serrant la main, d'une poigne de fer, j'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Le shérif exagère beaucoup, vous savez, dis-je, modestement. Moi aussi, j'ai entendu parler de vous. Un Apollon... Un amour de beau gosse... Et tout, et tout !

— Wheeler ! s'écrie Lavers d'une voix étranglée. Êtes-vous devenu fou ?

— Pas moi... C'est votre secrétaire, dis-je.

Winterman esquisse un sourire plein de modestie et, distraitement, rectifie le nœud de sa cravate. Je suis obligé de reconnaître que je comprends l'admiration d'Annabelle. Ce type a exactement l'air de ce qu'il est. Moi, je suis flic, mais j'ai l'air d'un infâme cabot en quête d'une vieille rombière dont les kilos de graisse superflue valent leur pesant de diamants.

Winterman, lui, c'est le gentleman bien de sa personne, pourvu d'un impeccable pedigree bostonien : sorti dans les premiers de la faculté de Droit de Harvard, ayant déjà une brillante carrière d'avocat derrière lui. Il possède cet air indéfinissable du monsieur qui est assuré de décrocher la timbale et qui déjà la frôle presque du doigt.

De haute taille, il domine mon mètre quatre-vingts de plusieurs centimètres. Sa silhouette mince et souple est admirablement revêtue d'un complet foncé qui lui va à la perfection. Sa chevelure brune a juste ce qu'il faut de fils argentés aux tempes pour mettre en valeur son visage intelligent et aristocratique. A peine l'ai-je vu, j'éprouve à son égard une violente antipathie.

— Où en êtes-vous, Wheeler ? me demande Lavers d'une voix vibrante d'espoir. Avez-vous déjà découvert un indice sérieux ?

Je lui déballe ma petite histoire et lui expose de façon détaillée les événements de l'après-midi. Winterman m'écoute attentivement. Je ne fais pas état du rendez-vous que j'ai pris avec Bella pour aller voir Forest ce soir, car c'est peut-être un tour qu'elle a voulu me jouer. Je préfère m'assurer de ce que ça donnera par moi-même avant d'en parler.

— Intéressant, grommelle Lavers dès que j'ai terminé. En somme, l'assassin de Kowski peut très bien être Martens et Barry, isolément ou ensemble, ou peut-être Woods lui-même...

J'observe le visage de Winterman pendant que le shérif se livre à

ses petits commentaires. Je remarque le sourire suffisant qui fleurit sur ses lèvres ; d'autant plus irritant qu'il est justifié.

— Je crois qu'il convient de ne pas attacher une importance excessive à l'éventualité où l'un de ces trois suspects aurait personnellement commis ce meurtre, murmure Winterman avec une certaine commisération dans la voix. Aucun d'eux n'aurait jamais couru ce risque-là. Kowski a été abattu par un tueur professionnel, j'en suis certain. Les relations que Martens entretient avec la pègre lui auraient aisément permis de faire appel à un tueur à gages. Je suppose que cet individu attendait Kowski à sa descente d'avion et qu'il est reparti par la voie des airs. A l'heure actuelle, il peut fort bien se trouver à l'autre bout du pays.

Il allume une cigarette et ponctue son geste d'un claquement net et sec de son briquet de platine.

— Franchement, reprend-il, je ne pense pas que vous ayez la moindre chance d'appréhender l'assassin. Mais je sais qu'il vous faut persister dans vos efforts, bien sûr... A mon point de vue, c'est l'occasion que j'attendais. Ils sont acculés.

Le fait qu'ils aient dû se résoudre à abattre Kowski le prouve amplement. Je vais porter le coup de grâce à Woods le mois prochain, lorsqu'il se présentera devant la Commission du Sénat. Je le mettrai littéralement en pièces ! Il y a déjà un an que j'ai commencé à m'attaquer à Tom Woods, shérif. Et je dois avouer que je ne serai pas fâché d'en terminer avec lui. Cet homme-là, dans son genre est un animal passablement répugnant. On s'en aperçoit quand on fouille un peu sa vie.

Le silence qui suit n'est troublé que par un vague grognement de Lavers.

— Dites-moi, lieutenant, reprend Winterman de l'air condescendant du professeur s'adressant à un bizuth. Comment avez-vous pu dénicher Stensen ?

— Je me suis contenté de regarder et je l'ai vu devant moi, dis-je avec le plus grand sérieux.

Il continue à me dévisager en souriant, mais je lis déjà dans son regard le rapport confidentiel sur le bureau du shérif qu'il adressera à quatre échelons, au-dessus de la tête de Lavers.

— Est-ce qu'il vous a paru gêné ? insiste-t-il poliment. Ou sous l'effet d'une préoccupation quelconque ?

— Nullement, fais-je. Il est resté là tout le temps à surveiller ce qui se disait. Quand il a considéré que j'avais posé assez de questions, il a mis un terme à l'entretien.

— C'est bien son genre, à ce vieil Harry ! s'écrie-t-il en riant de bon cœur. Il ne se laisse pas facilement démonter.

Sur ces mots, Winterman m'examine un bon moment d'un œil glacial. Puis il reporte son attention sur Lavers.

— Harry Stensen est réellement un très brillant avocat, déclare-t-il sentencieusement. Mais cette fois, je crois que c'est moi qui l'emporterai ; ça va être un assaut d'esprit bien amusant... J'en brûle d'impatience !

Lavers bougonne quelque chose d'inintelligible, tout en réduisant lentement l'extrémité de son cigare en une bouillie assez répugnante. Winterman consulte la montre en or extra-plate qui orne son poignet. Il tire une carte de son portefeuille, y griffonne un numéro et la pose devant Lavers.

— Maintenant, je vous prierai de bien vouloir m'excuser, shérif. S'il arrive quelque chose d'intéressant, veuillez m'en faire part.

Il se lève et passe devant moi comme si je n'existais pas. La porte se referme derrière lui avec un cliquetis définitif.

— Moi, ce qui me tracasse, articule Lavers, morose, ça n'est pas que vous perdiez votre boulot, Wheeler, c'est que je perde le mien !

Je prends mon ultime cigarette dans l'étui et l'allume.

— Il vient seulement de se rendre compte qu'il n'appartient pas au même milieu social que moi, dis-je avec une belle désinvolture. C'est ce qui le rend hargneux. (Je tapote soigneusement mon nœud de cravate et laisse tomber la cendre de ma cigarette sur le tapis.) S'il y a une chose que je ne peux pas supporter, shérif, c'est bien les arrivistes dans son genre...

— Et ce cher vieil Harry Stensen ? s'écrie Lavers. C'est un avocat des plus brillants, ce cher Harry ! Quel bel assaut d'esprit nous attend !

— Harry, c'est autre chose, dis-je généreusement. Avec Winterman... ma foi, si je suis obligé de lui parler au cours d'une session de la Commission du Sénat, il faudra bien en passer par là... Mais ce cher vieil Harry est un ami... Nous appartenons aux mêmes clubs, vous savez ?

D'un coup de dent, le shérif sectionne l'extrémité d'un nouveau cigare et la recrache avec précision dans la corbeille à papiers.

— Ne sous-estimez pas Winterman, me recommande-t-il. Vous avez commis une erreur impardonnable à son égard : il vous a pris pour un imbécile et vous lui avez retourné le compliment. Il va mettre tout en œuvre pour vous couvrir de ridicule... (Il fait une grimace.) Et moi aussi, par la même occasion !

— Dans ce cas, il vaudrait peut-être mieux que je me remette au travail. Qu'est-ce qui est arrivé à Polnick ? Je ne l'ai pas vu à Hillside cet après-midi.

— Le sergent a téléphoné il y a environ une demi-heure. Je lui ai

dit de revenir ici directement. J'ai pensé qu'il était trop tard pour aller vous rejoindre.

— A-t-il déniché quelque chose dans les bars et restaurants de la ville ?

— Rien, grogne Lavers. Ce Kowski a débarqué de l'avion et s'est volatilisé. Jamais plus je ne rirai désormais de toutes ces histoires de soucoupes volantes...

— Polnick a bien vu Martens aux premières heures de la matinée lorsqu'il était ici avec Woods, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il connaît donc Tino et le signalement de Barry est suffisamment caractéristique.

Un coup sourd retentit de l'autre côté de la porte. On croirait le prélude au Jugement Dernier, mais c'est simplement l'idée que se fait le sergent d'un heurt discret à la porte. Le battant s'ouvre brutalement et Polnick fait irruption dans la pièce.

D'un œil admiratif, je détaille cette montagne de muscles qui se déplace dans ma direction. Dommage qu'il ne soit pas arrivé un peu plus tôt, lorsque Winterman était encore ici ! Je l'aurais présenté comme le président du groupement local des amateurs de poésie élégiaque et je lui aurais fait inviter l'homme de Washington à l'une des soirées du club !

— Le lieutenant demandait justement de vos nouvelles, remarque Lavers. Vous êtes revenu au moment opportun.

— Oui, chef ! lance Polnick, toujours prêt à rendre service.

Il se tourne alors vers moi d'un air engageant.

— Tout ce que vous voulez, lieutenant... Vous n'avez qu'à le dire et ce sera fait.

— Tu te souviens de Tino Martens ?

— Bien sûr ! Celui qui a l'air d'un super-caïd ?

Je fournis au sergent le signalement de Barry et lui explique que les deux hommes prétendent s'être rendus à Pin City, la nuit précédente, pour y acheter quelques bouteilles d'alcool et boire deux ou trois verres. Je lui donne les noms de la boutique de spiritueux et du bar indiqués par Martens.

— Vérifie leur alibi à tous les deux, sergent. Vois si quelqu'un se rappelle les avoir rencontrés dans ces établissements. Tâche d'obtenir des précisions sur l'heure... enfin, comme d'habitude.

— Entendu, lieutenant. Et quoi encore, à part ça ? demande-t-il, le nez parcouru par un frémissement de limier prêt à s'élancer sur une piste.

— Quoi encore ? dis-je lentement.

— Vous savez bien, lieutenant... les pépées !

— Quelles pépées ?

— Il y a toujours des pépées. Vous vous souvenez pas de notre dernière affaire d'assassinat ? Vous m'aviez demandé de rester dans une villa de Paradise Beach pour garder à vue une vedette de cinéma. Une sacrée belle blonde ! (A cette évocation, ses yeux en boutons de bottines s'illuminent.) Eh bien, cette fois, je pensais que vous voudriez peut-être que je surveille une des souris qui se trouvent dans la maison de Hillside.

— Pourquoi ça ?

Ses sourcils se froncent d'un air soucieux.

— Ma foi, lieutenant, autant que je sache, m'est avis que si on les surveille pas, toutes ces souris, on ne peut pas savoir ce qu'elles manigancent, pas vrai ?

— Tu as tout à fait raison, lui dis-je. Dès que tu seras passé au Christie's et au Calypso, file à Hillside.

— Ah ! Vous êtes chic ! Merci, lieutenant ! s'écrie-t-il d'une voix toute pénétrée de gratitude.

— Tu te planqueras à proximité de la maison pour monter une souricière, de façon à pouvoir repérer les gens qui y entrent ou en sortent. Je veux que tu sois là-haut à huit heures et que tu y restes jusqu'à minuit. D'accord ?

— Mais... Mais... Vous voulez que je reste dehors ? grommelle-t-il sans chercher à cacher sa déconvenue.

— C'est ça. Et dans un coin où tu ne risques pas d'être vu.

Outré, il se dirige en traînant les pieds vers la porte et l'ouvre lentement.

— Ben, merde, alors ! s'écrie-t-il d'un air désolé, comme s'il se parlait à lui-même. (Il me regarde d'un œil lugubre.) Bon Dieu, lieutenant, j'aurais jamais pensé que je serais amené à vous dire ça ; mais, par moments, vous me rappelez ma bourgeoise.

— Essaie donc de me sauter et tu te retrouveras à l'hôpital !

— Pas de risque ! rétorque-t-i ! d'un ton morne. On voit bien que vous ne la connaissez pas, bobonne !

La porte claque derrière lui.

Lavers me regarde curieusement.

— Pourquoi cette souricière ? demande-t-il.

— Simple exercice, shérif, dis-je, tout guilleret.

— Depuis quand vous vous mettez à penser à de simples exercices ?

— C'est par association d'idées, shérif. Ça a commencé par une fille, et voici le détail : fille fait penser à « sans vêtements » ; fille sans vêtements, à « danseuse » ; danseuse sans vêtements, à « fille nue » et à simple exercice... de danse évidemment !

— Foutez-moi le camp ! hurle-t-il.

Je m'apprête à obtempérer, mais il change encore d'avis.

— Attendez une minute ! Que pensez-vous de l'hypothèse de Winterman au sujet d'un tueur à gages qu'on aurait fait venir de loin pour assassiner Kowski ?

— Splendide, shérif ! Le tueur débarque à Pin City d'un avion précédant juste celui de Kowski. Il attend l'arrivée de la victime devant l'aéroport et descend tranquillement le trésorier du syndicat. Puis il fourre le cadavre dans le coffre de la voiture la plus proche et, par une coïncidence un peu tirée par les cheveux, du genre « la réalité dépasse la fiction », la bagnole la plus proche n'est autre qu'un cabriolet rouge appartenant à un dénommé Forest. Toujours par pure coïncidence, il se trouve que Forest est le petit ami de la fille de Tom Woods. Je considère que l'hypothèse de Winterman se tient très bien, shérif. Elle explique ce qui est arrivé à Forest.

— Vraiment ? fait Lavers, interloqué.

— Bien sûr. Il est revenu et s'est aperçu que sa voiture avait disparu. Alors, ne pouvant s'en consoler, il s'est empressé d'en faire autant !

VI

Bella Woods se tient sous un lampadaire, au coin de rue convenu. J'arrête la Healey à sa hauteur et elle s'installe à côté de moi. Ma mystérieuse passagère porte un ensemble de coton noir et marron dont la jupe-fourreau est maintenue par une large ceinture qui lui affine encore la taille.

— Vous êtes en retard, bougonne-t-elle.

— Cinq minutes. Mais vous ne risquiez rien à l'angle de Hillside Boulevard. Quand quelqu'un se promène à pied dans ce quartier, c'est simplement parce qu'il vient d'être ruiné par un krach boursier !

J'enclenche la première et embraye. Bella Woods écarte la mèche de cheveux qui lui tombe dans les yeux. Je lui demande :

— Alors ? Où allons-nous ?

— La grand-route.

— Celle qui va à Pin City ?

— Dans l'autre sens. Vers le sud.

— Si c'est une plaisanterie, je vous mettrai en pièces détachées et éparpillerais vos restes dans la nature. Alors, autant numérotier tout de suite vos abattis !

— Ça promet bien du plaisir. (Elle s'efforce de prendre un ton badin mais elle n'y arrive pas très bien.) Après la nuit dernière, je ne vous prends plus au sérieux, Al Wheeler. Je vous ai offert de vous faire une jolie fleur et vous avez refusé. Dégonflé que vous êtes !

Dix minutes plus tard, nous nous trouvons sur la grand-route qui descend vers le sud. Je m'enquiers :

— Dois-je m'arrêter en arrivant à la frontière ? Ou faut-il continuer jusqu'à Mexico ? Panama, c'est formidable à cette époque de l'année. Il paraît que pour dix dollars, on peut faire l'amour sur le fameux canal !

— Est-ce qu'on en a pour son argent ?

— Tout dépend du nombre d'écluses qu'on vous fait traverser. Un type que je connais a essayé et, avant seulement de s'en rendre

compte, il s'est retrouvé à cinquante milles au large dans le Pacifique !

Elle ne m'écoute plus et concentre toute son attention sur les panneaux de signalisation.

— Al, vous connaissez bien, cette route ?

— Assez bien.

— Vous connaissez un endroit appelé San Tima ?

— Effectivement : C'est à une vingtaine de kilomètres d'ici. Mais il n'y a rien à San Tima. Il ne s'agit que d'une falaise à quinze cents mètres de la grand-route.

— Mais il n'y a pas une de ces vieilles « missions » espagnoles ?

— Il y en avait une voilà environ trois siècles. Maintenant, ce n'est plus qu'une ruine.

— C'est là que Tony m'a demandé d'aller le retrouver.

Je lui jette un coup d'œil. Son visage crispé et soucieux me prouve qu'elle ne plaisante pas.

— Pourquoi diable a-t-il choisi un endroit pareil ? Il reste un vague clocher tout démantibulé et trois murs encore debout. Tony a dû prendre un coup de bambou sur la coloquinte.

— Je ne sais pas, fait-elle à voix basse. J'ai peur, Al. Pour la première fois de ma vie, peut-être, j'ai réellement peur.

— De quoi ? De Tony Forest ?

— De toutes les choses que je ne comprends pas. Pourquoi le corps de cet homme était-il dans le coffre du cabriolet de Tony ? Pourquoi Tony a-t-il disparu de cette façon ? Pourquoi m'a-t-il téléphoné en me demandant de venir seule dans un coin perdu comme San Tima ? A vous entendre, il n'y a rien, par là...

— A part les ruines, c'est un promontoire rocheux avec de l'herbe sur le haut et la mer en bas. S'il vous a demandé de venir seule, quelle va être sa réaction en me voyant avec vous ?

— Je n'en sais rien, dit-elle en frissonnant. Je n'y serais pas allée sans vous. Il doit avoir une raison pour se terroriser ainsi ! Pensez-vous que, d'une façon quelconque, il puisse être impliqué dans ce meurtre, Al ? Il a peut-être été le témoin de quelque chose et craint pour sa vie...

— Et qui voudrait le tuer ?

— Les assassins de Kowski ! s'écrie-t-elle, excédée.

— Il se cache peut-être parce qu'il ne veut pas se faire coffrer par les flics...

— Pourquoi ?

— S'il a tué Kowski, c'est une réponse suffisante.

— Voyons, Tony ? s'exclame-t-elle avec un éclat de rire incrédule. Quelles raisons aurait-il pu avoir pour tuer quelqu'un dont il ne connaissait même pas l'existence ?

— Ne me posez pas de questions. Je suis seulement le chauffeur !

Je ralentis pour la traversée de Vale Heights. Nous ne sommes plus qu'à cinq kilomètres de San Tima.

A la sortie de l'agglomération, le nouvel hôtel bâti sur la plage brille de tous ses feux. C'est un signe rassurant de civilisation. Vale Heights est tout à fait à la limite du comté ; San Tima se trouve donc hors de notre juridiction. Mais en admettant que je déniché Forest à San Tima et que je le ramène à Pin City, je ne pense pas que qui que ce soit y trouve à redire. En tout cas, pas moi.

Environ quinze cents mètres après avoir dépassé Vale Heights, je parviens à un embranchement et tourne à droite. Dix secondes plus tard, nous nous retrouvons dans une obscurité totale. Plus d'éclairage axial, plus de lumières de maisons. Rien devant nous.

Bella frissonne de nouveau et se serre contre moi.

— On dirait le bout du monde, vous ne trouvez pas ? murmure-t-elle d'une petite voix.

J'allume les phares, enclenche la deuxième et entreprends de gravir la pente raide conduisant au sommet de la falaise. Après une série de virages en épingle à cheveux, nous débouchons sur un plateau s'étendant sur près de deux kilomètres. Je range la voiture sur le bas-côté de la route et coupe le contact.

— Nous voilà arrivés, dis-je.

Dès que le moteur s'arrête, il me semble perdre le dernier maillon confortable nous reliant à la civilisation. Seul, le sifflement du vent emplît la nuit. La lune sort de derrière un nuage et, à deux cents mètres, je distingue les contours du clocher et la masse plus sombre de l'un des murs qui subsistent. Je me mets alors à singer le guide :

— Soyez la bienvenue à San Tima ! L'abbaye a été construite par les moines du Carmel. Ils l'ont appelée « Mission du Ciel », à cause de sa situation, je suppose. Mais un peu plus tard, elle a été connue sous le nom de « Mission des Perdus ».

— Pourquoi ? demande-t-elle d'une voix rauque.

— Les gens s'y perdaient, paraît-il. Le coin est solitaire à présent. Imaginez ce que c'était à l'époque. On prétend que les voyageurs disparaissaient comme par enchantement. Après une nuit passée à l'abbaye, les pèlerins ne parvenaient jamais à l'étape suivante. On dit même que les moines auraient perdu pas mal des leurs. En tout cas, trente ans après la construction du bâtiment, les religieux l'ont abandonné.

— A cause des disparitions ?

— On a prétendu que l'endroit était trop isolé et que les moines seraient plus utiles dans d'autres missions. Cela semble logique, mais je me suis souvent posé des questions à ce sujet.

— Quel précieux réconfort vous m'apportez ! Si vous osez vous volatiliser, Al Wheeler, je ne vous adresserai plus jamais la parole de ma vie !

Je consulte ma montre à la lueur du tableau de bord.

— Nous sommes un peu en avance, dis-je. Il n'est que neuf heures moins vingt.

— Si Tony est réellement ici, murmure-t-elle, pourquoi ne vient-il pas nous trouver dans la voiture ?

— S'il a une bonne raison pour se cacher, il ne va pas courir ce risque. Il ne peut pas savoir qui se trouve dans cette bagnole.

— Évidemment, admet-elle à regret. Dans ces conditions, il nous faudra aller le chercher nous-mêmes.

— Aucun doute.

Je sors une lampe de poche de la boîte à gants, m'assure qu'elle est en état de fonctionner et descends. Bella m'imité.

— Pour être tout à fait franche, Al, déclare-t-elle d'une voix sourde, je ne verrais aucune espèce d'inconvénient à oublier toute cette histoire et à retourner à la prochaine ville pour nous y saouler à mort.

— Pensez à Tony Forest qui nous attend dans cet endroit lugubre. Si vous n'allez pas le retrouver cette nuit, ça risque de lui donner une névrose galopante ou quelque angoisse chronique.

— Je crois que c'est ce que je viens d'attraper !

— Et votre courage, alors ?

— Il m'a abandonnée au moment où les moines ont quitté le monastère. J'ai le pressentiment qu'il va se produire quelque chose d'horrible !

— En tout cas, moi, je n'ai rien prévu dans ce sens, fais-je, tout plein d'espoir. Mais puisque vous en parlez...

• Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, Al Wheeler. Si nous ne repartons pas, alors allons visiter ces ruines et finissons-en !

— Entendu. Je n'ai fait que répondre à votre invitation.

Nous avançons sur l'herbe drue en direction des murailles ébréchées. Le vent plaque rageusement la jupe de Bella contre ses cuisses. En approchant, les contours du clocher se profilent plus nettement.

— Maintenant, il ne manque plus que quelques chauves-souris pour compléter le tableau, dis-je allègrement.

— Al ! fait-elle dans un souffle. Je vous en prie !

Les ruines consistent en un clocher carré et trois pans de murs encore debout. Au centre de celui qui nous fait face, un grand rectangle de ciel se devine dans la masse sombre de la pierre. La porte a disparu depuis longtemps, mais l'encadrement demeure. Si Forest est

là, il doit se trouver de l'autre côté du mur.

Nous nous immobilisons à deux mètres de l'ouverture.

— Que fait-on maintenant ? chuchote Bella.

— Appelez-le ! dis-je en sortant mon 38 dont je libère le cran de sûreté.

— Tony ! crie Bella d'une voix chevrotante. Tony ! C'est moi, Bella ! Où es-tu ?

Au cours des dix secondes qui suivent, seul, le gémissement du vent nous répond.

— Il ne peut pas être là, fait Bella avec un soulagement évident. Retournons à la voiture.

— Essayez encore une fois.

— Tony ! Tony ! Où es-tu ? C'est Bella ! Où es-tu ?

De nouveau, on n'entend plus que le bruit lugubre du vent.

— Vous voyez, dit-elle d'un ton plus assuré. Je vous ai dit qu'il n'était pas là. Maintenant, nous allons pouvoir...

— Taisez-vous !

Tous les sens en éveil, j'écoute. Le léger crissement se fait de nouveau entendre, un peu à gauche. On croirait qu'une semelle de chaussure vient d'écraser un caillou.

J'allume ma torche, balaie le vieux mur avec le faisceau lumineux qui passe sur une silhouette immobile vêtue de vêtements foncés sans que je me rende compte tout de suite de ce que ça peut bien être. Je braque rapidement ma lampe sur la silhouette entrevue au moment où elle s'éloigne brusquement. L'espace d'une fraction de seconde, j'aperçois une main blanche et l'éclat bleuté du métal.

Le temps manque pour les explications. J'empoigne Bella par les épaules et la repousse violemment. Elle bute contre une pierre et tombe. J'éteins ma torche et me jette à plat ventre.

Soudain, l'obscurité est trouée par des éclairs tandis que le bruit des détonations me déchire les oreilles. Trop près de mon bras droit pour que je puisse la traiter par le mépris, une balle s'enfonce dans le sol. Je braque mon 38 en direction des éclairs entrevus et fais feu à deux reprises. Un de mes projectiles ricoche contre le mur avec un chuintement hargneux, mais je n'ai aucune idée de la trajectoire de l'autre.

Trois nouvelles détonations me répondent. J'allume vivement la torche, en projette le faisceau vers l'endroit d'où est parti le dernier éclair. L'homme se découpe un instant dans la lumière. A deux reprises, j'appuie sur la détente. Ma cible quitte le champ lumineux en courant. J'entrevois sa silhouette une dernière fois au moment où il contourne le mur en se baissant. Puis, il disparaît.

Je me relève et fais décrire un arc de cercle à ma lampe jusqu'à ce

que je découvre Bella.

— Vous n'avez pas de mal ?

Elle se redresse sur son séant en tremblant de tous ses membres.

— Ça va aller, m'assure-t-elle en claquant des dents.

— Parfait, je vais voir s'il est parti et je reviens tout de suite.

Je me retourne et la vois à quatre pattes qui essaie de se remettre debout. L'instant d'après, elle m'empoigne le bras dans une étreinte qui me paralyse.

— Al, ne me laissez pas ici toute seule ! Je viens avec vous.

— Bon, fais-je à contrecœur. Mais alors, restez derrière moi.

J'atteins l'encadrement de la porte et passe de l'autre côté de la muraille. Je n'entends plus que le hurlement du vent. J'imagine que l'inconnu a pris ses jambes à son cou et risque fort de ne pas s'arrêter avant d'avoir franchi la frontière mexicaine !

Après avoir parcouru quelques mètres, je m'immobilise et projette lentement le faisceau de ma lampe tout le long du mur. Les doigts de Bella me pétrissent le bras.

— Al ! murmure-t-elle. Pourquoi Tony m'aurait-il demandé de venir ici pour essayer ensuite de me tuer ?

Je grommelle :

— Comment pouvez-vous savoir qu'il s'agit bien de Tony ?

— Mais je... Je ne vois pas qui ça pourrait être, sinon lui.

— Moi non plus. En tout cas, nous avons la certitude que c'était un homme en chair et en os. Les fantômes n'ont pas besoin de revolver...

Le pinceau lumineux de ma torche continue à parcourir les murs.

— Il doit être à des kilomètres d'ici, maintenant, murmure Bella. Je vous en supplie. Retournons à la voiture et éloignons-nous de ces horribles ruines !

— Encore quelques minutes et nous allons être fixés. Il est peut-être suffisamment malin pour attendre ici que nous repartions en direction de la voiture. De cette façon-là, il pourrait s'approcher suffisamment de nous par derrière pour ajouter deux nouvelles disparitions à l'histoire de la « Mission des Perdus » !

Le faisceau de ma lampe atteint l'angle formé par les deuxième et troisième murs. C'est là que je le repère. Je le vois parfaitement. Mû par un réflexe machinal, j'appuie sur la détente. Une fine poussière de pierre se détache à quelques centimètres de sa tête. Il n'esquisse pas le moindre mouvement. Je lui crie alors :

— Jetez votre arme ! Jetez-la ou je vous expédie une balle dans la tête.

Ses muscles ne tressaillent même pas. Je me demande lequel de nous deux va devenir dingue le premier. J'avance lentement dans sa direction et m'aperçois soudain qu'il a les deux bras ballants. Je

parcours rapidement le reste de la distance. En atteignant ma cible, je me rends compte que j'avais tout le temps ; et l'homme qui me fait face aussi. Il a toute l'éternité devant lui.

C'est un type au visage agréable, âgé d'environ vingt-cinq ans, à la tignasse noire tout ébouriffée et au menton creusé d'une fossette. Mais il y a deux éléments qui le déparent un tantinet : le regard fixe et horrifié de ses yeux exorbités et le petit trou noir qui étoile son front tout maculé de sang séché.

Du bout du doigt, je tâte le menton à fossette. Il est froid comme le marbre. L'homme doit être mort depuis un certain temps. Sa rigidité cadavérique le prouve. Il n'a pas dû être très difficile de le faire tenir debout contre le mur. Je me demande si le type qui l'a placé là avait le sens de l'humour.

Bella pousse un cri étouffé en me rejoignant, car elle vient seulement de bien regarder le visage du cadavre.

— Il est mort depuis longtemps, dis-je.

Un nouveau gémissement de Bella accompagne la plaine lugubre du vent.

— Mon Dieu ! s'écrie-t-elle au comble du désespoir. C'est Tony !

VII

Le bar de Vale Heights est agréablement pourvu en clients, en conversations, en lumières et en alcools... Lorsque le barman nous renouvelle les consommations, j'imagine que Bella a suffisamment repris son équilibre pour rester seule quelques minutes. Je vais m'enfermer dans la cabine téléphonique et appelle le bureau du shérif. Il y a tout de même des avantages à être flic. On ne paye pas ce genre de communications.

J'obtiens Lavers au bout du fil, lui explique que j'ai retrouvé Tony à l'état de cadavre et le décès doit remonter à un certain temps avant ma découverte. Je lui fournis quantité de précisions pour lui permettre de ne pas se perdre quand il viendra chercher le corps.

— A San Tima ? bougonne le shérif. Comment diable êtes-vous allé là-bas ?

— En voiture, dis-je de ma voix la plus suave.

— Vous savez très bien ce que je veux dire ! réplique-t-il d'une voix de stentor.

— J'ai misé sur une intuition, shérif. Une de ces fameuses associations d'idées dont je vous ai parlé...

— Gardez vos astuces pour vous ! Quelqu'un vous a rancardé. Qui est-ce ?

— Bella Woods. Je vous donnerai tous les détails quand je retournerai au bureau, shérif. En ce moment, je poursuis l'enquête. Rien de neuf de votre côté ?

— Les gars de Los Angeles ont trouvé un télégramme dans l'appartement de Kowski. Il lui avait été remis hier après-midi. En voici le texte :

« Indispensable vous arriviez Pin City ce soir. Viendrai vous chercher avion 22 heures à l'aéroport. » C'est signé Woods.

— Cela ne veut pas dire grand-chose. N'importe qui peut signer une formule de télégramme.

— Effectivement, admet Lavers, mais c'est tout ce que j'ai.

— Merci quand même. Au revoir, shérif !

Je raccroche avant qu'il n'ait eu le temps de se lancer dans une de ces discussions oiseuses dont il a le secret.

Je retourne au bar, me juche sur le tabouret à côté de Bella et lève mon verre.

— Avez-vous tout arrangé, Al ? me demande-t-elle d'un ton hésitant.

— Bien sûr. Ça a l'air d'aller mieux. Vous reprenez des couleurs.

— Oui, je me sens mieux. L'alcool lubrifie tous les rouages qui s'étaient bloqués dans mes intérieurs...

— Comptiez-vous épouser Forest ou quelque chose dans ce genre ? Elle secoue la tête.

— Non. Je trouvais amusant de sortir avec lui, mais ça n'allait pas plus loin. En ce moment, je ne sais même pas si je suis triste de le savoir mort ou heureuse d'être vivante. Deux verres de plus et je ne serai plus capable de faire la distinction entre la tristesse et la joie. (Elle vide son verre et le repose bruyamment sur le comptoir.) J'en ai un d'avance sur vous. Il est temps que vous rattrapiez votre retard.

— N'oubliez pas que je conduis.

Elle plisse le nez d'un air méprisant.

— J'oubliais. Vous êtes le fermier aux cinq gosses à l'arrière de la camionnette !

D'un signe, j'ordonne au barman de remplir le verre de Bella, mais pas le mien. Je songe amèrement que c'est le destin de tous les prophètes d'être victimes de leur propre enseignement.

— Je suis injuste avec vous, n'est-ce pas ? susurre-t-elle l'air contrit. Sans votre intervention, je suppose que je serais morte à côté de Tony dans cette « Mission des Perdus ». Cette fois, je crois réellement vous devoir un grand service !

— Ne pensez pas que je vous le laisserai oublier !

Elle contemple son verre et, songeuse, se mordille la lèvre.

— Pourquoi aurait-on voulu me tuer ? murmure-t-elle. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Je m'apprêtais à vous poser la même question. Je me demandais aussi s'il était déjà à l'état de cadavre quand il vous a téléphoné.

— Quoi ?

— A quelle heure vous a-t-il appelée ?

— Vers midi.

— Il peut avoir été tué plusieurs heures plus tôt. Il n'existe aucune loi absolue en ce qui concerne le temps nécessaire à la complète rigidité cadavérique. Il est donc impossible de déterminer le moment de la mort avant que ces vampires de médecins légistes ne pratiquent l'autopsie. Avez-vous reconnu sa voix au bout du fil ?

— ^ Vous voulez dire que ce n'était peut-être pas Tony ? Qu'il

pouvait s'agir de quelqu'un qui se faisait passer pour lui ?

— Vous, au moins, vous comprenez vite ! dis-je, plein d'admiration.

— Qui était-ce ? me demande-t-elle, angoissée.

— C'est là le problème que je m'efforce de résoudre. L'assassin de Kowski est également celui de Forest. Donc, votre hypothèse selon laquelle Tony aurait été témoin de quelque chose, est assez vraisemblable. Après avoir descendu Forest, le tueur essaie de vous abattre. Cela indiquerait que vous êtes, vous aussi, susceptible de fournir des renseignements.

— Ne soyez pas ridicule, Al ! s'écrie-t-elle. Si je connaissais le nom de l'assassin, pourquoi chercherais-je à le défendre ?

— Je vois pourtant une bonne raison. S'il s'agissait de votre père, est-ce que vous ne... ?

Elle vide son verre et me regarde fixement.

— Vous ne connaissez pas mon père si vous le croyez capable de tuer qui que ce soit ! Évidemment, il a un caractère emporté. Lorsqu'il se laisse gagner par la colère, il peut très bien cogner sur quelqu'un ; mais ce n'est pas un assassin ! (Ses lèvres se pincet.) Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais bien rentrer chez moi.

— D'accord.

Je règle les consommations et l'accompagne à la Healey.

Nous n'échangeons pas un seul mot durant tout le trajet qui nous ramène à Hillside. A quelques centaines de mètres de chez elle, enfin, elle se décide à marmonner :

— Al ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis désolée.

— De quoi ? De vous être fichue en rogne lorsque j'ai pu supposer que votre père était le meurtrier ? C'était une réaction normale.

— J'oublie toujours que vous êtes flic. Vous ne pouvez pas vous empêcher de suspecter tout le monde ; sinon, vous auriez fait autre chose dans la vie... Vous voyez : j'allais encore être injuste envers vous !

— Ouais, fais-je en grinçant des dents, pour entendre ce genre de bobards, je n'ai qu'à brancher la radio !

— Je m'efforce d'être aimable et vous devenez grossier. Évidemment, il a un caractère emporté. Je ferai le reste du chemin à pied. Rien qu'à vous regarder, j'ai envie de vomir !

— Voilà qui est mieux ! dis-je en souriant. Soyez naturelle, abandonnez-vous à votre instinct : hyper-développée et agressive !

— Je m'étais demandé pourquoi je vous faisais peur ! raille-t-elle. Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Un accident ?

— Quel accident ?

L'espace d'un instant, je reste un tantinet démonté.

— Oui, dites-moi, comment l'avez-vous perdue ?

— Perdu quoi ?

— —f Votre virilité. C'est ça qui vous travaille, hein ? Vous vous sentez frustré parce que ça ne donne jamais rien, n'est-ce pas ?

La Healey prend le virage suivant sur deux roues. L'éblouissant monstre de Detroit fait hurler ses pneus, puis se cabre comme un lapin réveillé en sursaut.

— Du calme ! intime la mignonne. Ce n'est pas grave au point de vouloir vous tuer. Ce qu'il vous faut, c'est un dada, un petit passe-temps favori. Avez-vous jamais essayé le tricot ?

Nous sommes encore à cinq cents mètres de chez elle, à la hauteur d'un petit mur de briques clôturant une vaste propriété. Je freine, range la Healey contre le trottoir et examine le coin tranquille. Un grand panneau annonce que la luxueuse résidence est en vente. La maison est si éloignée de la rue qu'on ne la voit même pas. On n'aperçoit que de l'herbe, des arbres, des buissons ornementaux et une petite fontaine avec un jet d'eau tout au fond.

— Vous voulez que je conduise, jeune homme ? demande Bella avec une douceur éœurante. Ce genre de sport est trop viril pour vous, n'est-ce pas, mon petit bonhomme ? Aucune importance. Bella va vous reconduire chez vous.

Je descends, contourne la voiture et ouvre brusquement la portière à côté de Bella. Je m'écrie alors :

— Allez ! Dehors !

Elle descend de voiture sans que ça paraisse lui faire ni chaud ni froid, mais tout en gardant son air moqueur.

— Bon, eh bien, ça va me faire une bonne promenade à pied pour rentrer à la maison, dit-elle. Mais c'est la première fois que je suis obligée de revenir à pied parce que je ne risque pas de subir les derniers outrages en voiture !

Je l'empoigne par le bras sans me soucier de son petit cri de douleur, et la propulse en direction du petit muret de briques.

— Voici une propriété extrêmement intéressante, lui dis-je d'un ton enjoué. Je tiens beaucoup à ce que vous la visitiez minutieusement.

Ce disant, je la balance par-dessus le mur d'une façon très efficace mais nettement dénuée de délicatesse. Elle pousse encore un petit cri.

Dans le parc, je l'entraîne d'un bon pas. Nous dépassons une haie vive et continuons en direction de la fontaine. Le clair de lune rend le paysage charmant. Autour de nous, l'herbe est aussi épaisse et drue que je le souhaitais.

Bella tourne son visage vers moi en se frottant le bras.

— A quoi rime cette expédition farfelue ? grogne-t-elle. Vous êtes complètement cinglé !

Posément, j'ôte ma veste, mon étui à revolver, ma cravate et ma chemise.

Elle écarquille les yeux et instinctivement recule d'un pas.

— Vous êtes fou ! fait-elle, le souffle coupé.

— Dites à un type qu'il est affreux et il se contentera de sourire. Dites-lui qu'il n'a pas le sens de l'humour et il rira. Dites-lui à peu près n'importe quoi et il s'en moquera éperdument. Mais ne mettez jamais en doute ses aptitudes au volant d'une voiture et jamais, au grand jamais, sa virilité !

— Al ! murmure-t-elle en se passant nerveusement la langue sur les lèvres. Je plaisantais. Je vous le jure !

— Je sais.

— Eh bien, alors ! s'exclame-t-elle en poussant un profond soupir de soulagement. Pourquoi ne retournons-nous pas dans... ?

Je grommelle :

— C'était une erreur ! Mais ma générosité naturelle m'autorise à ne pas en tenir compte. Pourtant, le profond intérêt que je porte à votre avenir m'oblige à vous donner une leçon dont vous avez le plus grand besoin !

— Al ! Ecoutez-moi... bredouille-t-elle d'une voix plaintive en faisant encore un pas en arrière.

— Dès le début de notre première rencontre, dis-je d'une voix glaciale, vous m'avez presque assassiné sur la grand-route. Vous m'avez balancé vos appas à la figure comme une poignée de confetti. Tantôt, vous me devez un grand service... Tantôt, vous ne me devez pas un grand service ; mais peut-être seulement un petit... Un jour, vous vous en rendez compte ; un autre jour, tout est oublié. Or, une fille bien balancée comme vous a tellement d'appas en vitrine qu'elle s'expose à de graves dangers si elle n'est pas décidée à aller jusqu'au bout.

Elle regarde désespérément derrière elle, en direction de la route ; mais celle-ci est passablement éloignée et presque entièrement cachée par le rideau d'arbres et de buissons.

— Si... si vous me touchez, je crie !

— Un cri de femelle en rut ? dis-je en frétilant. Je n'attends que ça !

Brusquement, elle tourne les talons et se met à courir. Elle ne fait pas plus de deux mètres ; ma main s'est refermée sur l'encolure de son corsage qui se déchire jusqu'à la taille.

Cette secousse soudaine lui fait perdre l'équilibre et elle tombe à quatre pattes. Je la remets debout en la tenant par les bretelles de son

soutien-gorge. Ces dernières tiennent crânement le coup pendant quelques secondes, puis elles cèdent sans crier gare.

Bella se retourne d'un bloc, le visage blême de fureur, et se rue vers moi, toutes griffes dehors. J'attrape au vol son poignet gauche et le tords, puis je le lui ramène derrière le dos. Elle se débat comme un chat sauvage pendant peut-être une demi-minute ; alors, subitement, tout son corps mollit. Elle reste plantée là, passive, les joues inondées de larmes.

Pour moi, c'est l'instant décisif de la victoire, le triomphe du mâle, l'essence même de la virilité, prouvée en prenant la femme de force.

Mais au diable tout ça ! Je lui redresse gentiment le bras, puis lui lâche le poignet. En me livrant à cet assaut j'avais deux bonnes raisons : elle le méritait bien, et je croyais qu'elle y prendrait plaisir ; mais sur ce dernier point, je m'étais trompé.

Je reviens où j'ai laissé ma veste et tire un paquet de cigarettes d'une poche. Au moment où j'en allume une, j'entends un léger bruissement derrière moi.

— Al !

Sa voix est aussi douce que le souffle de la brise nocturne.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je sèchement.

— Comment se fait-il que vous vous soyez interrompu en si beau chemin ?

— J'ai changé d'avis.

— Pourquoi ? Je ne me débattais plus. Je cédaï. Vous n'aviez qu'à me prendre !

— Je croyais que ce genre de truc répondrait à votre conception d'une partie de plaisir. Je m'étais trompé.

Elle ne répond pas. C'est inutile. J'entends encore un léger bruissement derrière moi, puis le silence retombe. Je suppose qu'elle met de l'ordre dans sa toilette et j'attends qu'elle ait terminé. Le jet d'eau de la fontaine disperse ses gouttes scintillantes dans le petit bassin, non loin de là.

Je jette le mégot de ma cigarette et me demande ce qui peut lui prendre si longtemps. Soudain, je perçois un mouvement tout proche de mon échine et son poing vient me percuter les côtes avec une force surprenante.

— Tiens, voilà pour toi, chaste Joseph ! lance-t-elle ironique. Ça t'apprendra peut-être à ne pas repousser une capitulation sans condition... quand une fille s'offre à toi !

Furieux, je me retourne d'un bloc, le poing levé, prêt à l'assommer ; puis je la vois. Quelque chose se noue dans ma gorge et m'oblige à suspendre mon geste. Je laisse retomber mon bras, inerte.

Elle se tient devant moi, complètement nue, sa fastueuse académie

baignée par les rayons de la lune. Plantureux, fermes, ses seins ont la délicate translucidité de l'albâtre sous la faible lueur ambiante. L'incroyable finesse de sa taille rend encore plus voluptueuse la courbe de ses hanches. Le hâle soutenu de ses jambes se termine au-dessus des cuisses, et forme un contraste saisissant avec la blancheur de sa peau à l'endroit que le soleil n'a pas eu le privilège de bronzer.

— Al ! ronronne-t-elle. Si vous n'acceptez pas ma capitulation cette fois-ci, c'est moi qui serai obligée de vous mettre à mal !

Avec une violence extraordinaire, elle se jette dans mes bras, et écrase ses seins contre ma poitrine. Ses lèvres cherchent avidement les miennes. Ses hanches ondulent doucement, en un rythme à la fois vulnérable et triomphant. Mes mains se referment autour de sa taille pour l'étreindre sauvagement, puis glissent lentement sur les deux rondeurs qui s'amorcent au bas des reins.

La fontaine distille son incessant murmure. L'herbe drue devient un coussin de velours. En fait de passe-temps favori, c'est rudement mieux que le tricot !

VIII

J'engage la Healey dans l'allée et freine doucement. Puis, je me tourne vers Bella. Assise à côté de moi, sa jupe blanche bien tirée sur les genoux, elle est l'image même de la pudeur féminine ; mais seulement à partir de la taille. Pour le reste, sa seule peau nacrée lui sert de vêtements.

— Vous avez mis ma blouse et mon soutien-gorge dans un triste état, soupire-t-elle. Il faudra me prêter votre veste. Je ne peux pas rentrer à la maison comme ça.

— D'accord. Je vais vous laisser ma veste, dis-je, toujours généreux. Je viendrai la reprendre demain.

— Erreur. Vous la reprendrez ce soir même. Vous allez entrer avec moi.

— Pas question. Je préfère qu'on me coupe...

— Je n'ai pas l'intention de discuter. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de votre veste. Je vais me ruer dans la maison telle que je suis en hurlant à pleins poumons : « C'est Wheeler qui m'a fait ça ! »

— Mais comment avez-vous pu croire que je ne vous accompagnerais pas, mon chou ? dis-je un peu nerveux. Me prendriez-vous pour un goujat ?

— Plus maintenant ! s'exclame-t-elle, joyeusement. Alors, on y va ?

Je la précède vers l'entrée et appuie sur le bouton de sonnette en souhaitant de toute mon âme que ce ne soit pas son père qui vienne ouvrir. La chance des Wheeler ne m'abandonne pas. Pearl Sanger apparaît sur le seuil et nous examine d'un air légèrement surpris. Elle détaille attentivement Bella enveloppée dans mon veston. D'un geste vif, elle dégage le bouton du milieu et écarte les deux pans, révélant ainsi deux sensationnels promontoires de chair blanche.

— Dites donc, on dirait qu'il a fait froid, cette nuit, hein, lieutenant ! lance-t-elle ironiquement. Vous avez tout des rejetons de l'homme des bois, vous deux !

— Laissez-moi monter dans ma chambre avant que papa ne me voie, fait vivement Bella. Une bagarre me suffit pour cette nuit !

— Et vous l'avez perdue ? s'enquiert Pearl, l'air narquois.

Ma belle compagne a un sourire malicieux et secoue la tête.

— Non, j'ai gagné.

Pearl m'évalue d'un œil connaisseur.

— Sans compter que ça vaudrait vraiment le coup qu'on se batte pour lui !

— Laissez-moi monter, répète Bella, de plus en plus impatiente.

— Rien ne presse, rétorque calmement Pearl. Tom est sorti. Je suis seule à la maison. Pauvre Cendrillon qu'on a abandonnée en lui laissant seulement la clé de la cave à liqueurs pour lui tenir compagnie !

Elle s'écarte pour nous laisser entrer et Bella se précipite dans l'escalier dont elle gravit les marches quatre à quatre.

— Que diriez-vous d'un verre, lieutenant ? propose l'ex-strip-teaseuse.

Je la suis dans le grand salon. Là, elle pique droit sur l'impressionnant assortiment de bouteilles disposées sur le bar.

— Qu'est-ce que ce sera pour vous ?

— Scotch, glace et un soupçon d'eau de Seltz.

Elle me sert une généreuse rasade et me tend le verre. Je la regarde alors porter à ses lèvres un grand verre archi plein. D'une seule lampée, avec une maestria qui dénote une grande habitude, elle en vide une bonne moitié.

— Ah ! soupire-t-elle. Y a vraiment rien de tel, fiston.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Martini... grand format. Ça évite de perdre du temps à remplir constamment le gobelet !

Je bois une gorgée de scotch et examine les innombrables bouteilles qui jonchent le bar. Je m'enquiers :

— Encore une petite faridon, cette nuit ?

— Pour moi toute seule ; ou peu s'en faut, répond-elle. Tino a pris deux verres avec moi, avant de s'en aller.

— Où sont-ils donc tous passés ?

Ses épaules se soulèvent, en un geste plein de résignation sous les bretelles larges comme le doigt qui soutiennent sa robe-fourreau mordorée. Le tissu de chantoung la moule si étroitement que je me demande bien comment elle parvient à marcher quand elle porte cette toilette-là !

— Tout le monde avait les chocottes, explique-t-elle. Johnny a emmené Ellen Mitchell faire un tour en voiture. J'imagine qu'ils ne sont pas allés bien loin, ajoute-t-elle en riant. Jusqu'au coin de la première rue, sans doute !

— Et Tino ?

— Après le départ des autres, il a éclusé un godet avec moi. Au bout d'un moment, il en a eu marre et m'a annoncé qu'il allait faire une virée à Pin City pour voir si tout s'arrête dans le patelin à dix heures du soir, comme à l'époque où l'on relevait les trottoirs de planches contre les maisons, à la tombée de la nuit !

Elle vide son verre et, d'un pas mal assuré, retourne au bar.

— Vous ne cessez jamais d'être flic, hein, fiston ? reprend-elle d'un air indulgent. Tom devait accompagner Harry Stensen à son hôtel, le Starlight, et revenir immédiatement. Il y a trois heures de ça ! Voilà l'emploi du temps de tout le monde. Vous savez ce que Bella a fait de sa soirée, je suppose. Moi aussi, d'ailleurs, ajoute-t-elle en gloussant.

J'annonce alors :

— Nous avons retrouvé Tony Forest.

— Vraiment ? Où est-il ?

— A l'heure actuelle, il doit se trouver à la morgue du comté.

Le verre lui échappe des mains et se brise sur le parquet.

— Tony est mort ? murmure-t-elle. Mais comment c'est arrivé ?

— Tué d'une balle dans la tête, comme Kowski, mais au front, au lieu de la nuque.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'un type comme Forest avait à voir avec le... ?

Prise d'une sorte de panique, elle s'interrompt.

— Le syndicat ? dis-je pour achever la phrase à sa place. (Et je répons :) Rien. Il a probablement été témoin de quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir... peut-être de l'assassinat de Koswki.

Sur ces entrefaites, Bella entre gaiement dans la pièce et me jette mon veston. Elle a passé une ample blouse de soie jaune citron et un pantalon collant noir à paillettes.

— J'aimerais bien boire quelque chose, annonce-t-elle allègrement. Un grand verre bien plein !

— Moi aussi, ça ne serait pas de refus, dit Pearl. Fiston vient de m'apprendre la nouvelle, au sujet de Tony Forest.

— Pauvre Tony ! murmure Bella en préparant deux martinis grand format.

— Pauvre Tony ! répète Pearl avec ironie. Vous feriez aussi bien de ne pas chercher à jouer à la sentimentale, après ce que vous avez fait ce soir ! Vous étiez dans un drôle d'état en rentrant. La mort de Tony n'a pas changé grand-chose pour vous, n'est-ce pas ?

— Dites donc, Pearl ! s'exclame Bella en se retournant. Ma parole, vous devenez vachement moraliste, sur vos vieux jours !

— C'est ça ! Faites-en une bonne plaisanterie. Torn sera tout heureux d'apprendre votre conduite quand il rentrera...

— Papa ne le saura pas, coupe Bella.

— Vous voulez parier ? gouaille Pearl.

— Donnant, donnant. Papa ne sera pas mis au courant de cette histoire... pas plus qu'il n'apprendra l'histoire Johnny Barry-Pearl Sanger.

— Johnny Barry et moi ? s'exclame Pearl d'une voix étranglée.

— La première nuit où nous sommes arrivés ici, on me croyait endormie dans ma chambre, mais je me suis réveillée et j'ai eu envie de boire quelque chose. Je suis descendue à pas de loup pour ne déranger personne. Vous auriez dû fermer la porte de cette pièce, Pearl, et je n'aurais jamais rien su !

L'ex-reine du strip-tease ferme les yeux. Elle demeure un long moment sans bouger, puis se détourne et quitte lentement le salon.

Bella vide tranquillement son verre et me défie du regard.

— Et voilà, chéri, déclare-t-elle d'un ton uni. La vie telle que les magazines à sensation n'osent même pas la décrire. Le leader syndicaliste, sa maîtresse, sa fille aux yeux de braise... Les canards peuvent toujours s'en tirer avec un petit chantage s'ils n'ont rien de pire à se mettre sous la dent. Ajoutez un ou deux truands et le tableau est complet ! (Elle se ravise et secoue la tête.) Non, pourtant, pas tout à fait... Il y a encore le gentil mais trop riche play-boy qui finit avec un trou dans la tête.

— Bella, il faut que...

— Je sais, coupe-t-elle. Il faut que vous partiez. (Elle vide le second verre d'un trait et me regarde pensivement.) C'est ce qu'ils font tous, murmure-t-elle. C'est ce qu'ils font tous !



La vieille conduite intérieure verte garée de l'autre côté de la route, à une dizaine de mètres de l'entrée de la propriété, paraît abandonnée. J'arrête la Healey en face et traverse la chaussée.

Je me penche par la portière dont la glace est baissée.

— Tu dors, Polnick ?

— Voyons, lieutenant ! s'exclame-t-il d'un ton lourd de reproches. Si je comprends bien, vous ne me faites pas confiance, alors ?

— Bien sûr que si. Depuis combien de temps es-tu là ?

— Depuis huit heures, comme vous me l'aviez dit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— D'abord, une magnifique blonde en blouse foncée et jupe blanche s'est tirée à pied. On aurait cru qu'elle sortait tout droit d'un de mes rêves, lieutenant !

— Laissons Freud en dehors de ça, tu veux ?

— Environ dix minutes après, une Buick grise est sortie à toute allure. Woods était au volant ; il y avait un type à cheveux blancs à

côté de lui...

— Et alors ?

— Alors, dans les cinq minutes après, ça a été le tour d'une voiture de sport. Dans le genre de la vôtre, lieutenant, mais tout à fait élégante, celle-là !

— Bon. Eh bien, merci.

Le visage de Polnick se contorsionne à faire peur. Le sergent réfléchit :

— Je crois même, finit-il par dire, que c'était une de ces voitures italiennes, vous savez bien, Alpheus Romeo...

— Ah ! oui, c'est un type formidable, le gars Alpheus ! dis-je avec une patience angélique.

— Y avait dedans une jolie petite brune et un type qui doit être Johnny Barry, d'après le signalement que vous m'avez donné de lui. (Pensif, Polnick laisse passer un temps avant de reprendre.) Celui-là, j'aimerais bien le voir passer sous un rouleau compresseur, déclare-t-il enfin.

— Pourquoi ?

— Quand on l'a vu une fois, on comprend tout de suite, grommelle-t-il avec conviction. Il vous a pas fait le même effet, lieutenant ?

— Ma foi, si. Sauf que, moi, je préférerais me servir d'une grue à grappin !

— Y en a encore eu un autre ! fait-il en fronçant les sourcils. Ah ! oui ! Tino Martens. Tout seul. Sapé comme une vedette de la télé, il conduisait une Cadillac !

— Aucun d'eux n'est encore revenu ?

— Y a que vous, lieutenant. (Brusquement, sa voix s'enroue tant il est ému.) Vous et cette blonde !

(Il s'étrangle presque.) Bon Dieu ! J'aimerais bien posséder votre technique, lieutenant ! Comment vous faites pour les lever comme ça et les trimbaler en bagnole, à poil, et cetera... ? Moi, quand j'emmène ma bourgeoise faire un tour à Long Beach, le dimanche, et qu'il fait quarante degrés à l'ombre, si je lui propose seulement d'enlever ses gants, elle me balance un coup de sac sur la tronche ! Elle s' imagine qu'il me vient des idées !

— Une fois qu'elles sont passées devant M. le Maire, elles se figurent peut-être qu'elles peuvent en prendre à leur aise !

— Et comment ! bougonne tristement Polnick.

— Et le bar et la boutique de vins et liqueurs ? Qu'est-ce que ça a donné ?

— Le barman ne se souvient pas d'eux. Mais il dit qu'il ne se rappelle jamais la tête de ses clients. Pour lui, ce sont tous des

pignoufs et des affreux qu'il préfère oublier.

— Et le marchand de gnôle ?

— Le type se souvient bien d'eux. Il prétend qu'ils sont venus vers neuf heures et demie. En dix minutes, ils ont acheté plus de gnôle que le gars n'en vend habituellement en trois jours !

J'observe alors :

— Ils sont arrivés vers neuf heures et demie et ne sont restés que dix minutes'. Cela leur laissait encore vingt minutes pour se rendre à l'aéroport en temps voulu et arriver avant l'avion de Kowski. Ils sont retournés à la maison vers onze heures... Je crois qu'il leur faudra dénicher un meilleur alibi.

— Pourquoi vous ne me laissez pas me charger de ce Barry, lieutenant ? supplie Polnick. Laissez-le-moi cinq minutes et je vous garantis qu'il avouera être l'auteur de tous les meurtres restés impunis en Californie.

— Ne me tente pas, sergent, dis-je en souriant. Malheureusement, il ne peut pas en être question tant qu'Harry Stensen est dans le coin.

— C'est vous le patron, maugrée-t-il sur un ton qui me paraît mettre sérieusement en doute la sagesse de ma décision.

— Reste ici à attendre que tous soient de retour. Vérifie l'heure de leur arrivée et tâche de voir s'ils occupent toujours les mêmes voitures.

— Entendu, lieutenant.

— Si tu n'es pas revenu au bureau au cours des deux prochaines heures, je demanderai au shérif de te faire relever par quelqu'un d'autre.

— Vous inquiétez pas pour moi, fait-il avec empressement. Je peux dormir n'importe quand. Mais les blondes à poil, c'est plutôt rare !

Je regagne ma Healey et reprends le chemin du bureau du shérif. J'aperçois de la lumière et entre directement.

Lavers m'accueille d'un air lugubre.

— Ce Forest est de San Francisco, m'annonce-t-il. Sa famille semble avoir une sacrée cote dans la ville !

— Au point où nous en sommes, on nage déjà dans la mouscaille, shérif. Alors, un peu plus, un peu moins !... On ne peut pas remplir un pot qui déborde déjà !

— Vous êtes saoul ! s'exclame-t-il.

Je proteste, indigné :

— Trois malheureux verres dans toute la nuit !

Ses narines palpitent et il renifle ostensiblement.

Il se lève lentement, contourne son bureau et s'approche de moi.

— Vous avez tout du gros limier en quête de la consigne ! lui dis-je. Seulement, la malle sanglante n'a pas encore été déposée...

Son nez s'approche à dix centimètres de mon veston et se met à renifler encore plus bruyamment. Puis il se redresse, l'air écoeuré.

— Depuis combien de temps vous parfumez-vous comme ça, Wheeler ? demande-t-il d'un ton glacial.

— Bella Woods a mis ma veste. Elle avait froid... Plutôt blessante, votre remarque, shérif.

— Qu'avez-vous à me dire au sujet de la petite Woods et de Forest ?

En quelques mots, je mets Lavers au courant de l'appel téléphonique reçu par Bella, émanant de Forest, ou d'un type se faisant passer pour lui, de notre voyage à San Tima et des événements qui s'y sont déroulés.

— Ainsi, l'assassin l'attendait là-bas ! observe Lavers d'un ton qui ne me dit rien qui vaille. Et vous l'avez laissé filer !

— Il faisait noir comme dans un four, fais-je pour m'excuser.

— Un abruti de flic comme le sergent Polnick aurait signalé à ses chefs le rendez-vous projeté, articule-t-il lentement. On l'aurait fait suivre par trois voitures bourrées d'inspecteurs. Ils auraient eu la possibilité de passer le secteur au peigne fin et de coincer l'assassin. Mais un gros malin comme Al Wheeler ne penserait pas à une chose aussi simple que ça ! Il préfère faire cavalier seul et tout rater !

— J'imagine, dis-je, qu'au moment où les trois voitures de flics seraient parvenues au sommet de la falaise, le tueur se serait débiné dans la direction opposée ! A propos, est-ce que l'autopsie pratiquée sur Forest vous a appris quelque chose de nouveau ?

— Il a été tué dans les deux heures qui ont suivi le meurtre de Kowski, annonce Lavers. Tous deux ont été abattus par une balle de même calibre. C'est tout ce que nous savons pour le moment.

— Il serait intéressant de découvrir pourquoi l'assassin a monté toute cette mise en scène pour attirer Bella Woods dans un endroit où il pourrait tranquillement l'ajouter à sa collection de cadavres, dis-je sans avoir l'air d'y toucher. Pourquoi avait-il tellement besoin de la tuer ?

— Vous croyez qu'elle-même ne le sait pas ? grommelle-t-il.

— Elle prétend que non. Je ne sais pas si elle ment. Mais... bon Dieu !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demande Lavers, toujours aussi hargneux.

— Je ferais bien d'aller voir un psychiatre ! Je deviens complètement idiot.

— Il y a des mois que je sais ça ! articule-t-il flegmatiquement.

— Vous avez le numéro de téléphone de la maison d'Hillside ?

— Ouais, j'ai dû le noter quelque part sur le bloc.

Il cherche et me donne le numéro.

A l'autre bout du fil, la sonnerie retentit à six reprises avant que quelqu'un daigne décrocher.

— Allô ? répond enfin une voix morne.

— C'est vous, Bella ?

— Oui, ici Bella, fait la mignonne du même ton monocorde.

— Al Wheeler à l'appareil.

— Vous m'appellez pour me souhaiter bonne nuit ?

— Je n'ai pas de temps à perdre en mots d'amour et autres fadaises, fais-je sèchement. Et vous non plus. Parmi les autres hôtes de la maison, est-ce qu'il y en a un de revenu ?

— Pas encore. (Un soupçon de curiosité anime un peu sa voix.) Que signifie toute cette histoire ?

— Où est Pearl ?

— Elle s'est bouclée dans sa chambre. J'ai tambouriné à sa porte, mais elle se refuse à sortir. Pourquoi ?

— De l'autre côté de la route, à une dizaine de mètres à gauche de la grille d'entrée, il y a une conduite intérieure verte, dis-je en détachant bien chaque mot. Le sergent Polnick est dans la voiture. Dès que vous aurez raccroché, rendez-vous directement auprès de lui. Dites-lui que j'ai appelé et que vous devez rester sous sa protection jusqu'à mon arrivée. Surtout, veillez bien à ce qu'aucun des autres ne vous aperçoive à son retour. Vous avez bien compris ?

— Entendu, déclare-t-elle. Dois-je remettre les plans du vaisseau spatial ultra-secret au petit homme vert doté d'une longue barbe blanche et de trois jambes ? Vous savez, celui qui doit passer sur son scooter à trois heures du matin... Et à propos, quel est le mot de passe ?

— Si vous croyez qu'il s'agit d'une plaisanterie, restons-en là. Quelqu'un voudrait tellement vous voir morte qu'il s'est donné un mal de chien pour vous attirer cette nuit à San Tima, l'endroit idéal pour son sinistre dessein... Je ne sais pas qui c'est, mais celui qui vous a ratée cette nuit ne va pas tarder à rentrer à Hillside... Si vous tenez, par contre, à demeurer sous le même toit que l'assassin, personnellement, je n'y vois aucun inconvénient !

Deux longues secondes s'écoulent, ponctuées seulement par le faible bourdonnement de la ligne.

— Al, fait-elle d'une toute petite voix, j'y vais immédiatement.

IX

Il est près de minuit et demi lorsque je suis de retour à Hillside.

Je range ma Healey à deux cents mètres de la maison, dans une petite rue adjacente, car mieux vaut, pour un flic, ne pas trop se faire remarquer, puis je reviens sur mes pas et gagne la conduite intérieure de Polnick.

J'ouvre la portière de droite et m'installe sur le siège. Bella se rapproche du sergent pour me faire de la place. Elle me gratifie d'un sourire plein de cordialité.

— Salut ! fait-elle, je crois bien que je vais être obligée de passer le restant de mes jours à m'acquitter de tous les grands services que je vous dois, mon tout beau !

— Quelle vie passionnante vous attend ! dis-je d'un air suffisant. Croyez-moi, vous ne vous ennuierez pas !

— Rien que nous trois, roucoule-t-elle. Moi, vous et votre petit amour-propre... Comme je le dis toujours, c'est si douillet de coucher à trois dans un lit !

Une espèce de bêlement s'élève à gauche de Bella.

— Quelque chose qui ne va pas, mon joli Polniko ? s'enquiert-elle d'un ton plein d'une chaleureuse sympathie.

— Ce n'est rien, grommelle Polnick. Rien du tout.

— Faites bien attention de ne pas attraper froid ! lui rappelle-t-elle avec une pointe de sévérité dans la voix. Je serais désolée de voir vos merveilleux pectoraux secoués par un vilain rhume.

Je me penche en avant afin de mieux jouir du spectacle. Polnick tourne lentement la tête. Ses yeux débordant d'extase finissent par rencontrer les miens.

— Bon Dieu, lieutenant ! s'exclame-t-il d'une voix vibrante d'émotion. Tout d'un coup, on dirait que c'est Noël !

•— Ça fout le camp aussi vite que ça vient, ce genre de truc, lui dis-je, toujours prévenant. Fais attention de ne pas te casser la gueule en te réveillant.

— Voyons, Al ! proteste Bella avec indignation. Ne soyez pas méchant avec Polniko ! C'est le plus gentil sergent qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. N'est-ce pas, mon petit Polnikodème ? lui susurre-t-elle à l'oreille, tout en lui caressant le bras.

Je demande alors au sergent :

— Est-ce que les autres sont déjà rentrés ?

— Pas encore, lieutenant, m'assure Polnick d'un air rêveur. Nous n'avons pas bougé d'ici. J'ai surveillé l'entrée sans arrêt.

— Je sais parfaitement ce que tu surveillais ! lui dis-je, un tantinet grognon. Et vous, Bella, vous avez vu quelqu'un revenir ?

— Pas encore.

— Parfait. Eh bien, maintenant, nous pouvons retourner dans la maison.

— Mais vous êtes complètement déboussolé ! s'exclame-t-elle. Tout à l'heure, vous m'avez demandé au téléphone de sortir illico pour ne pas risquer de me faire tuer, et maintenant vous voulez qu'on retourne là-bas ?

— J'ai une idée.

— Laquelle ? demande-t-elle plutôt froidement.

— Je vous le dirai quand nous serons à l'intérieur. Allez, venez.

J'ouvre la portière, descends et la tire derrière moi.

— Dépêchez-vous, au cas où une de leurs bagnoles s'aviserait de déboucher au coin de la rue en même temps que nous.

— Je persiste à croire que vous, vous êtes complètement cinglé ! déclare-t-elle en s'élançant pour traverser la chaussée.

Je fais le tour de la conduite intérieure. Une voix triste et déçue m'appelle :

— Lieutenant !

— Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je en me retournant.

— Et moi, lieutenant, vous ne voulez pas que je vous accompagne aussi ?

— Non, pas question.

— Vous savez bien, pourtant, ce qu'elle a dit, lieutenant, insiste-t-il. (Il me balance alors son argument massue.) Comme c'est douillet et tout... Enfin, ce qu'elle dit toujours, quoi !

— Polniko ! fais-je d'un ton glacial, tu es vraiment dépravé ! Retourne dans ta cage !

— Vous voulez dire au bureau ? demande-t-il d'un ton lugubre.

— Je veux dire chez toi, avec Bobonne ! Je te verrai demain matin vers dix heures.

— Moi, quand je serai lieutenant, marmonne-t-il, je serai plus chic avec les sergents. Je leur laisserai leurs chances !

— Quand tu seras lieutenant, moi, je serai capitaine ! dis-je allègrement. Et, alors, mon vieux, les lieutenants, je leur cracherai sur la gueule !

Je rattrape Bella dans l'allée et nous nous précipitons vers la porte d'entrée.

— Cette fois-ci, j'ai pris la précaution d'emporter une clé, me confie-t-elle.

Elle fouille dans la poche de sa veste, ouvre et referme derrière moi. Je commence à être un tantinet décontracté. Bella me considère d'un air résigné.

— Et maintenant, génie de mon sœur ?

— Je vais passer la nuit ici.

— Ah ! oui ? Vous avez pris ça sous votre chapeau ?

— Parfaitement. Je vais coucher dans votre chambre... dans votre lit.

— Pas question, Apollon de mon cœur ! m'assure-t-elle en secouant la tête avec véhémence. Gambader et folâtrer dans l'herbe, au doux murmure de la fontaine, est une chose, mais passer la nuit dans ma chambre, avec papa de l'autre côté du couloir... C'est une tout autre affaire, croyez-moi !

— Je ne fais là que mon devoir, lui dis-je fièrement.

— Napoléon pouvait faire avaler ce genre de couleuvre à Joséphine ; mais, moi, je ne marche pas, mon tout beau !

M'armant de patience, je lui explique :

— Tout à l'heure, j'ai voulu vous faire sortir de la maison parce que l'assassin pouvait se livrer à une deuxième tentative cette nuit. Vous avez bien compris ?

D'un petit signe de tête, elle acquiesce.

— Et maintenant que je suis de retour dans la maison, je tiens à passer la nuit dans votre chambre, dans votre lit. Vous pigez ?

— Vous voulez dire... ?

Sa voix se brise. Les yeux écarquillés, elle incline la tête à deux reprises.

— Je ne sais pas très bien où vous coucherez, Bella, mais en tout cas, pas avec moi dans votre lit. Vous voyez à quel point un flic peut se montrer magnanime !

— Peut-être pas dans le même lit, mais en tout cas dans la même chambre, mon tout beau. Ce tueur ne m'inspire aucune confiance. Si je couchais dans une autre pièce, il s'en apercevrait sans doute d'une façon ou d'une autre et, demain matin, vous vous réveilleriez dans mon lit, tandis que, moi, je ne me réveillerais pas du tout !

— Ça se tient. Si nous montions chez vous dès maintenant ? Ils vont bien finir par rentrer !

— Ce n'est pas tellement certain, réplique-t-elle avec désinvolture. Papa rentrera sûrement, mais les autres...

En atteignant le haut de l'escalier, Bella tourne à gauche, puis, met un doigt sur ses lèvres. Elle fait jouer délicatement la poignée de la première porte, mais sans résultat. Puis, elle me fait signe de la suivre jusqu'à sa propre chambre qui est l'avant-dernière, au fond du couloir.

J'entre derrière elle. Immédiatement, elle allume et referme à clé.

— C'est la porte de Pearl que j'ai essayé d'ouvrir, explique-t-elle. Elle est toujours verrouillée de l'intérieur. Je tenais à m'assurer qu'elle ne se baladait pas dans la maison...

— Bravo ! C'est une sage précaution. Vous croyez qu'elle va bien ?

— Je suppose qu'elle s'est écroulée ivre morte, dès qu'elle est rentrée dans sa chambre. Elle était bourrée à bloc en montant. Vous vous souvenez ?

— Bien sûr. Les martinis grand format qui vous évitent de prendre la peine de remplir sans cesse de nouveaux verres...

J'allume une cigarette et examine attentivement la chambre. Elle est mieux meublée que les pièces du rez-de-chaussée et le grand lit me paraît confortable, et même somptueux !

Bella fait jouer les commutateurs des deux lampes de chevet et éteint le plafonnier. L'atmosphère devient tout à coup plus chaleureuse, plus intime.

— Pas de problème en ce qui concerne Al Wheeler, remarque-t-elle. Vous avez le lit. Mais, moi, où vais-je dormir ?

Je lui propose alors :

— Si vous couchiez sous le lit ? Qu'est-ce que vous en dites ? Ça fait partie de l'ambiance douillette dont le sergent Polnick raffole.

— Pauvre Polniko ! (Elle éclate de rire.) Il ne s'était jamais aussi bien amusé depuis le jour où Bobonne s'est fait renverser par un camion-citerne... Mais, d'après la façon dont il raconte l'histoire, ce serait le camion-citerne qui s'est fait renverser !

— Les exploits de Bobonne me rasent déjà passablement quand c'est Polnick qui les raconte, dis-je amèrement. Mais quand c'est vous, c'est encore pis !

— Il ne m'a parlé que d'elle pendant que j'étais seule avec lui dans la voiture. Vous savez, Al, je crois que, dans le fond, il est fou d'elle. Tout le reste, c'est du chiqué... Pendant tout le temps que je l'asticotais, il était comme pétrifié, tant il avait peur que je lui fasse du plat pour de bon.

— Voyons, mon chou, dis-je, au comble de l'impatience, vous ne connaissez vraiment pas le sergent !

— Mais si ! Je sais parfaitement juger de la façon dont un monsieur réagit à l'égard d'une dame, m'assure-t-elle. Je discerne très

bien quand il blague et quand il est sincère !

— Bon. Eh bien, allez donc coucher sous le lit ! Vous raconterez aux mites les détails les plus croustillants sur la vie amoureuse de Polnick. Elles le méritent bien !

— Pas du tout. J'irai dormir dans la salle de bains.

— Tout debout sous la douche ?

— Il est vrai que le bain risque de refroidir au cours de la nuit, fait-elle pensivement. Étant donné que vous êtes ici dans un dessein hautement moral, pour défendre ma précieuse vie... pourquoi ne pas nous contenter de fermer la porte à clé, afin d'empêcher l'assassin d'entrer et de partager le lit ?

— Et par la même occasion, l'obliger à renoncer à vous assassiner cette nuit ? Ah mais non ! Je tiens à l'attraper, moi !

— Vous êtes bien difficile à vivre ! marmonne-t-elle en haussant les épaules. Voudriez-vous boire un verre, mon tout beau ?

— Mon chou, vous êtes vraiment extra-lucide ! lui dis-je en y mettant toute mon âme.

— Je vais descendre chercher ce qu'il faut. Vous feriez peut-être mieux de rester ici au cas où quelqu'un rentrerait.

— D'accord. Mais ne soyez pas trop longtemps absente, car je vais avoir peur, moi, si je reste tout seul là-dedans !

— Idiot ! s'exclame-t-elle avec une petite moue. Mais si vous m'entendez hurler, accourez vite, hein, Al Wheeler.

Elle fait jouer la clé dans la serrure et sort de la chambre. J'allume une cigarette, jette un coup d'œil dans la salle de bains et examine la fermeture des fenêtres donnant sur la piscine. Que la porte soit bouclée ou pas, la nuit promet d'être intéressante.

J'entends bientôt le cliquetis chaleureux et amical des glaçons dans un verre. J'ouvre la porte et Bella pénètre dans la chambre. Elle est chargée d'un lourd plateau qu'elle pose sur la commode.

— Voilà du scotch, de la glace et de l'eau de Seltz, s'exclame-t-elle après avoir repris haleine. Un jour, deux ou trois types vernis auront la chance de trouver en moi une magnifique épouse.

— La bigamie, passe encore. Mais le troisième... qu'est-ce que c'est ? De la trigamie ?

— Ce n'est pas que je sois réellement amoureuse, profère-t-elle d'un ton candide. Simplement exténuée. Avec moi, en un an, un homme est sur les genoux. Vous préparez les verres, mon tout beau ?

Ma technique pour la préparation des cocktails est simple et directe. Elle ne prend pas plus de trois secondes. Je connais des types pour qui un martini est une œuvre d'art qui exige une heure de soins jaloux. Je me demande souvent comment de tels mironçons arrivent à leurs fins avec les femmes.

Un verre dans chaque main, je me retourne.

— Un instant, chéri, fait Bella avec une tranquille désinvolture. J'ai chaud.

D'un geste vif, elle fait jouer la fermeture éclair de sa blouse jaune qu'elle lance sur une chaise. Elle se débarrasse de ses chaussures et dégrafe son pantalon mexicain. Pour la première fois depuis fort longtemps, je tiens un verre à la main sans éprouver l'incoercible envie de le vider.

Elle se tortille pour faire glisser le tissu pailleté du pantalon sur ses hanches, puis tout au long de ses cuisses. Elle s'en dépouille finalement avec un soupir de soulagement.

— Ah ! s'exclame-t-elle. Maintenant ça va mieux... Je vais pouvoir boire un coup !

En fait de vêtements, elle n'a plus désormais qu'un soutien-gorge de satin blanc sans bretelles et un minuscule slip rose délicatement bordé de dentelle noire. La main tendue, elle vient vers moi.

— Vite, mon verre, Al Wheeler, dit-elle.

— Quel verre ?

— L'un de ceux que vous avez dans les mains, voyons ! Tâchez de vous en souvenir !

Je regarde mes mains. C'est vrai. J'avais tout oublié !

Elle prend le verre que je tiens dans la main droite, lance machinalement : « A la bonne vôtre ! » et le vide d'un trait. Aussitôt, le verre vide vient reprendre sa place dans ma main droite.

— Ça fait du bien ! s'exclame-t-elle. On pourrait peut-être remettre ça...

— Mon chou, allez-y ; mais, moi, je ne vous suis pas. Je n'ai pas votre descente !

— C'est bon, dit-elle en me prenant les verres des mains. Je vais regarnir un peu le vôtre, par la même occasion.

D'un pas langoureux, elle se dirige vers le plateau, en ondulant des hanches. Puis, pendant qu'elle prépare les verres, elle continue à jouer languissamment de l'arrière-train, au rythme de je ne sais quelle musique intérieure.

Aucun type normalement constitué ne pourrait résister à ce pétoulet enrubanné de rose et noir. Wheeler, moins que tout autre. De curieux frémissements me parcourent l'échine. Elle se retourne, lève son verre et me tend le mien.

— A la bonne vôtre ! A nous autres qui faisons passer le devoir avant le plaisir. Cul sec !

De nouveau, elle ingurgite l'alcool d'une seule lampée. Je vide mon verre en rechignant un tantinet. Elle me le prend aussitôt des mains.

— On remet ça ? propose-t-elle d'un ton engageant.

— Jamais de la vie ! dis-je.

— En tout cas, je vais me préparer un dernier Martini pour boire au lit ! déclare-t-elle.

J'entends vaguement le bruit d'une voiture remontant l'allée. Puis le moteur s'arrête.

— Quelqu'un vient de rentrer, remarque Bella. Je vais fermer à clé, au cas où ce serait papa. De temps à autre, il devient sentimental et passe me dire un petit bonsoir au lit...

Elle va tourner la clé dans la serrure et se prépare un autre verre qu'elle engloutit avec le même brio que les précédents.

— Je vois que vous êtes aussi une fille tout ce qu'il y a de grand format, dis-je.

— Vous ne vous en étiez donc pas aperçu, au clair de lune ! réplique-t-elle innocemment.

— i Je voulais dire que vous tenez bien le litre...

— Moi, je trouve que vous souffrez d'une perturbation de la personnalité. C'est la nouvelle formule pour « démence précoce ».

— Ah ! J'ai trouvé finalement la solution au problème du couchage, dis-je d'un ton tout à fait catégorique.

Elle hausse les épaules.

— On va faire l'amour, alors ? C'est la solution la plus ancienne qui soit !

— Non. Vous allez coucher dans le lit, fais-je en grinçant des dents. Moi, je dormirai dans un fauteuil que je vais placer près de la porte.

— Voyons, Al ! Moi, je préférerais pousser le verrou et ne plus penser à l'assassin pour cette nuit.

— Désolé, mais rien à faire.

Elle se penche en avant, les mains derrière le dos, puis elle redresse les épaules. Le soutien-gorge de satin tombe par terre.

— Ça ne vous tente vraiment pas, mon tout beau ? roucoule-t-elle avec un sourire fripon.

— Joséphine arrivait peut-être à faire ce coup-là à Napoléon, dis-je. Mais avec moi, ça ne prend pas... Pas ce soir, en tout cas.

— C'est bon. Vous m'avez convaincue.

Elle fait glisser son slip le long de ses cuisses puis d'un bon coup de pied, l'envoie valser à l'autre bout de la chambre. D'un bond, elle saute alors dans le lit et rabat les couvertures jusqu'au cou.

— Personne ne dit mieux ? s'exclame-t-elle. Adjugé ! Je vais roupiller. Bonne nuit, mon tout beau !

Je traîne alors un fauteuil à travers la pièce et l'amène tout contre la porte. Puis j'éteins les deux lampes de chevet. La chambre est plongée dans l'obscurité. Toutefois, un rayon de lune me permet de trouver mon chemin sans trébucher ni buter contre un meuble. Je vais

à pas de loup déverrouiller la porte, puis je m'installe commodément dans le fauteuil.

Cinq minutes passent et j'entends encore le bruit d'une voiture qui s'arrête dans l'allée. Au bout d'un certain temps, une troisième arrive. Tout le monde est donc rentré.

Assis dans la pénombre, je sens le sommeil me gagner. J'ai toutes les peines du monde à tenir les yeux ouverts. Ma tête dodeline à plusieurs reprises, puis se redresse avec une brusquerie qui a bien failli me disloquer le cou.

J'entends alors un bruit de pas étouffés dans le couloir. Puis une porte s'ouvre et se referme, juste en face de celle de la chambre où nous sommes. Heureusement que ce n'est pas un de ces soirs où le papa de Bella s'abandonne à ses élans sentimentaux.

Puis je n'entends plus que la respiration discrète et régulière de Bella, couchée dans le lit.

Je n'ai jamais su quelle heure il était quand je me suis endormi.

A mon réveil, il fait toujours nuit noire. Le hurlement qui m'a tiré de mon sommeil me retentit encore aux oreilles. Je me lève brusquement de mon fauteuil et me précipite vers le lit où Bella recommence à pousser des clameurs frénétiques.

C'est alors que le ciel me dégringole sur la tête. Le monde s'en va à la dérive tout autour de mon visage ; les fragments se désintègrent au rythme de douloureuses explosions accompagnées de violents éclairs blanchâtres qui m'illuminent l'intérieur du crâne.

Je vois très bien flamboyer les éclairs et je sais que les détonations ont lieu, non pas dans ma tête, mais à l'extérieur. Et pourtant, c'est au plus profond de moi-même que je souffre...

Soudain, il n'y a plus rien. Mon martyre est fini. Je suis entraîné sans heurt, à la dérive dans un gouffre noir, silencieux et doux comme le sein originel...

X

Ce n'est pas la chaleur, c'est l'humidité ; ce n'est pas la douleur, c'est l'humiliation. Tout d'abord, j'ai l'impression que mon crâne est plein de petits Polnick, chacun armé d'une pelleuse mécanique, et qui s'affairent tous à m'extraire le cerveau...

Puis, j'ouvre les yeux et aperçois la face grimaçante du docteur Murphy penché sur moi. La douleur s'efface définitivement pour faire place à l'humiliation.

— M'entendez-vous, lieutenant ? demande-t-il d'une voix cassante.

— Si je pouvais me contenter d'entendre, il n'y aurait que demimal, dis-je. Mais je vous vois et même plutôt deux fois qu'une !

— Alors vous survivrez, déclare-t-il d'un ton résigné, puisque vous êtes le vivant symbole de l'inutilité des soins éclairés que peut prodiguer le corps médical !

Je lui réplique du tac au tac :

— Il y a des années que je vous considère comme un inutile. Mais c'est la première fois que je vous entends en convenir.

— Pouvez-vous vous asseoir ?

J'essaie et, à la troisième tentative, je parviens à me redresser. Au bout d'un moment, la pièce cesse de tourner.

— Vous avez reçu un sacré coup sur le crâne, m'explique Murphy, redevenu sérieux. Vous avez de la chance d'être encore en vie, Wheeler, et je ne plaisante pas, je vous le jure !

— Je vous crois sur parole, toubib. Comment se fait-il que vous soyez arrivé ici si rapidement ? Vous étiez dans le secteur en train de chercher un cadavre à vous mettre sous la dent ?

— Vous êtes resté sans connaissance un peu plus d'une heure. Je pourrais vous mettre en observation à l'hôpital pendant quelques jours. (Il renifle grossièrement.) Mais à quoi bon ? Voyez-vous, chez vous, le taux d'invalidité du cerveau serait impossible à déterminer. Comment évaluer une atteinte à quelque chose qui est déjà moins que rien ?

— Alors, c'est tout à fait comme votre humour ! lui dis-je du tac au

tac. A propos, qu'est-ce qui est arrivé à Bella Woods ?

— Ne vous inquiétez pas. Elle va très bien. Une simple commotion. Elle est déjà à peu près remise.

— Le mystérieux inconnu ne l'a donc pas tuée...

— Vous l'en avez empêché, d'une façon plutôt idiote, d'ailleurs. Elle s'est réveillée, a vu ce type penché sur elle et s'est mise à hurler. Il avait un revolver à la main et, quand elle a crié, il lui a appuyé le canon de l'arme contre le front... Mais vous êtes entré en scène sur, ces entrefaites. Il s'est retourné et vous a assommé d'un coup de crosse. Alors, pris de panique, il s'est enfui ventre à terre.

— Enfin, si personne n'a été blessé, c'est déjà quelque chose !

— Malheureusement, ce n'est pas tout à fait exact. Pearl Sanger a subi le même sort que les deux autres. Une balle dans la tête.

Au ralenti, je m'extirpe du lit, pose les deux pieds à terre et réussis à me tenir debout.

— Je perdrais mon temps, si j'essayais de vous en empêcher, grogne Murphy. Mais prenez garde aux étourdissements ! Si vous tombiez sur le crâne, cette fois, vous risqueriez de vous retrouver dans de sales draps, sinon à la morgue !

D'un pas vif, il quitte la pièce, tandis que j'oscille sur place, comme un gamin à sa première séance de rock and roll. Au bout d'un moment, le vacillement s'arrête. Je parviens à traverser la chambre très lentement ; je suis pris de frissons d'horreur quand je m'examine dans la glace. Avec mon pansement blanc autour de la tête, je ressemble plus à un fakir de foire qu'à un flic... C'est peut-être ce que je devrais être ; malheureusement, ces temps derniers, j'ai plutôt raté mes horoscopes !

Je gagne le couloir, puis la chambre de Pearl Sanger. Son corps est toujours là, étendu sur le lit. Je m'approche pour examiner le cadavre.

Pearl a été abattue d'une balle au front, exactement de la même façon que Tony Forest. Peut-être que le tueur commence à acquérir un certain tour de main... Le haut du fourreau mordoré a été arraché par-devant. Les deux bretelles ont craqué et le sein gauche se trouve à découvert. Quatre écorchures à peu près parallèles sillonnent profondément la peau blanche.

J'entends un bruit de pas derrière moi et me retourne. L'espace d'un instant, j'ai l'impression que mon coup sur le crâne m'a laissé de fâcheuses séquelles et que je commence à avoir des visions. Je secoue la tête à plusieurs reprises, mais le cauchemar ne se dissipe pas. Je suis bien obligé de constater que c'est un phénomène tout à fait réel.

Il s'appelle le lieutenant Hammond, de la Brigade Criminelle, et nous sommes des copains... un peu à la façon d'Eisenhower et de Mac Arthur...

— Le toubib était inquiet au sujet du coup que tu as pris sur le crâne, Wheeler, m'explique Hammond avec sollicitude. Je lui ai dit de ne se faire aucun souci car ta tête, ça n'est que de l'os, d'un bout à l'autre... On dirait que je ne me suis pas trompé, hein ?

— Qui a commis l'erreur de te laisser entrer ici ?

— Le bureau du shérif essaie justement de rattraper une erreur, mon pote, ironise-t-il. C'est pour ça que je suis ici. Quand il s'est aperçu que tu avais fait foirer toute l'enquête, Lavers s'est réveillé et a eu l'astuce de faire appel à la Brigade Criminelle. Le capitaine Parker m'a envoyé ici pour remettre les choses en ordre.

— Ce Parker ! fais-je. Décidément, il ne manque pas d'humour, celui-là !

— A ta place, je rirais jaune, Wheeler, reprend Hammond, qui jubile visiblement. D'après ce que j'ai compris, Lavers a autant besoin de toi que d'un serpent à sonnettes. Il compte te réexpédier à la Brigade. Malheureusement, Parker n'a pas l'emploi d'un sergent en ce moment. S'il t'affectait à la permanence, il ne serait même pas certain que tu répondrais convenablement au téléphone.

— Arrête ! ça me fait mal quand je ris. Tu es trop spirituel pour moi. Où est Lavers ?

— En bas. Mais ne t'approche pas trop de lui ; car tu risques de recevoir un autre coup sur la tronche, Wheeler ! C'est pas que ça m'embêterait, mais je pense au docteur Murphy ; il a déjà assez d'emmerdements comme ça !

Je sors de la chambre et descends lentement l'escalier en me cramponnant à la rampe. Lavers s'encadre sur le seuil du living-room et j'aperçois Paul Winterman derrière lui. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

— Wheeler ! gueule le shérif. (Il me regarde comme s'il voulait me faire retourner en rampant d'où je viens.) Murphy prétend que le coup que vous avez reçu sur le crâne est assez grave. Vous feriez bien de rentrer chez vous pour vous reposer.

— Il y a quelques points dont j'aimerais discuter avec vous, shérif, lui dis-je en maîtrisant tant bien que mal mon dépit. Par exemple, peut-on savoir pourquoi vous avez fait appel à la Brigade Criminelle ?

Son visage devient cendreaux.

— Vous avez le culot de me poser cette question après ce qui s'est passé ? Pendant que vous preniez du bon temps avec Bella Woods, la même Sanger se faisait assassiner à deux chambres d'où vous étiez ! Dès le début, vous avez abominablement cafouillé dans cette affaire. J'aurais dû faire appel tout de suite à la Criminelle. Mais j'ai été assez bête pour vous écouter !

— Et maintenant, vous avez Hammond. Le génial enquêteur du

service des chiens écrasés, perdus ou volés ! Alors, qui est-ce qui mène l'enquête ? Lui ou moi ?

— Je ne pense pas que le lieutenant vous ait très bien compris, shérif, intervient Winterman d'une voix suave. Permettez-moi de mettre les choses au point. L'enquête a été confiée à la Brigade Criminelle de Pin City, lieutenant, sous la direction du capitaine Parker. Cette affaire ne vous concerne plus en quoi que ce soit. Je vous conseille de rentrer chez vous et de soigner vos contusions crâniennes.

J'interroge alors Lavers d'un coup d'œil.

Il acquiesce d'un signe de tête.

— C'est exact, Wheeler, confirme-t-il. Vous n'êtes plus sur l'affaire. Rentrez chez vous comme M. Winterman vous le dit. Avec un peu de chance, le coup que vous avez reçu sur la tête vous mettra peut-être du plomb dans la cervelle !

— Vous pensez vraiment que Hammond réussira à éclaircir le mystère ? fais-je d'un ton évidemment incrédule.

— Oui, je le pense, déclare Lavers. Nous montions justement lui parler. Laissez-nous passer, Wheeler.

Je m'écarte légèrement et Lavers me bouscule pour gagner l'escalier. Winterman le suit, puis s'arrête un instant pour me dévisager, le sourire aux lèvres.

— Alors, lieutenant, vous vous retrouvez de nouveau sur le sable ? me demande-t-il à mi-voix.

Il s'empresse alors de rattraper le shérif dans l'escalier, sans me laisser le temps de lui répondre.

Quand je pénètre dans le salon, une blonde enveloppée d'un ample peignoir rose se précipite sur moi avec la violence d'une tornade tropicale.

— Al chéri ! s'exclame frénétiquement Bella. Vous n'avez pas de mal, au moins ? J'étais tellement inquiète à votre sujet ! J'ai cru que j'allais devenir folle. Ce docteur prétendait ne pas pouvoir se prononcer après cet affreux coup sur le crâne... Il craignait une fracture accompagnée d'une lésion cervicale.

— Je me sens en pleine forme. Y a-t-il quelque chose qui ressemble à un verre, dans le coin ?

— Bien sûr ! Je vais vous en préparer un tout de suite.

Elle se dirige vers le bar, ce qui me laisse le loisir de jeter un coup d'œil sur les autres personnes rassemblées dans le salon.

Tom Woods est écroulé dans un fauteuil. Sous ses paupières à demi closes, ses yeux vitreux regardent dans le vide. Planté près du bar, un verre à la main, Tino Martens paraît s'ennuyer à mourir. Johnny Barry est installé sur le divan, à côté d'Ellen Mitchell. Il a gardé tous ses

vêtements, de même que Tino, mais Ellen ne porte qu'un déshabillé de dentelle transparente qui fait agréablement ressortir ses généreuses rondeurs.

J'allume une cigarette et fais la grimace en m'apercevant qu'elle a un goût de cendre. Bella revient, et me fourre un verre dans la main. J'avale une gorgée avec reconnaissance, mais je suis obligé de constater que si l'alcool me fait du bien à l'estomac, il produit un effet désastreux sur ma tête.

— Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie, Al, dit-elle à voix basse. En m'éveillant, je l'ai vu penché sur moi, puis il appuyé le canon de son revolver sur mon front. Je croyais déjà être morte.

— Comment a-t-il pu passer devant moi sans que je m'en aperçoive ?

— Je ne sais pas. J'avais fermé la porte à clé en voyant que vous n'arriviez pas à garder les yeux ouverts. Il n'aurait pas pu entrer par la fenêtre à moins de disposer d'une échelle. Or, on n'en a trouvé aucune trace à l'extérieur. Il n'a donc pu pénétrer dans ma chambre qu'en passant par la porte, mais cela impliquerait qu'il possédait la clé... Je n'y comprends rien, Al. Tout ce que je sais, c'est que je vais avoir des cauchemars pendant le restant de mes jours.

Tino pose son verre vide sur le bar et allume une cigarette.

— Je viens d'apprendre que vous n'êtes plus chargé de l'enquête, lieutenant, fait-il d'un ton poli. On l'a confiée aux professionnels maintenant ?

— C'est exact. Vous feriez bien de vous méfier de Hammond. C'est un malin, ce gars-là !

Bella me tire par la manche.

— Al ! Ce n'est pas vrai, tout de même ?...

— Si. Il faut que je rentre chez moi pour me mettre une vessie de glace sur la tête. Maintenant, je ne dois plus me mêler de rien.

— Mais c'est profondément injuste ! s'exclame-t-elle au bord des larmes. Et dire que c'est ma faute. Si je ne vous avais pas entraîné avec moi à San Tima...

— A l'heure qu'il est, vous seriez morte et nous n'aurions pas retrouvé le corps de Forest. Vous n'avez rien à vous reprocher. C'est moi qui ai eu l'idée de passer la nuit dans votre chambre.

— Et vous avez eu raison ! affirme-t-elle avec une belle véhémence. Si vous n'aviez pas été là, je serais morte. En sautant sur l'assassin, vous m'avez sauvé la vie, au risque de perdre la vôtre. Je vais aller parler à ce shérif. S'il ne voit pas les choses telles qu'elles sont, les journaux se chargeront de lui ouvrir les yeux !

Je lui souris :

— En somme, dis-je, vous allez essayer de faire chanter Lavers en

le menaçant d'une campagne de presse. J'aimerais bien assister à la corrida !

— Je parle sérieusement, insiste-t-elle. Sur les conseils de Stensen, nous nous sommes tous refusés à la moindre déclaration. Les journalistes sauteraient sur l'occasion si quelqu'un leur proposait des tuyaux. Or je suis tout à fait capable de leur en donner !

Elle s'interrompt à l'arrivée du merveilleux trio constitué par Hammond, Lavers et Winterman.

A ma vue, le lieutenant arbore un air triomphant. Ses yeux brillent de plaisir. Il tient un revolver soigneusement enveloppé dans un mouchoir.

— Monsieur Woods ! lance-t-il brutalement.

Torn Woods cligne des yeux à plusieurs reprises et lève lentement la tête. D'une voix pâteuse, il bredouille :

— C'est... c'est à moi que vous en avez ?

— Reconnaissez-vous cette arme ? gronde Hammond en lui mettant l'automatique sous le nez.

Woods regarde le revolver et secoue la tête.

— Non. C'est la première fois que je la vois.

— Bizarre, fait Hammond. Nous venons de le trouver dans votre chambre.

— Ma chambre ? répète Woods.

— Dans votre porte-documents, dissimulé sous des dossiers. Vous utilisez peut-être ce genre d'argument pour recruter de nouveaux adhérents pour votre syndicat, hein ? Et ça ! fait-il en brandissant un trousseau de clés. Vous les avez déjà vues, ces clés ?

— Non, dit Woods après les avoir examinées un instant.

— Ce sont les clés de la maison, reprend Hammond. Je suppose, poursuit-il d'une voix où perce l'ironie, que personne ne vous a remis les clés quand vous avez loué cette propriété, n'est-ce pas ?

— C'est Tino qui s'est occupé de la location. On lui —a confié les clés.

— Évidemment, approuve Martens. J'ai loué la maison et c'est à moi que l'agent immobilier a remis les clés.

— Quand avez-vous vu ce trousseau pour la dernière fois ?

Tino reste un moment la bouche ouverte. Il paraît embarrassé.

— Eh bien... bredouille-t-il enfin. Je... je ne me souviens pas exactement.

— Je vous en prie ! rugit Hammond. Qu'avez-vous fait de ces clés après votre entrée dans la maison ?

Martens, la gorge serrée, s'efforce de déglutir à deux reprises.

— Je... je les ai données à Tom.

— Bien sûr, s'écrie Hammond, tout guilleret. Elles étaient dans la

serviette, à côté du revolver, Woods. Quelles explications pouvez-vous nous fournir ?

D'un œil hagard, le leader syndicaliste contemple Hammond pendant deux bonnes secondes, puis son regard se fixe sur Martens qui détourne la tête.

— Je... Je n'en vois pas... à moins que vous ne les ayez mises vous-même dans mon porte-documents.

— Ne venez pas me raconter ça ! s'écrie Hammond d'une voix stridente. J'ai trois témoins pour prouver que ces clés se trouvaient dans votre serviette avant que je l'ouvre ! (Un sourire suffisant lui barre le visage.) Pearl Sanger était enfermée dans sa chambre, reprend-il. Votre fille peut en témoigner. D'ailleurs, elle et Wheeler étaient également enfermés à clé. Il n'existe aucune trace d'effraction. Donc la seule façon dont l'assassin pouvait s'introduire dans les chambres consistait à y pénétrer à l'aide des clés. Or c'est vous qui les aviez, bel et bien. Vous étiez également en possession de l'arme ayant servi à abattre Kowski et Forest. Vous êtes entré dans la chambre de Pearl Sanger que vous avez tuée ; ensuite, vous êtes passé dans celle de votre fille avec la même intention. Lorsque Wheeler est intervenu, vous avez été pris de panique, et vous l'avez assommé. Vous vous êtes alors précipité dans votre propre chambre, de l'autre côté du couloir. Vous vous êtes débarrassé du revolver et des clés en les fourrant dans votre serviette, puis, revenant sur vos pas, vous avez fait mine d'être alarmé par les cris poussés par votre fille !

— Vous mentez ! s'écrie Woods d'une voix frémissante. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous venez de débiter ! C'est un coup monté contre moi de toutes pièces. Je sais bien qui s'en trouve à l'origine... c'est lui. (Il pointe un index accusateur dans la direction de Paul Winterman.) Il sait pertinemment qu'il ne dispose d'aucune preuve susceptible de m'incriminer devant la Commission du Sénat et il essaie d'avoir ma peau de cette façon-là !

— Ça suffit ! braille Hammond. Ce n'est pas en déblatérant de cette façon-là que vous arrangerez vos affaires. Vous êtes en état d'arrestation pour les meurtres de Kowski, Forest, et Pearl Sanger. Debout, Woods ! Suivez-moi.

Il saisit brutalement Tom Woods par le bras et l'oblige à se lever.

— Je n'ai jamais beaucoup apprécié les grandes gueules dans votre genre ! ajoute mon distingué collègue d'une voix sifflante. Essayez donc de vous rebiffer pendant le trajet jusqu'au commissariat. Woods... Je vous le demande comme un service !

Je surprends le coup d'œil réprobateur de Lavers, qui regarde Hammond pousser son prisonnier vers la porte. Le shérif ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais Winterman le tire doucement par la manche et lui fait signe de se taire.

— Je ferais bien d'appeler Harry Stensen, dit Tino en se précipitant vers le téléphone.

— A votre place, je ne le réveillerais pas à une heure aussi matinale, conseille Winterman d'une voix mielleuse. Vous avez tout le temps avant le procès, Martens. Et croyez-vous que ce cher vieil Harry voudra encore se charger de l'affaire maintenant ?

Tino s'immobilise et le dévisage, ébahi :

— Qu'est-ce que vous racontez là, bon sang ! Bien sûr qu'Harry le défendra !

— Vraiment ? J'avais l'impression que Stensen était le conseiller juridique du syndicat. Mais pas l'avocat personnel de Woods. Pensez-vous que le syndicat tienne à être solidaire de Tom dans un triple assassinat ?

— Ne vous laissez pas impressionner par les boniments de ce salaud ! intervient Bella d'une voix suraiguë. Appelez Harry immédiatement !

Martens hésite un instant, puis revient vers le bar.

— Je ne sais plus, déclare-t-il d'une voix à peine perceptible. Voilà qui demande réflexion.

— Votre amour filial vous honore, ma chère, fait Winterman en souriant à Bella. D'autant plus que vous deviez être l'une des victimes de votre père !

— Sortez ! glapit-elle. Sortez d'ici !

Sur ce, elle lance son verre dans la direction de Winterman qui le reçoit en pleine épaule. L'alcool se répand sur le beau complet à deux cents dollars. Sans cesser de sourire, Winterman essuie doucement la tâche à l'aide de son mouchoir.

— Je commence à comprendre au moins l'un des mobiles de votre père, déclare-t-il. Si j'avais une telle progéniture, je ferais l'impossible pour rectifier cette erreur. Mais le meurtre est un moyen un peu trop... radical... Une bonne fessée aurait vraisemblablement suffi !

Bella fonce sur lui, toutes griffes dehors.

— A votre place, je m'abstiendrais, murmure-t-il en repoussant violemment la jeune fille, qui va s'écrouler sur le tapis. Vous savez, Wheeler, reprend-il de son même ton uni, l'ennui quand on se commet avec ces gens-là, c'est qu'on reçoit des éclaboussures... Et cette boue est fatalement si tenace qu'il est impossible de s'en débarrasser. Suivez mon conseil et préoccupez-vous, dès maintenant, de chercher une nouvelle situation.

Je regarde la tâche d'alcool qui s'élargit sur son complet.

— Vous êtes déjà tout mouillé, monsieur Winterman, lui dis-je bien poliment. Suivez mon conseil et ne vous mettez pas à tomber dans les ruisseaux. Souvenez-vous de ce qui est arrivé à Narcisse. A force de

s'admirer dans l'eau, il a bu la tasse !

X I

Il est midi lorsque je me réveille. J'ai la tête dans un sale état, mais le vertige se dissipe dès que je pose les pieds par terre. Je gagne lentement la salle de bains, me rase et prends une longue douche en exécutant une sorte de danse bizarre destinée à éloigner mon crâne enturbanné des jets de la pomme d'arrosoir. Puis je m'habille et me prépare un peu de café.

Je place alors quelques disques de Duke Ellington sur le hi-fi parce que sa musique semble convenir à mon état d'âme. La plupart des blues paraissent s'adapter parfaitement à l'avenir qui m'est promis : Solitude, Feuilles mortes, etc.

Vers treize heures trente, le docteur Murphy se pointe chez moi. Il enlève mes pansements avec la tendresse amoureuse d'un requin-tigre prélevant un échantillon de fesse sur une nageuse bien rembourrée.

— Hum ! grogne-t-il en ôtant la dernière compresse. Le plus stupéfiant, Wheeler, c'est de vous voir aussi sain et bien portant !

— C'est dû à mon mode de vie, toubib, lui dis-je modestement. J'applique la règle des trois F. Fine – Femmes – Fumée. Pour la fine, les trois étoiles, bien entendu...

— Inutile de me faire part des détails sordides ! Je suppose que vous serez mort avant d'atteindre la cinquantaine. Mais, à ce moment-là, votre expérience sera aussi riche que celle d'un homme de cent quatre-vingts ans !

— Merci, docteur. En somme, vous pensez que dans l'état actuel des choses, je risque de survivre.

— Malheureusement ! soupire-t-il. La plaie n'est pas infectée. Les pansements ne sont plus nécessaires. Une compresse maintenue par du sparadrap fera l'affaire. Mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit. Un nouveau coup sur le crâne et Charlie Katz pourra accrocher son panneau de bienvenue à la morgue du comté.

— Je m'en souviendrai. Savez-vous si on a prélevé les particules se trouvant sous les ongles de Woods ?

— Oui. Mais on n'a pas découvert le moindre fragment de peau

appartenant à Pearl Sanger.

— Et le revolver ?

— C'est bien celui qui a servi à tuer Kowski et Forest. Les balles correspondent.

— Des empreintes ?

— Aucune empreinte. L'arme avait été essuyée.

— Croyez-vous que Woods les ait tués ?

— Et vous ?

— Non.

Il recule d'un pas et s'essuie les mains.

— Ça devrait très bien tenir comme ça ! Maintenant, vous n'aurez plus la moindre excuse.

— Pour quoi ? je demande.

— Pour tirer votre flemme. Tâchez de vous remuer un peu. Je commence à en avoir plein le dos, de voir Hammond pavoiser et expliquer à qui veut l'entendre qu'il a tiré l'affaire au clair en moins de deux heures ; tandis qu'en vingt-quatre heures, vous n'avez récolté qu'un coup sur le crâne !

— Mais, voyons toubib ! dis-je, tout ébahi. Et moi qui croyais que vous vous fichiez éperdument de toute l'affaire !

— Effectivement, elle ne m'intéresse pas beaucoup, grommelle-t-il. Mais écouter les vantardises de Hammond tout en regardant la tête que fait Lavers pendant ce temps-là, dépasse vraiment ce qu'un homme peut supporter. Mettez-y bon ordre, Wheeler, et je m'arrangerai pour que vous obteniez vos aphrodisiaques au prix de gros !

— C'est une proposition très généreuse, toubib. Mais le jour où j'aurai besoin d'un aphrodisiaque, j'accrocherai mes éperons à la porte et me mettrai à écrire mes mémoires !

— Ils seront certainement d'une lecture fort édifiante, même s'ils ne sont pas édités. Eh bien, à un de ces quatre, mon cher ! Votre caboche ne me paraît plus avoir besoin de mes soins. Si quelque chose vous inquiétait, appelez-moi.

Je sors dans le bel après-midi ensoleillé et m'offre un steak haché au restaurant le plus proche. Puis, je me rends au Starlight Hotel où je me fais annoncer à Harry Stensen, qui occupe une chambre au huitième. Le sourire aux lèvres, il m'ouvre la porte.

— Tiens ! Voici notre cher lieutenant qui s'est fait vider ! s'écrie-t-il. En quête d'une situation, probablement ? Je peux vous recommander à une agence de détectives privés de Los Angeles si ça peut vous rendre service...

— Je suis venu vous parler de Tom Woods... A moins que vous ne représentiez plus ses intérêts.

— Si, j'assure sa défense, déclare-t-il de sa voix bien timbrée. Désirez-vous témoigner en sa faveur, lieutenant ?

— Peut-être bien.

Il me considère attentivement et s'écarte pour me laisser passer.

— Vous feriez peut-être bien d'entrer.

Je pénètre dans la chambre et il referme la porte derrière moi.

— Que diriez-vous d'un verre, lieutenant ?

J'accepte volontiers et il décroche le téléphone pour commander deux whiskys.

Pendant ce temps, je m'explique :

— Martens a changé d'avis quand il a été question de vous appeler aussitôt après l'arrestation de Woods. Winterman a insinué que le syndicat ne verrait peut-être pas d'un très bon œil le fait que Tom soit défendu par l'avocat attitré de l'organisation, surtout pour une affaire d'assassinat.

Stensen esquisse un sourire torve.

— Que Winterman aille au diable ! Martens aussi, au besoin, et même le syndicat ! Tom Woods est mon ami.

— Voilà un sentiment dont je ne vous aurais jamais cru capable, l'amitié !

— C'est un sentiment auquel je m'abandonne bien rarement, rétorque-t-il sèchement. Tom Woods est l'exception qui confirme la règle. Généralement, je me refuse aussi à céder à la haine, mais Paul Winterman représente une autre exception. Comprenez-vous, maintenant, lieutenant ?

— Je crois. Je ne pense pas non plus que Woods soit coupable. Et si je peux le prouver en appréhendant le véritable assassin, je deviendrai un habile lieutenant au lieu d'être un flic sans emploi. Est-ce que vous comprenez mon point de vue, maintenant ?

— Parfaitement, m'assure-t-il en souriant.

Un serveur entre et dépose son plateau sur la table. Stensen signe l'addition. Avec une petite courbette, l'homme se retire discrètement. Je reprends :

— Hier après-midi, lorsque j'ai interrogé Woods et qu'il a eu cette dispute avec Pearl, celle-ci est venue me trouver un peu plus tard pour m'apprendre que Tom avait répondu à un appel téléphonique, peu après dix heures, la veille au soir, puis, était sorti. Vous vous souvenez ?

— Bien sûr.

— Woods prétendait pouvoir s'expliquer à ce sujet mais vous l'en avez empêché.

— Oui, soupire l'avocat. Parce que l'explication de Tom ne valait pas grand-chose. Il prétend que quelqu'un l'a appelé pour lui dire que

Kowski venait d'arriver à l'aéroport et attendait qu'on vienne le chercher. Lorsqu'il a demandé le nom de son correspondant, la voix a affirmé qu'il s'agissait d'un employé de la compagnie d'aviation que M. Kowski avait chargé du message. Donc, Tom s'est rendu directement à l'aéroport. Bien entendu, Kowski ne s'y trouvait pas. Croyant qu'il s'agissait d'une plaisanterie de mauvais goût, il est reparti chez lui au volant de sa voiture.

— Est-ce qu'il s'est soucié de savoir pourquoi Kowski faisait passer son message par un employé de l'aéroport, au lieu de l'appeler lui-même ?

— Non. Il a été pris de court. Il n'attendait Kowski que le lendemain et pensait qu'un événement imprévu s'était produit. Il avait hâte de savoir ce qui se passait.

— En somme, dis-je, l'assassin a téléphoné à Woods et l'a fait sortir de la maison pour s'assurer qu'il ne disposerait pas d'un alibi pour l'heure du meurtre ?

— Exact, fait Stensen avec un sourire ironique. Il ne me reste plus qu'à tenter de convaincre le jury de la vérité de cette assertion. C'est un prétexte qui a l'air tellement inventé pour les besoins de la cause que je ne me sens pas de taille à l'utiliser pour expliquer l'absence d'alibi en faveur de Tom.

— Bien sûr, dis-je. Et hier, où a-t-il passé toute la soirée ?

— Il m'a conduit ici. Après m'avoir quitté, il s'est mis à boire. Il était inquiet, déprimé. Le meurtre, sa querelle avec Pearl, le tracassaient. Il a continué à boire au point d'être à peu près ivre. Il ne se souvient même pas des bars dans lesquels il a consommé.

— Parlez-moi du témoignage que Kowski devait apporter devant la Commission du Sénat. Dans quelle mesure cette déposition aurait-elle pu nuire à Woods ?

— Je ne sais pas, répond Stensen en se passant les doigts dans sa belle chevelure blanche. Je vous assure que je n'ai pas la moindre idée. Je suis à peu près certain que Tom n'a jamais détourné les fonds syndicaux à son profit. Il n'en avait d'ailleurs pas besoin. Il touche un traitement copieux et, par-dessus le marché, on lui rembourse tous ses frais, sans la moindre restriction. Mais je suppose que le témoignage de Kowski risquait de présenter le syndicat lui-même sous un jour fâcheux, ce qui aurait rejailli évidemment sur les dirigeants de l'organisation.

— Selon vous, pour quelle raison a-t-on tué Forest ?

Il hausse les épaules :

— Je ne sais pas. Évidemment, le cadavre de Kowski se trouvait dans sa voiture. Avez-vous une hypothèse ?

— Je crois qu'il n'a pas eu de chance. Je suppose que l'assassin de

Kowski a ramené le corps avec lui jusqu'à la maison de Hillside et qu'au moment où il transférait le cadavre dans la malle de la voiture de Forest, ce dernier a pu le voir. Le tueur aurait alors abattu ce témoin gênant. Avant que le meurtrier n'ait pu intervenir, Bella s'est mise au volant du cabriolet rouge et est partie.

— Cela paraît logique, fait Stensen d'un ton subitement intéressé. Mais qui était l'assassin en train de charger le corps de Kowski dans le coffre du cabriolet de Forest ?

— Il ne peut s'agir que de trois personnes : Tino Martens, Johnny Barry ou Tom Woods.

— Cette hypothèse n'est donc d'aucune utilité pour Tom.

— Si, parce que, tout comme lui, j'estime qu'il s'agit d'une machination montée contre lui. Le fait que les clés et le revolver aient été retrouvés dans sa serviette prouve que quelqu'un est allé un peu trop loin...

— J'en conviens, acquiesce Stensen. Pourtant, je continue à espérer que je n'aurai pas à recourir à cet argument devant le jury !

— Je souhaite également que nous n'en arrivions pas là. Merci pour le whisky. Maintenant, il faut que je m'en aille.

— Je suis heureux que vous soyez passé me voir, lieutenant, assure Stensen en me raccompagnant à la porte. Vous savez, la mort de Kowski et celle de Forest ne m'ont guère affecté. Mais pour Pearl Sanger, c'est différent. J'éprouvais infiniment de sympathie pour elle. Elle était franche et d'une fidélité à toute épreuve. (Il a un sourire désabusé.) Un avocat d'assises a rarement l'occasion de rencontrer ces deux qualités !

— Moi aussi, j'aimais bien Pearl. Elle avait promis de m'apprendre à balancer deux pompons de soie dans des directions opposées d'un seul et même mouvement de hanches !

Le regard dont Annabelle Jackson me gratifie lorsque j'entre dans le bureau, ressemble étrangement à celui qui vous est adressé quand le docteur a secoué la tête d'une façon définitive et s'est gentiment enquis du genre d'assurance sur la vie que vous avez souscrit.

— Bonjour, Al ! fait-elle d'une voix étouffée. Comment ça va ?

— En pleine forme, dis-je gaillardement.

— Bien sûr... Vous avez déjà vu pis que ça.

— Vous avez fouillé dans ma vie privée ! fais-je alors, au comble de l'indignation. Vous devez sans doute venir la nuit m'espionner par la fenêtre de ma chambre.

— S'il y a une chose que je déteste chez vous, Al Wheeler, plus encore que tous les autres traits de votre caractère, c'est bien cette effroyable préten...

— Je cherchais Polnick, dis-je sans craindre de l'interrompre. Vous

l'avez vu dans le secteur ?

— Il est avec le shérif en ce moment même, me confie-t-elle plutôt fraîchement. Voulez-vous que je vous annonce ?

— J'attendrai, dis-je après un instant de réflexion.

Elle se penche sur sa machine à écrire et en frappe rageusement les touches, comme si elles faisaient partie intégrante de mon visage. J'allume une cigarette et m'abandonne à des pensées profondes concernant la vie en général ; par exemple, combien il est facile de trouver une brave fille alors que les garces sont si difficiles à décrocher...

Cinq minutes passent et Polnick sort du bureau du shérif. Fait extraordinaire, il referme doucement la porte derrière lui. A ma vue, son visage s'éclaire une seconde, puis se rembrunit aussitôt.

— Salut, lieutenant ! lance-t-il d'une voix rauque. Vous êtes revenu chercher vos affaires ?

— Non, pourquoi ?

— Le shérif vient de parler au capitaine Parker, annonce-t-il d'un ton lugubre. Vous retournerez à la Criminelle lundi. D'après ce qu'a raconté le vieux, j'ai l'impression que Parker n'était pas très chaud pour vous récupérer...

— Je me demande pourquoi ils se bagarrent tous pour m'avoir dans leurs services ! dis-je à mi-voix. Évidemment, il n'y a qu'un seul et unique Wheeler...

— C'est bien ce que disait le shérif, mais pas tout à fait de la même façon.

— Epargne-moi les détails répugnants, sergent. Ce dont nous avons besoin, toi et moi, c'est d'un verre.

— Ça, c'est vrai, fait-il en se déridant de nouveau. Ça, c'est une bonne idée.

— Et je connais l'endroit où nous allons le prendre. Au Calypso.

C'est seulement une fois dans la Healey, et à mi-chemin, que ce nom évoque quelque chose pour Polnick.

— Hé ! lieutenant ! laisse-t-il alors échapper en sursautant soudain. Le Calypso ! C'est le bar où vous m'avez envoyé pour vérifier si Martens et Barry se trouvaient bien là, la nuit où Kowski s'est fait descendre, hein ?

— On ne peut rien te cacher, sergent ! dis-je d'un ton pénétré d'admiration. Tu as mis dans le mille !

— C'est vrai. Je n'oublierai jamais cette boîte, aussi longtemps que je vivrai.

— Comment ça ?

— Ils vendent la bière la plus dégueulasse de toute la ville, soupire-t-il, morose. Je ne voudrais même pas me gargariser avec cette

bibine !

Après une dizaine de minutes de trajet, on se pointe au bar. Les clients ne se bousculent pas, en ce milieu de l'après-midi. Je jette un coup d'œil au barman et sens un frisson me parcourir l'échine. Quelqu'un a dû s'amuser à lui piétiner le visage quand il était tout mignard !

— C'est le type que tu as interrogé ? dis-je à Polnick pendant qu'on se juche sur les tabourets.

— Comment pourrais-je oublier une gueule pareille ? rétorque simplement le sergent.

Le barman s'amène, un torchon humide à la main. Il essuie le bar sans grande conviction et en profite pour disperser de la cendre de cigarette sur les genoux éléphantins de Polnick.

— Qu'est-ce que ce sera, messieurs ? demande-t-il en ayant l'air de se raser à cent dollars l'heure.

Puis, il se penche en avant et se renfrogne en examinant attentivement les traits de Polnick.

— Vous, je vous ai déjà vu ! s'exclame-t-il. Parfaitement. Vous êtes le poulet qui est venu m'interroger hier. J'oublie jamais une tête comme la vôtre !

— C'est vrai, ça, grommelle Polnick en se redressant. Elle a du caractère, hein ?

— Je ne sais pas ce qu'elle a, mais elle m'a empêché de dormir toute la nuit !

Le sergent fronce les sourcils et me désigne d'un coup de pouce délicat.

— Voici le lieutenant Wheeler. Lui aussi fait partie du bureau du shérif.

— Lieutenant, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demande le gars, subitement aux petits soins pour ma pomme.

— Nous ne sommes pas de service, lui dis-je. Nous sommes simplement venus prendre un verre. Qu'est-ce que tu bois, Polnick ?

— Je vous ai déjà parlé de leur bière, lieutenant, dit le sergent avec circonspection. Je crois que je vais prendre un bourbon.

— Un bourbon, répète machinalement le barman. Et vous, lieutenant ?

— Vous me servirez une bière avec une décoction de salsepareille et un trait de vodka pour lui donner plus de mordant.

— Lieutenant ! s'étrangle Polnick. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— De la bière, de la salsepareille et un trait... marmonne le barman en m'examinant de plus près. Mais, dites donc ! Vous n'êtes pourtant pas le même type ! Vous vous rendez compte ! Deux gars qui me demandent une mixture pareille à deux jours d'intervalle... Enfin !

faut de tout pour faire un monde, conclut-il en secouant la tête d'un air désabusé.

— Vous vous souvenez du signallement de l'autre type ? dis-je sans avoir l'air d'y toucher.

— Et comment ! Un grand costaud tout en muscles... Les cheveux bruns... J'ai pas pu le piffer dès le premier abord. On aurait dit un gangster. Il gardait tout le temps les yeux à moitié fermés.

— Vous ne vous êtes pas souvenu de lui quand je vous en ai parlé, rouspète Polnick.

— Vous m'avez pas dit ce qu'il avait bu, rétorque simplement le barman. Comment est-ce que je pourrais oublier un type qui boit une mixture pareille ? (Il est parcouru d'un léger frisson.) Il s'en est tapé quatre pendant qu'il était ici, quatre à la file !

Je m'enquiers.

— Quand ça ?

Le visage du gars se tord en une grimace effrayante qui doit refléter chez lui un effort intense de réflexion.

— Pas hier, la nuit d'avant. Il est venu vers dix heures et est resté environ une heure.

— Vous en êtes sûr ?

— Évidemment, j'en suis sûr ! Vous croyez pas que je peux oublier un type qui se tape...

— D'accord, fais-je brusquement. Et l'homme qui l'accompagnait ? Qu'est-ce qu'il a bu ?

— Quel homme qui l'accompagnait ? s'exclame le barman, l'air mauvais. Qu'est-ce que c'est que ce travail, lieutenant ? Je vous ai jamais dit qu'il était avec quelqu'un !

— C'est exact, j'en conviens. Vous ne me l'avez pas dit.

— • Il est venu ici tout seul ! Il a bu quatre de ces saloperies pendant qu'il était là.

— Et il est resté seul tout le temps ?

— Aucun doute là-dessus, assure-t-il. Il n'y avait personne avec lui.

— Merci. Maintenant, je prendrais bien ce verre, mais j'ai changé d'avis. Vous me servirez un scotch avec un peu de glace.

— Voilà qui est mieux, lieutenant !

— Avec une larme d'eau de Seltz, hein ?

Le barman respire un bon coup et dédie une atroce grimace à Polnick.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous voulez que je mette dans votre bourbon ? raille-t-il. De la limonade et une bonne cuillerée de bouillon gras, pour le corser un peu ?

XII

Je regagne mon appartement vers quatre heures trente, ce même après-midi, et qu'est-ce que je trouve devant ma porte ? Une jeune fille qui m'attend. Elle porte un chemisier de lin et sans les rondeurs fort aguichantes qui se manifestent en filigrane, oserais-je dire, on ne lui donnerait pas plus de seize ans.

Pour tout dire, Ellen Mitchell donne bien plus l'impression d'être une étudiante que la secrétaire particulière d'un dirigeant syndical.

— Lieutenant ! s'écrie-t-elle, tout essoufflée, dès qu'elle me voit arriver, je suis bien contente que vous soyez de retour. Voilà vingt minutes que je vous attends dans le coin. Je suis sortie donner un coup de fil, au bureau du shérif, mais la secrétaire m'a assuré qu'elle ignorait où vous étiez en ce moment et à quelle heure vous reviendriez...

— Le bureau du shérif et moi, on n'est pas très copains en ce moment, lui dis-je en introduisant ma clé dans la serrure. Vous en avez peut-être entendu parler ?

— Je voudrais simplement vous parler, à vous, fait-elle. A propos de Tom...

— Entrez donc, dis-je. (Je pousse la porte et m'efface pour laisser passer ma visiteuse.) Ma maison est toujours accueillante à tout ce qui est jeune, féminin, joli et doué de charmes aussi évidents que les vôtres.

Elle se laisse tomber dans le meilleur fauteuil du living-room et croise les jambes sans se préoccuper du morceau de cuisse qu'elle affiche au-dessus de ses genoux à fossettes.

— Il fallait que je vous parle ! lance-t-elle d'un ton véhément. Après tous ces affreux événements...

— Du calme, mon petit. Que diriez-vous d'un verre ?

— Non, merci. Je ne bois jamais.

Je me rends dans la cuisine, me verse un godet bien tassé et reviens m'asseoir en face d'elle.

— C'est bon. Allez-y, mon chou. De quoi s'agit-il ?

— Lieutenant, je vous ai menti. Je ne suis pas la maîtresse de Tom Woods. Je n'aurais pas demandé mieux que de le devenir, mais il ne m'a jamais accordé la moindre attention. Si j'ai prétendu le contraire c'est parce que je l'admire énormément sur le plan intellectuel et...

— Sur le plan intellectuel ? Tom Woods ?

— Pas tellement l'homme que les idées qu'il défend, explique-t-elle. Voyez-vous, j'ai des opinions libérales, lieutenant. Pour moi, Tom Woods est le symbole de la force des masses luttant pour conquérir leur liberté.

• — Et vous n'êtes jamais parvenue à faire l'amour avec ce symbole. Bon, d'accord.

— Mais ne comprenez-vous pas l'importance de ce que je viens de vous avouer ? Vous n'êtes pas un imbécile comme les autres... Comme ce Hammond et le shérif ! Tom n'aurait jamais pu tuer Pearl. Elle représentait tout ce qu'il aimait au monde. Vous ne pouvez pas savoir combien il m'en coûte de vous l'avouer. J'ai eu recours à toutes les coquetteries les plus mesquines pour qu'il s'intéresse à moi et tout cela, sans le moindre résultat. J'avais beau tirer mes jarretières devant lui et faire valoir tous mes charmes sous son nez, il n'en a jamais tenu le moindre compte. Il me considérait seulement comme sa secrétaire. Il n'aurait pas pu tuer Pearl, pas plus que trahir son propre syndicat !

— Bon, vous m'avez convaincu. Y a-t-il autre chose ?

— Oui, soupire-t-elle. Tino Martens.

— Qu'avez-vous à me dire à son sujet ?

— Bien entendu, je ne connaissais pas tout des affaires du syndicat mais j'en savais assez pour deviner le reste. Je suis persuadée que le témoignage de Kowski devant la Commission du Sénat aurait été infiniment plus préjudiciable à Martens qu'à Tom. C'est Tino qui a eu l'idée d'inviter Kowski à assister à la conférence secrète. Kowski était un homme honnête. Il croyait au syndicat et à Tom. Mais cela ne l'aurait pas empêché de dire la vérité.

— Avez-vous une preuve de ce que vous avancez ?

— Rien d'écrit. En tout cas, rien dont on puisse faire état devant un tribunal. Mais j'ai pensé que si je vous en parlais, vous pourriez peut-être découvrir quelque chose.

— Bien sûr, bien sûr, dis-je distraitemment. Vous êtes sortie avec John Barry la nuit dernière ?

— Oui. Pourquoi ?

— Étés-vous sa maîtresse ?

Son visage prend une jolie couleur de coquelicot.

— Je ne vois pas en quoi ça vous regarde...

— Vous essayez de me convaincre que Tino Martens est l'assassin et non pas Tom Woods. Or, Johnny Barry est l'associé de Tino. C'est

une façon polie de désigner son adjoint. Si Martens est coupable, Barry se trouve également impliqué dans l'affaire.

— Pas Johnny, articule-t-elle lentement, tandis qu'un sourire triste lui abaisse la commissure des lèvres. Johnny en est bien incapable, lieutenant. Il aime se donner des allures de matamore, mais ce n'est qu'une attitude, croyez-moi. Cela fait même peut-être partie de son charme. Ce n'est qu'un grand gosse.

— Vous allez me tirer les larmes des yeux ! dis-je. Et si Tino s'était servi de Johnny pour se ménager un alibi, la nuit du meurtre de Kowski ?

Elle réfléchit un instant, puis acquiesce, bien à contrecœur.

— Du moment que ça n'obligeait pas Johnny à se livrer personnellement à des voies de fait, il aurait peut-être accepté.

— Lequel des deux vous tient le plus à cœur ? Tom Woods ou Johnny Barry ?

Elle se mordille la lèvre inférieure.

— C'est une question bien délicate à poser à une jeune fille, lieutenant. Si je comprends bien, il faut que j'indique ma préférence.

— Exactement.

— Pauvre Johnny ! fait-elle dans un souffle.

— On dirait bien que c'est le triomphe de l'esprit sur la matière, dis-je en souriant.

— Ne vous moquez pas ! Je ne pense pas seulement à moi... Tom Woods a une énorme importance pour quantité de gens, à part moi. C'est à eux que je pense, lieutenant.

— Bien sûr. Comptez-vous retourner à Hillside maintenant ?

— Oui, pourquoi ?

— Si vous voulez réellement aider Tom Woods, vous devriez persuader Barry de vous emmener quelque part ce soir ; n'importe où, pourvu que vous ne restiez pas à la maison. Pensez-vous y arriver ?

— Je suppose que ce doit être possible... Mais pourquoi ?

— Je veux que Martens ne puisse vous atteindre ni l'un ni l'autre. C'est tout. Pensez-vous pouvoir quitter la maison avant six heures ?

— Oui. Ce ne sera pas très difficile. Mais j'aimerais bien que vous me disiez ce que vous comptez faire.

— Je ne le sais pas encore très bien moi-même. Mais en admettant que ça ne marche pas, votre soirée ne sera pas totalement gâchée, n'est-ce pas ?

— Je me le demande, dit-elle amèrement. Le rôle de traître n'entre pas précisément dans mes cordes.

Elle se lève et se dirige vers la porte. Je reste assis. Je me conduis peut-être en goujat, mais sa démarche harmonieuse vaut le coup d'œil. Quand elle a passé le seuil, un dilemme s'offre à moi. Dois-je me

préparer ou non un autre verre ? J'hésite et soudain, je me souviens de ce que Murphy a dit, au cas où je me ferais assommer une deuxième fois... Immédiatement, je me précipite à la cuisine où je me verse un scotch bien tassé susceptible de vous faire envisager la fin du monde avec le sourire.

A six heures et demie précises, je compose le numéro d'Hillside. La sonnerie retentit à plusieurs reprises puis une voix rauque répond.

— C'est Bella ? dis-je.

— Oui. C'est vous, Al ? C'est drôle... Je comptais justement vous téléphoner ce soir pour prendre de vos nouvelles. Comment va votre tête ?

— Magnifiquement. Dites-moi, qui est avec vous dans la maison en ce moment ?

— Seulement Tino. Johnny est sorti avec Ellen il y a environ une demi-heure. Pourquoi ?

— Est-ce que Tino est près de vous ? Peut-il vous entendre ?

— Non. Je suis dans le living-room et lui se trouve je ne sais où, au premier. Pourquoi tout ce mystère, Al ?

— Je crois être en mesure de prouver l'innocence de votre père, mais j'ai besoin de votre concours.

— Ah ! s'exclame-t-elle d'un ton surexcité. Vous ne plaisanteriez pas sur un sujet pareil, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. J'ai démolì l'alibi de Tino pour la nuit du meurtre de Kowski. Johnny Barry était seul dans le bar où tous deux étaient censés se trouver au moment de l'assassinat.

— Mais c'est merveilleux !

— Il y a encore autre chose. J'ai eu un coup de chance cet après-midi. J'ai reçu une lettre de la veuve de Kowski. Elle venait de Los Angeles et m'attendait au bureau.

— Que disait cette lettre ? fait-elle en retenant son haleine.

— Elle contenait les notes de Kowski pour le Comité du Sénat. L'essentiel de son témoignage.

— Continuez !

— Cette déposition aurait démasqué Tino Martens. Le témoignage de Kowski était entièrement dirigé contre Tino et non pas contre votre père. Martens détournait les fonds du syndicat à son profit depuis pas mal de temps. Les notes de Kowski, c'est pour nous l'argument massue ; ça va nous permettre d'emporter le morceau, ou presque...

— Presque ? s'étonne-t-elle.

— Oui, car j'ai besoin d'autre chose pour les étayer. Un avocat habile pourrait en contester l'authenticité devant le tribunal en prétendant que la haine vouée par la veuve à Tino aurait pu la pousser à fabriquer un faux. Ces notes sont tapées à la machine et non pas

manuscrites ; mais à plusieurs reprises, elles font allusion à des lettres écrites par votre père. Il doit en exister des doubles, quelque part, dans ses papiers... Je voudrais me rendre chez vous cette nuit, Bella, afin que vous m'aidiez à parcourir la correspondance de Tom pour voir si nous les retrouvons.

— D'accord ! Je suis toute prête à vous aider, Al ! s'exclame-t-elle chaleureusement. Vous le savez bien !

— Évidemment ! Mais il faut d'abord nous débarrasser de Tino. Pensez-vous pouvoir le faire sortir de la maison ce soir sous un prétexte quelconque afin que nous ayons le champ libre pendant environ deux heures ?

— Facilement, mon tout beau, m'assure-t-elle avec un bel enthousiasme. Vous n'avez qu'à vous en remettre pour ça à votre petite Bella. Quand comptez-vous venir ici ?

— Dans une heure environ. Si vous ne m'appellez pas au cours de la prochaine demi-heure, je saurai que tout va bien et que vous vous êtes débarrassée de Tino.

— D'accord. Je parie que le lieutenant Hammond est rouge comme un homard en ce moment !

Non ?

— Il n'est encore au courant de rien. Je n'ai soufflé mot de ça à personne et ne compte pas le faire avant que l'affaire soit dans le sac.

— Bravo, Al ! glousse-t-elle. J'insiste pour être présente au moment du baisser de rideau, rien que pour voir la tête qu'ils feront !

— Cela pourra certainement s'arranger, mon chou. A tout à l'heure !

Je raccroche, me prépare un autre verre et me laisse tomber dans un fauteuil pour Savourer l'autre face du disque d'Ella Fitzgerald. Lorsqu'il est terminé, je descends ma vieille valise de sur l'armoire et l'emporte avec moi en partant.

En route, je m'arrête devant une modeste papeterie-bazar-quincaillerie et pousse la porte de la boutique.

Enveloppée dans un ample sarrau, la vendeuse obèse semble sortir tout droit d'un manuscrit de Tennessee Williams. Elle me vend une rame de papier machine et un rouleau de ruban adhésif sans se livrer au moindre commentaire. Mais quand je lui demande si, parmi ses articles de quincaillerie elle n'aurait pas un piège à souris, elle hésite et se trouble un tantinet.

Je lui explique :

— Je suis écrivain. Et la présence de cette souris dans mon appartement me rend fou.

— Oui, je vois, acquiesce-t-elle en agitant son triple menton. Vous l'entendez tout le temps courir partout, hein ?

— Je voudrais bien que ce soit le cas, fais-je amèrement. Mais les seuls moments où je l'entends, c'est quand je suis couché et qu'elle tape à la machine !

— Elle tape à la machine ?

Ses mentons tremblotent dangereusement. Je poursuis :

— Ça me serait bien égal, mais ce qui me navre, c'est le résultat de ses élucubrations... ce n'est pas du tout dans mon style !

Je prends les dix-huit cents de monnaie qu'elle me tend d'une main hésitante et retourne à la voiture.

Il me faut un certain temps pour disposer mes emplettes de la façon voulue. Je déchire l'emballage enveloppant la rame de papier et empile soigneusement les feuilles dans la mallette. Après divers essais, je m'aperçois que six épaisseurs de rouleau adhésif suffisent à maintenir le piège ouvert sous tout le papier que j'ai disposé par-dessus. Je referme ma valise et la pose sur le siège arrière.

Tout à fait digne d'une bande dessinée, mon petit traquenard ! Mais je touche du bois en souhaitant qu'il fonctionne...

XIII

Ma montre indique qu'il est près de huit heures au moment où je range la Healey derrière la Buick gris perle au bout de l'allée. Aucune autre voiture en vue. Je sors ma mallette avec précaution et monte les marches du perron.

Bella ouvre la porte quelques secondes après mon coup de sonnette. Elle porte la même tenue qu'hier : blouse jaune citron et pantalon mexicain dont les paillettes scintillent plus que jamais.

— Entrez donc, mon tout beau, murmure-t-elle. Nous pouvons mettre la maison sens dessus dessous. Nous sommes seuls.

— Vous vous êtes facilement débarrassée de Tino ? dis-je en la suivant dans le salon.

— Oui, ça a été très simple. Que diriez-vous d'un verre avant de nous mettre au travail ?

— Excellente idée.

Je me laisse tomber dans un fauteuil et dépose doucement la valise à côté de moi, puis j'allume une cigarette. Bella prépare nos boissons favorites et m'apporte un verre.

— Je pensais que le divan serait plus accueillant, chéri, murmure-t-elle avec une petite moue, en s'installant sur le sofa en face de moi.

— Je crois qu'il est préférable que nous commençons par effectuer le petit travail envisagé, sinon on n'arrivera jamais à s'y mettre, dis-je prudemment. D'ailleurs, nous aurons tout le temps, par la suite.

Elle lève son verre.

— Vous avez probablement raison. Buvons au succès de notre entreprise, chéri. Cul sec !

Elle vide son godet d'un trait et me regarde d'un œil réprobateur.

— Vous n'avez pas touché à votre scotch !

— Je préfère être en pleine possession de mes moyens, ce soir, dis-je pour m'excuser. Cette fois-ci, je ne veux rien rater.

— Alors, vous croyez qu'un malheureux verre peut suffire à vous mettre k.o. ? glousse-t-elle. Vous vous sous-estimez, Al !

— Un seul verre m'a bien mis k.o. la nuit dernière. Vous les préparez peut-être trop bien, hein ?

— Où voulez-vous en venir ?

— J'ai été assommé d'un coup de crosse de revolver. Cela m'a occasionné une sérieuse blessure au crâne, mais le coup n'était pas assez violent pour que je reste sans connaissance pendant toute l'heure qui a suivi !

Elle hausse les épaules avec désinvolture.

— Je ne comprends toujours pas, mon tout beau.

— C'est vous qui avez préparé de vos blanches mains le dernier verre que j'ai bu. Votre petite mixture devait m'empêcher de rester trop longtemps éveillé dans mon fauteuil.

— Vous divaguez, chéri, sourit-elle doucement. Pourquoi diable aurais-je fait une chose pareille ?

— Parce que la combine n'aurait pas marché, si j'avais été éveillé, dis-je d'un ton las. Au contraire, endormi, je vous facilitais la tâche... Vous pouviez vous lever, vous placer derrière mon fauteuil et vous mettre à hurler. A mon premier sursaut, vous aviez ainsi la possibilité de m'assommer, d'ouvrir la porte, en admettant que vous ayez pris réellement la précaution de la fermer à clé, et de donner le revolver à Tino pour qu'il puisse le placer dans la serviette de votre père en même temps que le trousseau de clés !

— Ce coup sur le crâne m'a tout l'air de vous avoir sérieusement sonné, Al ! Vous avez besoin de repos !

— Je vais vous mettre les points sur les i, si vous voulez.

— Faites-le donc ! me dit-elle, les yeux aussi brillants que les paillettes de son pantalon mexicain. J'adore les histoires de fous !

— Tout a été machiné par vous et Tino, qui représente exactement l'opposé de votre père. Il est aussi onctueux, bien habillé et suave que votre père est rude, tout d'une pièce, négligé dans sa mise et porté à la violence. J'ai eu l'occasion de m'en apercevoir lorsqu'il a malmené Pearl devant moi. Et puis, justement, il y avait aussi Pearl. Je suppose qu'avec son penchant pour les explorations freudiennes, Ellen Mitchell expliquerait que l'extrême du strip-tease constituait pour vous une insulte au souvenir de votre mère. Aussi rude que Tom, Pearl ne mâchait pas ses mots. Comme vous avez dû les détester, tous les deux !

— Vous faites fausse route, dit-elle d'un ton acerbe, mais continuez. Votre récit est passionnant.

— Vous et Tino... je reprends. Tout allait très bien jusqu'au moment où le syndicat a été mis sur la sellette par la Commission du Sénat. Vous saviez pertinemment l'un et l'autre que le témoignage de Kowski démolirait toute votre combinaison. Il fallait donc, à tout prix,

l'empêcher d'être entendu.

— Si vous en faites ainsi tout un feuilleton, laissez-moi me préparer un autre verre.

Elle se lève, s'approche du bar et se concocte un autre Martini, toujours aussi grand format. Pendant ce temps, sa croupe ondule, comme si elle rythmait une danse silencieuse. Je poursuis :

— Tino adresse donc un télégramme à Kowski, qu'il signe Tom Woods, et lui demande de prendre le premier avion. Il va en ville en compagnie de Johnny Barry pour acheter de l'alcool. Il laisse son associé dans un bar, tandis qu'il se rend à l'aéroport et rencontre Kowski. Quelque part entre le terrain d'aviation et cette maison, il tue le trésorier du syndicat, puis il passe reprendre Barry et revient ici avec lui. Pendant qu'il est à l'aéroport, il appelle Woods et, se faisant passer pour un employé de la compagnie d'aviation, il lui téléphone, soi-disant de la part de Kowski, qu'on vienne le chercher. Tom prend sa voiture pour se rendre à l'aérodrome et du même coup détruit l'alibi qu'il aurait pu avoir.

Bella se tourne pour me faire face. Elle tient son verre à deux mains, comme s'il s'agissait de quelque chose de particulièrement fragile.

— Et ensuite ?

— D'après vos plans, Tino devait transférer le corps de Kowski dans la malle du cabriolet de Tony Forest. De votre côté, il était entendu que vous alliez provoquer une discussion avec Forest, pour le rendre furieux et l'inciter à partir immédiatement. Sans le savoir, il aurait emmené le cadavre avec lui. Mais votre chevalier servant a tout chamboulé en faisant du gringue à Ellen Mitchell. Vous vous êtes réellement fâchée et il vous a jetée dans la piscine. Sans que vous ayez pu l'en empêcher, il est entré dans la maison, l'a traversée et a débouché sur le perron au moment précis où Tino chargeait le cadavre de Kowski dans le cabriolet.

— Vous ne manquez pas d'imagination, mon tout beau, remarque-t-elle à mi-voix. Je comprends maintenant pourquoi le bureau du shérif préfère se passer de vous !

— Donc, Tino tue Forest et se trouve devant un problème difficile à résoudre : se débarrasser de deux cadavres au lieu d'un seul. Il vous dit de conduire la voiture de Forest, de jeter le cadavre de Kowski quelque part près de Pin City et de ramener le cabriolet. Peut-être comptait-il placer le corps de Forest dans la voiture à ce moment-là et maquiller la mort du jeune homme en suicide. Vous avez anéanti ses plans en roulant sur la gauche, comme une folle, et en ayant cet accident.

— Brillante explication ! ironise Bella. Et l'épisode de San Tima ? Je suppose que les trois coups de feu n'étaient dus qu'à mon

imagination, hein ?

Je continue imperturbablement mon exposé :

— Vous étiez inquiète parce que vous compreniez que vous risquiez d'être à nos yeux la suspecte numéro un. Le cadavre avait été retrouvé dans la malle d'une voiture que vous conduisiez. C'est pour cela que vous avez échafaudé l'épisode de San Tima avec Tino. Ce dernier nous a précédés à la mission. Après avoir déposé le corps de Forest, il a attendu notre arrivée. Il a tiré quelques coups de feu, sans intention de nous blesser l'un ou l'autre, et a fichu le camp.

Elle boit quelques petites gorgées sans me quitter des yeux.

— C'est vraiment trop passionnant pour que vous vous arrêtiez maintenant. Parlez-moi de Pearl. Comment Tino l'a-t-il tuée ?

— Ce n'est pas lui. C'est vous l'assassin !

— Décidément, à vous entendre, je manifeste une activité débordante !

Elle glousse et vide son verre d'un trait, à la façon des alcooliques invétérés.

— Lorsque nous sommes revenus de San Tima, Pearl était seule à la maison. Elle avait bu. Elle s'est aperçue de la façon dont vous vous conduisiez avec moi et qui soulignait le peu d'intérêt que vous portiez à la mort de Forest. Vous lui avez alors balancé ce boniment sur une prétendue intrigue avec Johnny Barry. Pearl savait très bien que vous aviez inventé cet épisode de toutes pièces. Elle a vu clair dans le jeu que vous meniez avec Tino et, après mon départ, vous a tous deux accusés des meurtres en menaçant de révéler la vérité à votre père et à Stensen. Prise de panique, vous l'avez abattue ; puis vous avez transporté le cadavre dans sa chambre et vous l'avez déposé sur le lit. Peu de temps après, je vous ai téléphoné pour vous expliquer que vous deviez quitter la maison à tout prix, au cas où l'assassin se livrerait à une nouvelle tentative, après vous avoir manquée à San Tima. Vous êtes entrée dans mon jeu pour ne pas éveiller les soupçons. Vous avez pris soin de déclarer que Pearl était ivre morte et qu'elle s'était enfermée dans sa chambre. Dès que j'ai eu raccroché, vous vous êtes mise en rapport avec Tino et tous deux vous avez goupillé un nouveau plan.

— Mais comment aurais-je pu joindre Tino ? demanda-t-elle d'un air méprisante.

— Vous aviez dû prévoir un point de ralliement. Après son retour de San Tima, il pouvait difficilement se permettre de revenir directement à la maison et désirait certainement connaître ma réaction. Il a dû se rendre dans un bar ; où vous lui avez téléphoné.

— Quelle imagination ! répète-t-elle d'une voix légèrement pâteuse.

— Lorsque nous avons quitté Polnick et sommes revenus dans la maison, vous m'avez précédé jusqu'au premier, là, vous avez fait mine d'essayer d'ouvrir la porte de Pearl et prétendu qu'elle était encore fermée à clé. Sur le moment, votre stratagème m'a dérouté. Hammond a d'ailleurs basé son hypothèse sur le fait que l'assassin avait dû ouvrir deux portes pour tuer Pearl et se livrer à une tentative de meurtre sur vous. Il ne pouvait l'avoir fait qu'en utilisant une clé. En trouvant le trousseau déposé dans la serviette de Tom, Hammond a cru découvrir la vérité. Pourtant, seule, votre parole permettait de croire que la porte de Pearl était fermée à clé.

— Avez-vous la moindre preuve pour étayer cette théorie fantaisiste, mon tout beau ? demande-t-elle sans avoir l'air d'y toucher.

— Oui, elle est là-dedans, lui dis-je en caressant doucement ma mallette. Maintenant, pourquoi ne pas dire à Tino de sortir ? Il doit commencer à s'ankyloser, dans sa cachette !

Je sens alors le petit cercle froid d'un canon de revolver se coller contre ma nuque.

— Je vous ai devancé, lieutenant, déclare Tino de sa voix suave. Sortez doucement votre automatique et lancez-le à Bella. Surtout, n'essayez pas de jouer au plus fin. Nous n'en sommes plus à un cadavre près, vous vous en doutez bien !

Je m'exécute. Je tire mon 38 de sa gaine et le lance à Bella, qui s'en saisit maladroitement.

— Tiens-le en respect, mon chou, ordonne Tino. Je vais jeter un coup d'œil aux dernières volontés de Kowski.

D'une main ferme, Bella pointe le revolver dans ma direction.

— Vous êtes vraiment trop malin Al, remarque-t-elle doucement. Que disait ce docteur, déjà ? Qu'un nouveau coup sur la tête risquerait de vous être fatal ?

— Un malencontreux accident, approuve Tino. Renvoyé de la police, l'ex-lieutenant cherche une consolation auprès de la fille de l'assassin. Il trébuche du haut de l'escalier et tombe sur la tête...

Il contourne mon fauteuil et ramasse la mallette. Il l'ouvre sur la table, pose son revolver à côté et se met à examiner l'épaisse liasse de feuillets à l'intérieur.

— On dirait que Kowski a écrit tout un roman, grommelle-t-il.

Il passe ses doigts sous la pile pour la sortir.

Un dé clic se fait entendre et Tino pousse un hurlement. Vivement, il retire la main, et envoie promener du même coup les feuillets dans toutes les directions.

Le piège à souris lui coince solidement trois doigts ; il secoue désespérément la main pour se libérer. Il trépigne sur place

fébrilement, comme un nouveau marié attendant que sa bien-aimée daigne enfin sortir de la salle de bains. Fatalement, l'attention de Bella se porte alors sur Tino. Machinalement, sa main s'abaisse et le canon du revolver pointe vers le plancher.

Je bondis alors du fauteuil, plonge sur la jeune femme et lui prends les cuisses à pleins bras. En même temps, d'une poussée, je la fais basculer en arrière. Nous nous étalons tous les deux ; chacun se démène pour essayer d'empoigner le revolver le premier. Mais je triche un peu en lui expédiant un coup de coude en plein dans le plexus solaire. Aussi ne tarde-t-elle pas à ne plus se soucier du tout de récupérer le revolver.

Le 38 à la main, je me relève au moment où Tino s'évertue à reprendre son arme de la main gauche. Je lui crie :

— Inutile, Tino ! Un trou dans le crâne réduirait à néant tous les effets de vos yeux langoureux !

Lentement, il se redresse. Une lueur meurtrière s'est allumée dans son regard. Il parvient enfin à libérer ses doigts du piège qu'il jette à terre.

— Petit futé ! s'écrie-t-il. Vous devez passer votre temps à lire les aventures de Dick Tracy !

— Je suis un des rares types qui puissent désormais se vanter d'avoir attrapé un ignoble rat avec un piège à souris ! dis-je, plein d'entrain.

Bella se relève. Elle se tient l'estomac à deux mains.

— Vous n'allez tout de même pas me raconter que ça vous fait mal ! lui dis-je. J'aurais cru que l'alcoolisme vous immunisait contre toute douleur !

Elle me gratifie de quelques mots brefs qui mettent en doute la vertu de ma mère et même de toute mon ascendance.

J'allume une cigarette sans cesser de braquer mon 38 sur le couple et déclare :

— Maintenant, il ne nous reste plus qu'à donner un coup de téléphone. Le shérif va pouvoir pavoiser...

— Attendez une minute, Wheeler ! s'écrie Tino d'une voix pressante. On pourrait peut-être s'arranger !

— Vous voulez rire, Tino ! fais-je d'un ton chargé de reproches... Quand il s'agit d'un graissage de patte, j'envoie toujours un sergent. Vous vous souvenez ?

— Écoutez, insiste-t-il. Il y a plus d'argent dans cette affaire que vous n'en avez jamais rêvé. Suffisamment pour que vous n'ayez plus besoin de travailler pendant le restant de vos jours.

Il continue à parler sans même chercher à reprendre haleine. Brusquement, je m'aperçois qu'il essaie seulement de gagner du temps.

Mais pour quelle raison ?

C'est alors qu'un frisson prémonitoire me parcourt l'épine dorsale. J'ai entendu quelque chose bouger. Je me mets à tourner la tête, mais trop tard. Le canon d'un revolver me frappe douloureusement le poignet. Mes doigts pris d'un engourdissement subit, laissent échapper le 38 qui s'en va valser sur le plancher.

— C'est une surprise, hein, poulet ? murmure une voix éraillée.

Johnny Barry se tient près de moi, un automatique à la main. Il arbore un sourire pincé.

Ellen Mitchell est derrière lui, livide. Sa joue s'orne d'une grosse marque rouge. Elle porte des chaussures à talons aiguilles. Rien d'autre. A part ses escarpins, elle est complètement nue.

Toutes les promesses que son corps laissait entrevoir sous les vêtements se concrétisent au-delà de toute espérance. Elle paraît ne pas se rendre compte de sa nudité et se contente de me regarder d'un air implorant.

— Je suis désolée ! fait-elle à voix basse. Je suis vraiment navrée, lieutenant.

Je masse mon poignet endolori.

— Que s'est-il passé ?

— Je pensais pouvoir l'aider, explique-t-elle amèrement. Je lui ai dit pourquoi je tenais à sortir de la maison ce soir et lui ai répété vos paroles. Je me trompais sur son compte, lieutenant. Je me trompais lourdement. Il a tous les instincts d'une brute sanguinaire. II...

— La ferme ! aboie Barry, en lui expédiant un revers de main sur la bouche. Tes boniments n'intéressent personne ! (Se tournant vers moi, il reprend :) Alors, le type à la redresse, le dur ! On ne peut plus s'abriter derrière son pétard et son insigne maintenant, hein, poulet ?

— J'ai toujours pensé que vous étiez un gars coriace, Johnny, dis-je poliment. Je ne pouvais pas en douter après avoir vu la façon dont vous avez agi envers Bella, à la piscine ; et maintenant, après votre petite séance avec Ellen ! Je suppose que vous êtes capable de matraquer n'importe quelle faible femme sans avoir à surmonter la moindre répugnance instinctive !

— Très drôle ! s'écrie-t-il. On va voir si tu chantes aussi bien avec une balle dans les tripes, poulet !

— Doucement, Johnny ! intervient Tino. Nous avons prévu une petite mise en scène pour le lieutenant.

— Moi aussi, j'ai goupillé quelque chose pour lui, grince Barry. Je vais lui envoyer du plomb dans le bide et le regarder crever.

— Non ! coupe Tino. Je viens de te dire que j'avais combiné autre chose.

Barry hausse les épaules avec impatience.

— D'accord. Mais c'est moi qui lui ferai son affaire. D'accord ?

— Pas question ! intervient à son tour Bella. C'est à moi que reviendra ce plaisir, Johnny.

— Ne te mêle pas de ça, espèce d'infâme soûlarde !

Le visage de Bella reflète une fureur intense. Elle s'étrangle presque.

— Comment oses-tu me parler de cette façon-là ? s'écrie-t-elle, toutes griffes dehors. Je vais te marquer pour le restant de tes jours, Johnny ! Comme j'ai marqué Pearl !

— Essaie seulement de me toucher et tu y auras droit immédiatement. Maintenant, je me fous éperdument de la façon dont tout ça finira, mais je veux liquider ce flic. Personne ne peut se permettre de me traiter comme il l'a fait !

— Tu parles ! ricane Bella avec mépris. Tu n'as rien dans le ventre, Johnny !

Le bras droit de Bella se détend et ses ongles acérés tracent des sillons profonds sur la joue du bellâtre.

— Arrêtez donc ! gueule désespérément Tino. Bande d'imbéciles !

L'espace d'une fraction de seconde, Barry semble ne pas en croire ses yeux. Ses traits se convulsent. Ses pupilles se dilatent. Rapide comme l'éclair, il enfonce le canon de son arme dans le sein gauche de Bella et appuie sur la détente à trois reprises.

La main de la jeune femme retombe lentement sur le côté, puis elle s'écroule. Je me laisse tomber en même temps qu'elle et récupère mon 38 au moment où trois autres détonations retentissent.

En me relevant, la première chose que je vois, c'est l'orbite sanglante et atrocement béante de Johnny. Son corps oscille quelques secondes et s'effondre par-dessus celui de Bella.

Au beau milieu de ce carnage, je distingue le revolver que Tino braque sur moi. Il fait feu. La balle s'enfonce dans le crâne de Barry. Je lève mon automatique, vise soigneusement et appuie sur la détente... à quatre reprises ; parce que, comme disent les filles, il vaut mieux tenir que courir.

Tino semble vouloir me sauter au cou. Les bras largement écartés en un geste affectueux, il s'écroule comme une masse, la tête la première, et reste étalé à plat ventre par terre.

Des feuilles de papier blanc voltigent dans toute la pièce, puis retombent doucement sur les corps, quand le déplacement d'air causé par les bonds de Tino est apaisé. J'ai l'impression que Kowski aurait apprécié ce baisser de rideau... s'il avait pu être là pour y assister.



— Wheeler ! s'écrie Lavers après s'être raclé nerveusement la

gorge, je ne sais vraiment que dire...

— Vous pourriez consulter le manuel des bonnes manières, lui dis-je gentiment. Il y a tout un chapitre sur la façon de présenter des excuses.

— Vous savez bien que je suis désolé ! braille-t-il. Mais, bon Dieu, comment faire autrement, étant donné les circonstances ?

— Bien sûr, shérif, vous avez raison. Je me croyais bien malin en collant le plus possible à Bella Woods pour tâcher de savoir ce qu'ils allaient faire. Mais je ne me doutais pas qu'elle avait déjà tué Pearl Sanger, avant même que je ne retourne dans la maison !

— Aucune importance. Maintenant, je vais avoir le plaisir d'exposer les événements au lieutenant Hammond, et dès ce soir !

— Rendez-moi un service, shérif.

— Bien sûr, s'il s'agit d'une chose raisonnable.

— J'aimerais donner un coup de fil à Harry Stensen pour lui faire part de ce qui s'est passé. Il a soutenu Woods dans cette affaire et j'estime qu'il a le droit d'être tenu au courant.

— Mais évidemment ! s'écrit Lavers avec une belle insouciance. Ce n'est vraiment pas un service !

— Attendez ! Je ne vous ai pas encore demandé le service en question, shérif, dis-je de ma voix la plus suave. Je voudrais que vous laissiez Stensen apprendre lui-même à Paul Winterman ce qui s'est passé...

Il y a un long silence à l'autre bout du fil. Puis, j'entends un grondement bizarre, un peu comme celui d'une rame de métro qui entre en gare. Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'il s'agit du rire de Lavers.

Je raccroche, forme le numéro du Starlight et obtiens la communication avec Stensen. Je lui raconte l'histoire et lui annonce qu'il sera le premier à en faire part à Winterman.

— Ce sera un réel plaisir, lieutenant ! s'écrit-il avec un enthousiasme qui risque de mettre à mal le standard du Starlight.

En raccrochant, j'avise Ellen Mitchell ; plantée près du bar, elle semble changée en statue de sel.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ? bredouille-t-elle.

— Il nous faut attendre l'arrivée de la police.

Elle jette un coup d'œil sur le sol jonché de cadavres et frissonne de la tête aux pieds.

— Ici ?

Je fais signe que oui et ajoute :

— Je suppose que nous pourrions trouver une ambiance plus sympathique ailleurs. Avant tout, il nous faut boire quelque chose. Je vais préparer des verres que nous emporterons avec nous.

Je dose soigneusement deux whiskys – grand format – et, nos godets à la main, nous gagnons la terrasse. Là, elle s'installe sur une chaise longue ; je lui remets son verre et m'assieds près d'elle.

— Jamais plus je n'essaierai de jouer au psychologue, murmure Ellen. Ce que j'ai pu me tromper au sujet de Johnny ! Je voulais essayer de lui venir en aide. C'est pour cela que je lui avais dit la vérité sur ce que vous comptiez faire ce soir. J'espérais pouvoir l'amener à témoigner en faveur de l'accusation et l'aider ainsi à se tirer du pétrin. Quelle triste erreur !

Elle relève la tête et me regarde d'un air perplexe. Puis elle ajoute :

— Il m'a battue ! Il m'a traitée de tous les noms... Et quand j'ai essayé de descendre de voiture, il m'a ' arraché tous mes vêtements !

— Ne pensez plus à tout ça. C'est de l'histoire ancienne maintenant. Buvez donc un peu de scotch, ça vous aidera à oublier.

Docilement, elle vide son verre et pousse un soupir.

— Maintenant, je me sens un peu mieux, dit-elle à mi-voix.

— Pensez à Tom Woods. Il aura besoin de vous plus que jamais maintenant, lui dis-je pour la consoler. Pearl est morte, Bella aussi et il va avoir à comparaître devant cette fameuse Commission du Sénat. Après tous ces événements, Paul Winterman va prendre un malin plaisir à essayer de le démolir. Tom aura vraiment besoin de vous, Ellen. Beaucoup plus encore qu'auparavant.

— Oh ! soupire-t-elle sans grand enthousiasme.

— J'essaie de vous remonter le moral, mais on dirait que je n'y réussis guère.

— Après ce qui vient de se passer ? J'ai été battue, insultée, on m'a dépouillée de mes vêtements ! J'ai vu trois personnes périr sous mes yeux et vous voudriez que je sois gaie ?

— Je sais que c'est pénible, mais que voulez-vous que j'y fasse ?

— Combien faudra-t-il de temps à la police pour arriver ? me demande-t-elle en m'adressant un petit coup d'œil de biais.

— Encore une bonne demi-heure... Pourquoi ?

— Alors, ça vous laisse le temps de me consoler réellement, murmure-t-elle d'une toute petite voix. Dans de telles circonstances, une fille a besoin avant tout de bras forts qui l'étreignent passionnément... Enfin, je ne peux tout de même pas vous faire un dessin !

— Ce ne sera pas nécessaire, dis-je tout bas.

— Tenez ! fait-elle.

Elle me prend des mains le verre encore à moitié plein et le vide rapidement.

— Vous n'en aurez pas besoin, n'est-ce pas ? déclare-t-elle d'un ton péremptoire.

Elle laisse alors tomber le verre sur la pelouse.

La lumière tamisée de la petite lampe nimbe la rondeur de ses seins d'un velouté très doux. Ma gorge se serre soudain.

— C'est vrai. Je n'ai pas besoin de ça.

— Alors, consolez-moi ! s'écrie-t-elle, toute brûlante d'impatience.

Ses bras se nouent autour de mon cou et son corps se plaque avidement contre le mien. Ses lèvres sont douces et ardentes à la fois.

Je commence à penser que, pour un type avec un trou dans la tête, je ne me défends pas si mal que ça, après tout !

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Firmin-Didot S.A.
Paris – Mesnil, le 28 novembre 1977.
Dépôt légal: 4e trimestre 1977.
N° d'édition: 22216.
Imprimé en France. – 0791